THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2337
Book .L32F4

YUDIN COLLECTION

ALPHONSE LEMONNIER

LES FEMMES DE THÉATRE

AVEC UNE PRÉFACE ET UN AUTOGRAPHE

DE Mlle LÉONIDE LEBLANC

et un portrait photographié de l'une des héroïnes du livre.

PARIS

LIBRAIRIE DE ACHILLE FAURE

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

БИБЛИОТЕКА
ЛИВЕЛИЧА

1

403
1110

LES FEMMES

DE THÉATRE

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

Linda Sterit

ALPHONSE LEMONNIER

LES FEMMES
DE THÉATRE

AVEC UNE PRÉFACE ET UN AUTOGRAPHE

DE Mlle LÉONIDE LEBLANC

et un portrait photographié de l'une des héroïnes du livre.

PARIS
LIBRAIRIE DE ACHILLE FAURE
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1865

TG337
.L38F4

104837

QUID MIHI ?

J'autorise Monsieur Jaun à publier la préface que j'ai faite pour le roman intitulé les femmes de théâtre de Monsieur Lemonnier.

L. Lillaz

A Mlle LÉONIDE LEBLANC

Paris, le 3 septembre 1861.

Vous en souvenez-vous, Mademoiselle, un soir que je me trouvais chez vous, nous causions littérature... je vous disais qu'un éditeur venait de me commander un roman, et je vous avouai mon embarras... je cherchais un sujet...

— Voulez-vous un titre? me dîtes-vous en riant.

— Pourquoi pas...

— *Les Femmes de théâtre.*

— Oui... il me plaît...

— Alors, vous me fîtes connaître plusieurs anecdotes convenant à ce sujet, en me conseillant, si toutefois je me décidais à écrire cet ouvrage, de les utiliser.

Il y a un an de cela! mon roman est terminé... J'ai suivi vos instructions, je puis donc presque vous appeler mon collaborateur.

Car sans vous, certainement, je n'aurais jamais écrit *les Femmes de théâtre*.

Laissez-moi donc, chère Demoiselle, comme gage de ma reconnaissance, vous dédier mon nouveau roman.

Mais ce n'est pas tout... attendez.

Je réclame encore de votre bonté autre chose; vous n'êtes pas seulement une jolie femme, mais encore une femme d'esprit.

Aussi... pour que personne ne l'ignore, que cette petite main si blanche daigne à son tour prendre la plume, et écrire une préface pour mon livre.

Je suis certain que mes lecteurs me sauront gré de vous avoir demandé cette faveur.

Recevez à l'avance, chère Demoiselle, tous les remercîments du plus dévoué de vos amis.

A. Lemonnier.

A M. A. LEMONNIER

Hombourg-les-bains, le 7 septembre.

Mon cher Monsieur,

Lorsque l'on m'a remis votre lettre, j'étais tout à la roulette, et je gagnais des sommes fabuleuses... c'est pour cela que je vous réponds un peu tard... car une joueuse oublie tout... même *ses meilleurs amis*. C'est si beau de voir toutes ces petites pièces d'or aller et venir au gré du hasard... d'épier la physionomie de ceux qui gagnent et de ceux qui perdent... On a la fièvre... le vertige... on tremble... et quel silence... l'on n'entend que la voix des croupiers répéter cette éternelle phrase : « Allons, messieurs... faites votre jeu ! » et quelquefois en-

core quelques murmures s'échappent, quelques joueurs maudissent... le sort si souvent contraire... car je crois la roulette encore plus infidèle que la femme...

Et puis vous qui étudiez les types .. il faut que je vous signale plusieurs individus curieux !...

D'abord un gros Allemand dont j'ignore le nom, mais un original sans pareil...

C'est un homme de cinquante à soixante ans, que l'on rencontre tous les ans dans les villes d'eaux.

Qu'il perde... qu'il gagne... sa physionomie reste toujours froide comme celle d'un Anglais.

Je l'ai vu gagner jusqu'à 50,000 francs dans une seule journée ; et pas un de ses traits ne s'est contracté.

Quand le jeu est fermé, il va faire un petit tour de promenade ; il est toujours seul et marche doucement, en regardant avec indifférence tout ce qui se trouve sur son passage...

A six heures... il dîne à une table solitaire... il y reste une heure et demie, car il mange doucement... et beaucoup... il boit régulièrement deux bouteilles de Bordeaux à son dîner... C'est gentil, n'est-ce pas ?

Le soir... on le voit au concert... il va s'asseoir dans un coin... il ne lit jamais que le *Constitutionnel* et l'*Indépendance belge*.

Il n'ouvre pas les autres journaux... enfin... il se couche à dix heures... et se lève à cinq...

Voilà l'homme ! qu'en dites-vous ?

Pendant que nous parlons de personnages mystérieux, il faut que je vous conte une aventure assez bizarre, que vous pourriez certainement placer dans une comédie...

Il y a de cela cinq jours... il pouvait être deux heures... on jouait un jeu d'enfer...

— Il y a cinquante mille francs ! crie le croupier...

Personne ne répond.

Mais un individu, qui était là depuis quelques instants, s'avance et dit d'une voix assurée :

— Je les tiens...

Il gagne... prend son argent... sans se presser... le met dans sa poche... salue et sort...

J'ai appris que le monsieur en question était un sculpteur qui venait d'hériter de cinquante mille francs... et croyant à son étoile... il voulait les risquer en un seul coup...

Depuis, on ne l'a pas revu...

Il y a aussi à Hombourg un jeune fou, très-riche à ce qu'il paraît, mais peu chanceux, qui perd des sommes considérables... mais qui joue toujours... et quand même.

Comme là-bas on se parle sans se connaître, un docteur lui dit l'autre jour :

— Jeune homme, puisque la chance vous est contraire... pourquoi jouez-vous? vous allez vous ruiner.

— Mais, docteur, répond-il naïvement... je me soigne...

— Comment cela?...

— Je suis amoureux d'une femme qui ne m'aime pas... et que je ne puis pas oublier... un Anglais m'ayant assuré que le jeu était une passion plus forte que l'amour... je joue...

— Et oubliez-vous cette femme?

— Du tout, je l'aime encore davantage... Monsieur, donnez-moi un remède?

— Eh bien! apprenez, mon ami... continue le docteur, que l'on ne guérit l'amour qu'avec l'amour... pour oublier une femme, il faut en aimer deux.

Les deux dernières vous feront oublier la première.

Le jeune homme a suivi le conseil... et il prétend qu'il est guéri.

Mais nous sommes bien loin de notre sujet.

Il s'agit cette fois de ces fameuses *femmes de théâtre* que j'avais complétement oubliées. J'ai passé la moitié de la nuit à lire votre roman et je l'ai terminé ce matin en déjeunant.

Il m'a intéressé jusqu'à la fin, et je vous sais gré de me l'avoir dédié ; seulement, vous me demandez une préface, vous devriez savoir que je n'ai jamais eu la prétention d'écrire.

Et d'abord, qu'entendez-vous par une préface ? faut-il que j'analyse votre livre, en en faisant ressortir le mérite aux yeux du lecteur ? Ce travail me paraît inutile et serait fastidieux. Il vaut mieux laisser au public toute sa liberté d'appréciation, et je me borne à constater dans votre ouvrage un mérite dont je me crois juge compétent, celui de la vérité ; et, en effet, moi qui ai vécu assez longtemps au milieu de tout ce monde d'acteurs et d'actrices, j'ai reconnu, du premier coup d'œil, la plupart de vos personnages.

J'avais craint un instant de vous voir faire avec ce titre un de ces nombreux petits livres qui courent les rues et qui n'ont pour but que de raconter l'histoire plus ou moins vraie de ce qu'on appelle les célébrités du jour... et je ne suis pas fanatique de cette littérature.

Mais non... *les Femmes de théâtre* sont un véritable roman de mœurs ; on y trouve de l'observation, de l'intérêt, du style... et même quelques tableaux de famille.

Vos personnages sont reconnaissables... il ne leur manque que leurs véritables noms : on les devinera...

Certainement, vos femmes de théâtre sont frappantes... *Julia*, *Jeanne*, *Elmire*... je les ai reconnues toutes. Le petit roman d'Adrien et de Lucie n'est que trop vrai...

Et je crois ne pas me tromper en prédisant un succès à votre nouvel ouvrage.

J'a vu aussi avec plaisir que vous vous êtes souvenu des anecdoctes que je vous ai confiées... mais vous avez oublié l'histoire de la petite Angèle... Voulez-vous que je la conte en peu de mots à vos lecteurs?

Angèle avait seize ans; âge charmant, où l'on croit à tout, même à l'espérance, où l'on voit le chemin de la vie parsemé de fleurs; à cet âge où l'imagination bâtit si vite des châteaux en Espagne...

Elle était ouvrière chez madame Bouland, une modiste qui demeurait alors rue de Provence.

Angèle était une jolie jeune fille... la nature avait été généreuse avec elle. Sa tête était expressive... ses traits d'une finesse remarquable... elle avait de grands beaux yeux bordés d'énormes cils... ses cheveux étaient noirs comme le jais... sa bouche petite... ses dents blanches et bien rangées... elle n'était ni trop grande ni trop petite... on aurait pris sa taille dans les deux mains.

Fille d'un pauvre acteur constamment en province... ayant perdu depuis longtemps sa mère... elle logeait chez sa patronne.

Comme toutes les jeunes filles... elle avait un rêve... elle voulait être comédienne... aussi achetait-elle, en cachette, avec ses économies, des brochures de drames et de comédies, qu'elle apprenait, et une fois seule dans sa petite chambre, elle déclamait tout haut, en se regardant dans une glace.

Mais chaque jour son désir grandissait, et elle était bien décidée à changer le rêve en réalité.

Un beau jour... elle disparut...

On fit des recherches et on apprit qu'elle était devenue la maîtresse d'un petit rentier qu'on appelait Anatole, et qui jouait la comédie en amateur.

Grâce à son amant, elle débuta bientôt au théâtre de M. Ricourt... le premier rôle qu'elle joua fut celui que mademoiselle Delaporte avait créé au Gymnase dans *les Femmes qui pleurent*.

Enfin, au bout de quelques mois, elle était devenue l'étoile de l'école.

Opéra, opéra-comique, comédie, drame, tragédie et vaudeville... elle jouait tout... et toujours les principaux rôles... Un soir... un petit journaliste qui avait ses entrées dans les coulisses, lui présenta un journal, dans lequel il lui consacrait une colonne.

Quelle joie pour la jeune actrice !... un journal s'occupait d'elle... son nom était imprimé ; on lui prédisait un avenir superbe.

Elle était si joyeuse qu'elle courait dans toutes les loges montrer l'article que le jeune Adolphe lui avait fait.

Dès ce moment... le journaliste ne quitta plus les coulisses de ce petit théâtre... il venait aux répétitions, enfin toujours il était là.

Quelques jours se passèrent, et un soir son nouveau soupirant lui proposa d'entrer dans un véritable théâtre... mais il y mettait des conditions... Angèle demanda à réfléchir... trois jours après, elle était décidée... *elle avait dit oui.*

Enfin, le jeune Adolphe lui remit une lettre de recommandation pour un directeur de ses amis.

Angèle prit sa plus jolie toilette, et le lendemain, à onze heures, elle se présentait au domicile de l'impressario.

Un domestique vint lui ouvrir ; il l'introduisit dans un élégant salon, et la pria d'attendre... enfin un grand brun, qui avait quelque ressemblance avec Alexandre Dumas, entra... c'était le directeur en question...

Angèle était toute tremblante... elle lui donna la lettre.

Le nouveau venu la prit avec indifférence, l'ouvrit et la lut. « Oh ! oh ! s'écria-t-il en riant ; *c'est de ce farceur d'Adolphe, voilà la dixième demoiselle qu'il me recommande depuis un mois...* »

Angèle devint toute rouge... elle ne savait plus quel maintien prendre.

Enfin, le directeur releva la tête pour la regarder avec attention.

— Pas mal, dit-il tout haut. Allons, pas mal. Puis, s'adressant à Angèle : Ma chère enfant, je déjeune en ce moment, je ne suis pas en train de causer affaires... attendez... il se mit à son bureau et écrivit quelques lignes... Quand il eut fini, il lui dit en lui remettant un bout de papier sur lequel il avait griffonné six mots : « Vous remettrez ça au costu-« mier vers deux heures ; il comprendra... ensuite... « eh bien, on ne sait pas... nous causerons... »

Angèle sortit ivre de joie, elle allait peut-être paraître sur un véritable théâtre.

A deux heures, elle se rendit chez le costumier et lui remit le petit billet... celui-ci la fit monter dans une loge et la pria d'essayer un costume léger.

La jeune fille obéit aveuglément. Que n'aurait-elle pas fait?

Ensuite, on la fit passer par une porte de communication ; elle entra dans un cabinet richement meublé... elle attendit vingt minutes ; enfin... le directeur parut.

— Oh ! vous voilà, s'écria-t-il en se frottant les mains.

L'actrice, embarrassée de se voir aussi peu vêtue, était toute confuse et ne répondit rien.

— Allons, continua brusquement l'impressario, avancez donc... encore... ma parole d'honneur ! on dirait que je vous fais peur ; je vous ne mangerai pas ; vous tremblez, il ne fait cependant pas froid ici.

Angèle fit un effort sur elle-même, elle s'avança. Alors il la toisa des pieds à la tête, et se dit en lui-même, mais assez haut pour être entendu :

Jolis bras, jolies épaules, jolis pieds... puis relevant un peu la jupe déjà courte : jolies jambes... Voilà qui est très-bien.

Où avez-vous joué, mademoiselle ?

— A l'École lyrique, répondit naïvement Angèle.

— Diable ! continua le directeur, ça n'est pas un théâtre... vous ne devez pas être bien forte. Chantez-vous un peu au moins ?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous une scène quelconque ? Pourriez-vous me la répéter ?

— Je sais le rôle de *Picolino*.

— *Picolino*... attendez... je crois que j'ai la brochure... oui... je vais vous donner la réplique.

Ils répétèrent la scène.

— Très-bien, s'écria le directeur satisfait... vous me plaisez... mais combien voulez-vous gagner?

— Dam! dit la jeune fille honteuse... de quoi vivre.

— Oh! vous comptez sur la comédie pour vivre... mon théâtre ne peut pas faire votre affaire... vous n'avez donc pas... un... protecteur... un... ami?

— Si... j'ai un...

— Eh bien! alors... écoutez, cette année, mon budget est complet, je ne peux pas l'augmenter... et cependant vous me plaisez... faites un sacrifice; l'année prochaine, je vous donnerai de bons appointements. Une dernière fois, combien voulez-vous gagner?

— Eh bien!... répondit Angèle, ce que vous voudrez...

— A la bonne heure. Voulez-vous 50 francs par mois... je ne peux pas donner davantage.

Angèle accepta.

— Très-bien, je vais vous faire un engagement de douze cents francs : vous me signerez six cents francs de bons reçus d'avance... comprenez-vous?

— Oui, monsieur.

Tout fut conclu séance tenante.

— Maintenant, dit le directeur d'une voix plus douce, allez vous habiller, mon enfant, et soyez tranquille, nous aurons soin de vous... Oh! dites-moi... demain... venez donc déjeuner avec moi?

— Mais...

— Vous allez me refuser la première chose que je sollicite... c'est mal!

Angèle avait compris qu'il fallait accepter, elle se résigna.

— Maintenant, un dernier mot... Ce soir, présentez-vous à mon régisseur, il vous donnera un rôle dans la pièce nouvelle.

Le soir, Angèle ne manquait pas de se rendre chez le régisseur, un grand maigre qui jouait les compères dans les revues, et qu'on nommait, je crois... Auguste; il était très-influent dans le théâtre, tout marchait par ses ordres.

Il fut pour la jeune actrice d'une galanterie exceptionnelle... il lui remit un rôle et prévint la débu-

tante que sans doute elle répéterait le lendemain; il ne pouvait pas encore lui dire à quelle heure, mais il la pria d'attendre dans le foyer l'instant où l'on pose habituellement le tableau.

Angèle entra dans un petit salon éclairé par deux becs de gaz, sans tapisserie, ayant pour tout ameublement une grande glace, quelques chaises déchirées et deux tabourets rustiques.

C'est là ce qu'on appelait :

Le foyer des artistes.

Il était peuplé de quelques auteurs, d'acteurs et d'actrices en costumes; ces petites dames n'avaient pas assez d'yeux pour regarder la nouvelle venue...

Et bientôt elles se parlèrent tout bas.

— Qu'est-ce que c'est encore que celle-là? dit une petite blonde à sa camarade.

— Je ne sais pas.

— Une nouvelle.

— Sans doute.

— *C'est dégoûtant*, on va encore faire des injustices et lui donner les beaux rôles... *quelle boîte* que ce théâtre !

— Mais nous verrons.

— D'abord, si elle est mieux partagée que moi... je m'en vais... et toi ?

— Moi aussi.

— Oh ! ici... il n'y a rien à faire, ils sacrifient tout *au nouveau.*

— C'est comme partout, interrompit un petit brun qui mangeait ses moustaches.

— Toi ! dit la première en s'adressant au jeune homme, je te défends de parler à cette femme, et si tu lui donnes un rôle.... tout est fini.

Le jeune homme ne répliqua pas.

Le petit brun était un des auteurs à l'année de ce théâtre.

Enfin, on posa le tableau et Angèle put sortir...

Oh ! dit alors une grande belle fille habillée en *Boulevard des Italiens*, *quelle pimbèche !* elle n'a pas dit un mot.

— Elle fait sa tête, la nouvelle, continua une autre vêtue *en Colonne Vendôme.*

Le lendemain, Angèle allait déjeuner chez le directeur... qui lui promit le principal rôle de la nouvelle pièce ; mais l'auteur, que vous connaissez déjà, refuse de le lui confier : il préfère retirer sa pièce, vous savez pourquoi.

— Comment faire? demanda Angèle au directeur.

Mais l'ingrat répondit: Que voulez-vous que j'y fasse; causez avec lui, arrangez l'affaire.

L'auteur parla à la débutante et lui dit la vérité, et le moyen de lever la difficulté.....

Trois jours après Angèle avait triomphé de ce nouvel obstacle, elle répétait le rôle.

Le jour du début approchait; mais, hélas! il fallait deux toilettes élégantes, le petit rentier refusait de les acheter... Que faire? Elle conta la chose à une amie... c'était assez.

Enfin... nous voici à la répétition générale avec costumes... Angèle radieuse a tout ce qu'il lui faut... elle fait porter ses rôles et ses chapeaux dans sa loge... quel bonheur!... plus qu'un jour... elle a déjà vu ses débuts annoncés, son nom mis en vedette sur les affiches.

Il est sept heures du soir, l'actrice se rend à son devoir, elle monte dans sa loge...

Encore un malheur!

Ses toilettes sont fripées et tachées d'encre .. impossible de les utiliser...

Une camarade jalouse s'était introduite dans la

loge et s'était enfuie après cette espièglerie.

Angèle pleurait, criait... mais cela n'avançait à rien.

Enfin, un monsieur s'offre... et lui promet pour le lendemain deux toilettes complètes.., pouvait-elle refuser ?

Tout est réparé : elle débute, grand succès !

Mais le lendemain... que de visites.

Le chef de claque...

Et dix-huit rédacteurs de journaux qui lui envoient des abonnements.

Si elle refuse !

On ne lui fera plus son entrée, on l'éreintera dans les journaux.

Qui la sauvera ?

Une actrice trouve toujours un sauveur lorsqu'elle est jeune et jolie.

Tout va bien.

Quelques jours après, le gros régisseur lui déclare son amour et la menace, si elle refuse de devenir sa maîtresse, de lui faire résilier son engagement.

L'engagement n'a pas été résilié...

Aujourd'hui, Angèle est lancée ; c'est une jolie femme... mais pas encore une comédienne...

On n'a pas fait Paris dans un jour.

Voilà mon histoire : si vous jugez qu'elle en vaille la peine, insérez-la en tête de votre livre ; elle lui servira d'introduction.

Je vous avais promis une préface. Mettons que ceci en tiendra lieu, et maintenant, bonne chance !

LÉONIDE LEBLANC.

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT ON LANCE UNE FEMME

I

Nous sommes aux premiers jours de février, à cette époque officielle des cotillons échevelés et des bruyantes orgies. Tout ce que Paris possède de jeunesse tapageuse s'étourdit le plus follement possible dans les indescriptibles sarabandes du Carnaval. Mais, à travers les clameurs de la foule dorée qui danse, chante et cultive le médianoche; à travers les éclats de rire fêlés des vierges folles de la Maison d'Or et du café Anglais, à travers les mille bruits de la capitale en liesse, vous entendrez aussi, si vous daignez écouter attentivement, les plaintes de ceux qui ont au cœur une souffrance ou un dé-

sespoir. Paris est un immense clavier humain, où toutes les joies comme toutes les douleurs font en même temps vibrer leurs notes. De ces notes confondues résulte un ensemble harmonieux et puissant, une sorte de symphonie universelle. Les cris de ceux qui pleurent couvrent les chants de ceux qui rient, et *vice versâ*. C'est là ce qui explique l'attraction fascinatrice qu'exerce Paris sur toutes les âmes ouvertes à la tristesse ou au bonheur. La grande Babylone du monde en est aussi la Thébaïde.

Dans une petite chambre de la rue Meslay, un jeune artiste, Adrien Lasnier, les coudes appuyés sur une table et le front dans ses mains, semble ne pas s'occuper beaucoup de ce qui se passe au dehors. Les yeux du jeune homme sont rouges et humides : on voit qu'il a pleuré.

Quelle est la cause de ses larmes ?

Nous allons vous l'apprendre tout à l'heure. Permettez-nous auparavant de jeter un rapide coup d'œil sur celui qui motive votre curiosité et de fouiller un instant dans sa vie.

Adrien Lasnier a vingt-cinq ans. Il n'est ni laid ni

beau. Ce qui constitue l'originalité de sa physionomie, c'est l'expression, disons mieux, le rayon d'intelligence et de franchisse qui l'anime et la fait presque resplendir. C'est une de ces belles têtes d'artiste devant lesquelles on s'arrête sans essayer de les analyser.

Poussé par une vocation irrésistible vers le théâtre, Adrien a courageusement brisé les liens qui l'attachaient à sa famille. Au lieu de l'existence douce, calme, enviée, qu'il eût pu se faire dans le monde, il a mieux aimé vivre de cette vie de bohême où l'on dîne si souvent la veille pour le lendemain. Avouons-le, le métier de comédien est quelquefois bien triste; mais il a l'avantage inappréciable d'offrir à ceux qui l'exercent, des émotions ignorées de ceux qui ne peuvent pas estimer le prix de l'or, parce qu'il tombe du ciel, en louis, dans leurs poches. L'or, en effet, n'a de valeur réelle qu'en raison des efforts qu'il a coûtés et des plaisirs si ardemment convoités qu'il procure. Voyez l'artiste, le poëte : dès qu'ils entendent, dans la profondeur sonore de leurs goussets, le tintement céleste de quelques-unes de ces bienheureuses pièces auxquelles

ils ont tant de fois rêvé, le monde entier ne paraît pas assez vaste pour leurs désirs. Toutes les misères, toutes les privations d'une année sont oubliées en un instant. Que de projets impossibles! que d'éblouissantes visions! La nature elle-même prend, à leurs yeux, un aspect plus ravissant que de coutume. Le soleil est plus brillant, le ciel plus bleu; les oiseaux ont de plus douces chansons et les femmes de plus joyeux sourires! Et puis, ne devoir sa position qu'à soi-même; se faire une fortune, un nom par son talent, cela chatouille agréablement l'amour-propre. Je sais bien qu'il arrive plus d'une fois que la satisfaction personnelle se change en une légère pointe d'orgueil. Mais, en ce cas-là, l'orgueil lui-même n'est-il pas excusable? Nous portons tous, au nez ou ailleurs, cette *verrue* dont parle si plaisamment Topffer.

Revenons maintenant à notre sujet.

Le père de notre héros était un ancien capitaine de cavalerie qui avait hérité d'une belle fortune doublée par son mariage avec la mère d'Adrien. Celle-ci était morte dix ans après la naissance de son enfant. A sa sortie du collége, Adrien, privé de

l'appui et des conseils de sa mère, fut abandonné à lui-même. Son père, qui menait militairement la vie, n'était presque jamais chez lui et ne pouvait, par conséquent, veiller sur son fils.

Je te donne 500 francs par mois, dit-il un jour à Adrien, va et fais ce que tu voudras. Seulement je te conseille de faire quelque chose. Tu es parfaitement libre de choisir la carrière qui te conviendra, pourvu toutefois que je n'aie pas à en rougir.

Adrien hésita longtemps avant de se décider à entrer résolûment dans une voie quelconque. Il se fit de nombreux camarades, fréquenta les coulisses et devint même quelque peu journaliste. Mais, à la fin, sa vocation l'emporta : il monta sur les planches. Lorsqu'il apprit cette résolution à son père, celui-ci jura, tempêta, et, furieux, le chassa de chez lui en lui retirant sa rente mensuelle. Adrien se contenta de sourire de la colère de son père, signa un engagement de 1,800 francs, à un petit théâtre et se lança gaîment sur cette mer périlleuse de la célébrité.

Plein d'ardeur et de courage, comme tous ceux qui débutent, il trouva bientôt que l'on ne travaille

pas assez à Paris, où l'on joue trois mois les mêmes pièces, pour se former, et il partit pour la province. Il s'engagea à Reims pour les premiers rôles, à raison de 250 francs par mois, mais il devait fournir ses costumes. Adrien eut du succès dans cette ville. Il y rencontra une jeune actrice dont les yeux bleus et les cheveux blonds surent le charmer. Il s'éprit sincèrement de la petite Lucie et ne se gêna pas longtemps pour le lui dire. Lucie, de son côté, ne fut pas fâchée de cet aveu, et un beau jour de printemps, le contrat fut signé devant... Dieu!

La saison théâtrale terminée, Adrien revint à Paris avec sa bien-aimée. Les deux amants avaient formé ensemble ces mille et un projets qui éclosent dans les cerveaux de vingt ans comme les fleurs en serre chaude.

Inutile, sans doute, de vous dire qu'ils s'étaient mutuellement juré un éternel amour! C'est un serment facile à faire, parce qu'on n'est pas obligé de le tenir.

Notre jeune artiste retourna chez son ancien directeur, qui consentit à l'engager avec une augmentation de 50 francs par mois.

Il présenta ensuite Lucie. La beauté et la jeunesse sont rarement refusées : Lucie fut acceptée, mais à des conditions plus minimes. En réunissant leurs appointements, le jeune couple se faisait 300 francs par mois, une fortune pour des amoureux qui souperaient volontiers avec des baisers.

Ils avaient loué, rue Meslay, au quatrième, un charmant logement : deux amours de petites pièces et une grande cuisine. Ce fut dans ce nouveau nid que s'installèrent nos tourtereaux. Leur vie fut d'abord un enchantement. De famille pauvre, Lucie avait appris à faire bien des choses dont ces dames les comédiennes ne se doutent même pas. Elle confectionnait elle-même ses robes, ses chapeaux, et tout cela était gracieux et lui allait à ravir. Du reste, la beauté réelle n'a pas besoin de parure : n'est-elle pas elle-même une parure divine !

Pendant les six premiers mois, que de bonheur pour nos jeunes gens ! Ils étaient heureux autant qu'on peut l'être à leur âge. Et quel âge ! à vingt ans ! Lucie était pleine de prévenances et d'attentions délicates pour Adrien qui le lui rendait bien en affectueuses caresses et en ces mille petits riens

charmants qui donnent à l'amour une si fraîche saveur. Il se priva, pendant un mois, d'aller au café pour lui faire cadeau d'une jolie bague, le jour de sa fête.

Quel beau jour pour eux que celui-là!... Il ne faut inviter personne, avait dit Lucie; le monde m'ennuie, vois-tu, Adrien, et quand les autres sont là, je ne puis pas t'embrasser à mon aise. — Elle avait elle-même préparé un délicieux petit repas; nos deux amoureux dînèrent comme si leur amour n'eût daté que de la veille, puis ils allèrent au théâtre.

Là, Lucie toute radieuse montre la bague à ses camarades qui partirent en chœur d'un immense éclat de rire. Et les quolibets de pleuvoir! Oh! le superbe cadeau! la magnifique bague! c'est éblouissant! elle lui a au moins coûté 40 francs! pauvre petite fille! on voit bien que tu n'as jamais rien eu! etc., etc.

Lucie eut peur de leurs sarcasmes, au lieu de les braver. Elle se prit à pleurer en cachette et n'osa pas avouer à Adrien les causes de ses pleurs. Toute la joie de la jeune fille s'était envolée en un instant.

Elle jeta un regard d'envie sur les magnifiques

bijoux de ses camarades, et, dans son dépit et son humiliation, elle eut un moment la pensée de jeter cette bague que tout à l'heure encore elle trouvait si jolie. Ce mouvement trahissait éloquemment le tumulte de son cœur que venait de traverser un funeste éclair.

Il y a chez la femme, même la plus aimante, la mieux douée, un défaut pour ainsi dire originel qui étouffera toujours en elle l'expansion des sentiments les plus purs et les plus élevés : je veux parler de la coquetterie. C'est surtout au théâtre que cette passion prend quelquefois les allures d'une véritable frénésie. Il est là des femmes qui sèment l'or autour d'elles à pleines mains, parce qu'elles n'en connaissent pas le prix. Il en est qui ont souvent dans les cheveux des diamants dont la valeur ferait la richesse de vingt familles.

D'où leur proviennent-ils? vous le savez !...

Lucie était sur la pente fatale qui mène au précipice. Elle ne pouvait faire autrement que d'y tomber. Le mal exerce une implacable fascination à laquelle ne résistent que les saints ou les héros. Les uns et les autres sont si rares au théâtre qu'ils

n'y sont cités que comme une monstruosité locale.

Peu à peu l'amour de la jeune fille pour Adrien se refroidit. L'ambition éteignit en elle la flamme. Il y avait de la tristesse dans ses sourires et comme un regret dans sa tendresse. Elle avait de ces distractions qui sont les symptômes infaillibles d'une profonde secousse intérieure. Au milieu d'un élan passionné, elle rejetait tout à coup sa belle tête en arrière, et se prenait à regarder son amant avec une expression si étrange qu'il ne pouvait s'empêcher de tressaillir. D'autres fois elle s'irritait de rien. Ne sachant sur qui déverser l'amertume de ses pensées, elle s'en prenait à tout le monde. Puis, ces accès momentanés de nerveuse colère faisaient place à de longues heures de mélancoliques et amères réflexions. Balzac l'a déjà dit : du jour où une femme réfléchit, malheur à l'amant ou au mari ! Le pourquoi, que murmurent ses lèvres, ne tarde pas à se traduire en son âme. Et Dieu sait alors à quelles conséquences l'amène la solution du mystérieux problème qu'elle se pose ainsi à elle-même.

Lucie réfléchissait souvent à ceci : pourquoi n'an-

rait-elle pas, comme ses amies, robes de velours, bijoux et cachemires? Pourquoi n'aurait-elle pas une élégante voiture, au lieu de salir ses jolis petits pieds dans la boue? Pourquoi ne deviendrait-elle pas, elle aussi, une des ces reines de Paris, une de ces lionnes pour lesquelles les plus nobles jeunes gens comme les plus riches vieillards se battent et se ruinent? Que lui manquait-il donc pour cela? La jeunesse? Elle avait à peine dix-huit ans! La beauté? Un seul regard jeté dans sa glace lui disait assez qu'elle pouvait sans crainte entrer en comparaison avec les plus courues de Bréda-Street.

Un seul obstacle s'opposait à la réalisation de tous ces mirifiques projets ; il se réduisait à cette simple question : comment quitter Adrien? Ah! si c'était un homme comme bien d'autres, il serait facile de lui faire entendre raison. Il est, en effet, tant de gens à Paris qui spéculent sur ce titre honteux d'*amant de cœur!* Mais lui, Adrien, ne consentirait jamais à s'abaisser à un pareil rôle. C'est un noble cœur que toute turpitude révolte; le jour où il se saura trompé, Lucie sera morte pour lui. Cette dernière pensée effraie la jeune fille. Car, au fond,

elle aime toujours Adrien; elle le sent bien, et c'est là ce qui la livre à tous les déchirements de sa conscience sourdement en révolte. Aussi, bien des jours, bien des mois se passèrent avant que Lucie mît son projet à exécution. Mais sa tête travaillait toujours. Son imagination ardente chevauchait à toutes brides dans les féeriques pays des rêves. L'ange, déjà déchu à ses propres yeux, n'attendait plus qu'une occasion de déposer ses ailes : l'occasion se présenta bientôt.

Elle avait remarqué, à plusieurs reprises, qu'un des habitués de l'avant-scène tenait constamment sa lorgnette braquée sur elle. Elle s'informa. Les informations la satisfirent. Elle répondit un soir aux œillades par un sourire significatif. Le lendemain, à l'insu d'Adrien, elle eut un tête-à-tête avec lui. Le Rubicon était franchi !

D'abord, elle se contenta de s'échapper une heure ou deux dans la journée; elle inventait sans cesse des prétextes pour justifier ses absences. Mais à mesure qu'il obtenait davantage, son nouvel amant redoublait d'obséquieuses exigences : il la voulait la nuit...

Comment faire?

Un soir, Adrien, fatigué, n'alla pas au théâtre; Lucie se trouva donc seule dans les coulisses. Le monsieur en question lui offrit un cachemire et deux robes à choisir, si elle consentait à venir souper avec lui. Lucie hésita, puis se ravisant tout à coup : Jusqu'à une heure du matin seulement, répondit-elle. Et sur ce, elle se fit cet ingénieux petit monologue : « Je dirai à Adrien que j'ai été au bal avec ces dames; il criera peut-être bien un peu, mais il ne se doutera de rien. »

Et notre pauvre jeune fille alla souper au café Anglais.

Vous devinez maintenant pourquoi Adrien est seul dans sa chambre, en proie à toutes les poignantes angoisses du doute, de l'inquiétude et de la jalousie. Disons-le : le malheureux artiste n'a pas été sans s'apercevoir du changement opéré dans le caractère et les habitudes de Lucie. Depuis longtemps, il a compris que le jour approchait où il faudrait se séparer de sa maîtresse. Mais telle est la vivacité, telle est la force de son amour, qu'il redoute comme un affreux malheur l'heure de cette

séparation. Il était si heureux avec Lucie ! Tous les souvenirs de son bonheur évanoui passent devant ses yeux, et en adoucissant les douleurs du présent, lui rendent plus sombres encore les tristes pressentiments de l'avenir. Ces doux souvenirs d'hier, il les évoque un à un ; il leur demande une consolation, une espérance, et ils ne laissent dans son âme brisée, torturée, qu'une tristesse ou un désespoir. Quelquefois il s'évertue à rechercher les causes de la froideur de Lucie. Recherches inutiles ! Jamais il ne se rappelle lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement. Imbécile que je suis ! s'écrie-t-il à la fin, elle ne m'aime plus ! voilà tout ! mais moi, moi, je l'aime toujours ! oh ! il faut que je sache tout... il faut que je connaisse l'homme qui me l'a ravie... quelque riche benêt, sans doute...

Et, sortant de l'état de prostration où l'avaient plongé ses pensées, Adrien se lève, essuie les larmes qui mouillent ses yeux et se dispose à sortir, quand il entend sonner...

Ah ! enfin, c'est elle, s'écrie-t-il, presque joyeux, et il va ouvrir.

C'était un petit domestique porteur d'une lettre.

M. Adrien Lasnier, dit l'enfant.

— C'est moi, merci.

Le domestique s'inclina et sortit.

Adrien tremblait : il avait reconnu l'écriture de Lucie.

En ce moment, la pendule sonna deux heures du matin.

Voici ce que contenait la lettre :

« Mon cher ami, ne m'accuse pas : la destinée seule est coupable. La tentation a été trop forte, je n'ai pas pu la vaincre. Je suis désormais indigne de toi. »

LUCIE.

C'est bien, dit le jeune homme en jetant le papier fatal au feu. Puis, ne pouvant maîtriser l'émotion qui le brisait, anéanti par tant de tortures, il se laissa tomber sur un fauteuil et se prit à pleurer comme un enfant qui a perdu sa mère !

II

Avez-vous assisté à ces nuits d'orgie qui se passent à la Maison d'Or ou au café Anglais? c'est un spectacle bien curieux. Dans un élégant salon brûlent cinquante bougies de toutes couleurs dont l'éblouissante clarté semble narguer le soleil. Partout des fleurs, des parfums enivrants. Sur les tables, des mets choisis entre mille. Dans les verres, des vins délicieux, des liqueurs *nectariennes*. Toutes les voix ne murmurent que de joyeux refrains; toutes les lèvres n'ont que de voluptueux sourires. Serments d'amour et baisers brûlants, tout cela se mêle au bruit d'une harmonieuse musique, tout y respire la vie, les plaisirs, le bonheur!

Ce tableau vous semble bien beau, bien séduisant, n'est-ce pas?

Mais si l'on vous disait : tous les jours, à la même heure, vous entrerez dans le même salon, vous goûterez aux mêmes mets, vous vous enivrerez des mêmes liqueurs, vous recevrez et donnerez les mêmes baisers...

N'est-il pas vrai que vous finiriez par vous lasser? « l'ennui, comme a dit le poëte, l'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Eh bien! ces filles de l'amour sont forcées d'assister à ces fêtes continuelles. C'est une des attributions de leur métier. Cela les amuse d'abord et les fatigue ensuite. On se lasse de tout, même du plaisir. Peu à peu ces nuits d'ivresse ne deviennent pour elles qu'une habitude, et, si j'osais le dire, qu'un devoir qu'elles accomplissent, il faut l'avouer, avec une régularité et un entrain admirables.

Aussi doit-on plutôt les plaindre que les envier, ces pauvres créatures qui effeuillent si prestement toutes les roses de leur jeunesse! Que de souffrances intimes sous leurs éclats de rire! que de larmes

derrière leurs fausses joies! C'est pour cela que vous les voyez parfois s'échapper, quitter la robe de velours pour la robe de mérinos, et grimper volontairement les six étages d'un bohême parisien! Chez lui, du moins, elles retrouvent cette simplicité, ce sans-gêne dans lequel elles ont été élevées, et il leur semble alors revivre dans leur passé.

Le souper dont nous parlons était donné par quatre riches jeunes gens qui avaient invité Lucie, — une primeur pour eux, — Elmire, Julia, Jeanne et Alice, quatre actrices du même théâtre.

Ces quatre actrices devant jouer des rôles importants dans notre histoire, nous allons essayer de vous les faire connaître.

Procédons par ordre.

Celui qui voyait Elmire pour la première fois, ne soupçonnait guère ce qu'était la femme qu'il avait sous les yeux. Il y avait dans l'ensemble de ses traits quelque chose de simple et de naïf qui charmait et attirait. Son regard était doux et clair comme celui d'un enfant. Ses cheveux, soyeux et noirs, encadraient admirablement son front. Ses lèvres petites et fines ne s'ouvraient que pour lais-

ser s'envoler une caressante parole ou s'épanouir un charmant sourire. Un peu pâle, mais de cette pâleur qui donne à la physionomie une si touchante expression de mélancolie, on l'aurait prise pour une de ces filles poétiques du nord qui errent le soir, au clair de lune; êtres ailés qui ne passent sur la terre que comme une céleste vision, sans y avoir rencontré une âme sœur de la leur, la Marguerite de Faust ou l'Ophélia de Shakspeare.

Et cependant, sous cette enveloppe charmante se cachait l'âme la plus dépravée. Une végétation superbe au dehors, et pas de séve au dedans! Égoïste, avare, avide de célébrité, refusant dix francs à un malheureux obscur pour donner cent francs à une souscription publique, telle était Elmire.

Cette femme aurait dû être riche, car elle avait ruiné bien des gens, mais comme pour la punir de son avarice, la nature l'avait faite passionnée et capricieuse. Quand elle se *toquait* de quelqu'un, elle lui sacrifiait tout. Pendant quinze jours, un mois au plus, le serpent enlaçait sa victime de ses mille et un replis. Sourires, baisers, caresses ardentes,

dîners splendides, folies ruineuses, elle n'épargnait rien pour le fasciner. Et elle semblait mettre tant de conviction dans ses serments, tant de flamme dans ses regards, tant de volupté dans ses caresses, que, bon gré mal gré, la victime se laissait faire. Malheur à celui qui lui livrait son cœur! Elmire faisait payer plus cher le bonheur qu'elle donnait pour rien que celui qu'elle vendait!

Quant à Julia...

Souvenez-vous de ces belles esclaves circassiennes que nos grands peintres ont souvent représentées sur leurs toiles immortelles : c'était là son portrait. Regard hautain et froid, sourire dédaigneux. Quand elle rêvait, sa physionomie était morte; on eût dit une statue de marbre. Aucune fibre ne vibrait en elle. Son cœur était insensible à tout ce qui d'ordinaire nous émeut et nous charme. Ses sensations n'allaient jamais au delà de l'épiderme. Singulière nature que celle de cette Phryné moderne! elle n'aimait rien sur la terre : pas même le luxe, pas même l'or. Poésie, art, elle n'admirait rien. Lui parliez-vous d'amour, elle vous écoutait à peine; lui pressiez-vous la main, elle vous l'abandon-

nait sans savoir pourquoi. Elle ne s'animait quelquefois que sous une puissante surexcitation des sens.

Ruinez-vous donc pour une pareille maîtresse !

Passons à Jeanne : son portrait ne sera pas long.

Celle-là est beaucoup moins jolie que ses camarades, mais, en revanche, elle possède des qualités que les autres n'ont pas. C'est une franche et bonne fille, donnant tout ce qu'elle a, parfois même ce qu'elle n'a pas, changeant presque aussi souvent d'amoureux que de robes, et l'avouant sans rougir comme aussi sans s'en faire gloire, compatissante au malheur et ne songeant jamais au lendemain. La devise de madame de Pompadour est aussi la sienne : « Après moi le déluge ! »

La quatrième s'appelait Alice.....

C'était une jolie blonde avec de grands yeux noirs, et qui avait quelque ressemblance avec la *Cléopâtre* d'Arsène Houssaye ; du reste, je n'ai pas besoin de vous faire son portrait, puisque vous pouvez vous-même voir sa photographie en regard du titre de notre volume.

Alice avait du cœur, elle avait de l'esprit... mais, comme Jeanne, elle ne voulait pas l'avouer.

Elle rougissait de ses qualités et se créait elle-même des défauts... Elle était artiste aux Variétés, et elle aurait pu certainement s'y faire une place, mais ses rôles l'ennuyaient à la quinzième représentation...

On pouvait donc dire en parlant d'elle :

Capricieuse comme une jolie femme.

Voilà les convives féminins de ce souper que préside le gros Bayer, le nouveau *protecteur* de Lucie.

Puisque nous sommes en train de faire des portraits, nous allons tracer celui de ce gandin à la mode qui, certes, peut bien compter comme un type parisien.

Bayer était ce qu'on appelle vulgairement un joli garçon, gros et gras. On pouvait à peine distinguer la couleur de son teint sous les larges touffes de ses favoris noirs du milieu desquels émergeait un nez bourbonien. Ses cheveux habilement rejetés en arrière ne déguisaient qu'à demi l'étroitesse de son front. De ses yeux profonds jaillissait un regard scrutateur mais sans rayons. Tout, dans sa physionomie, trahissait son origine juive. Bayer avait peu

de fortune, et cependant il *soupait* toutes les nuits, avait une voiture à lui et un train de maison.

La clef de cette énigme, la voici :

Bayer exerçait une profession peu honorable, mais lucrative, trop commune, hélas! à Paris.

Il lançait les femmes!

Ainsi, il allait au théâtre de... où il avait ses entrées dans les coulisses. Il remarquait une jeune débutante. Si elle était pauvre, ce qui arrive souvent aux débutantes, il lui donnait un riche mobilier, l'installait dans un appartement somptueux et l'attifait de pied en cap. Puis, il allait trouver les auteurs (presque tous *ses amis*), et lui faisait donner des rôles. Les rôles donnés, il la recommandait aux feuilletonistes du lundi. Et les articles mirobolants de pleuvoir! Deux mois après, la nouvelle actrice était la femme du jour, l'idole à la mode. Bayer semait pour récolter, car bientôt un de ses innombrables amis devenait amoureux d'elle et, pour l'obtenir, remboursait à Bayer, *avec intérêts*, ses avances. Ce dernier renonçait alors à celle-là et recommençait son édifiant manége avec d'autres.

Ecce homo! je n'exagère pas.

Eh bien ! cet intrigant moderne dont les honnêtes spéculations ne sont guère connues compte des amis parmi l'élite de la littérature.

C'est un des lions du boulevard, le joueur désintéressé qui perd en souriant deux cents louis dans une nuit !

Bayer avait reconnu dans Lucie une femme qui avait tout pour arriver, beauté, esprit, élégance, talent.

Aussi s'empressa-t-il de la lancer.

La fête qu'il avait organisée en son honneur était splendide.

La jeune actrice écarquillait naïvement les yeux à toutes ces merveilles qui lui étaient encore inconnues. Elle était vraiment la reine du festin. Les attentions, les regards n'étaient que pour elle, et tous les convives buvaient à la prospérité naissante de la protégée *de l'homme du siècle*.

Deux heures venaient de sonner. Lucie était toujours là : elle devait cependant partir à une heure, mais les instants du plaisir sont si courts et la société si attrayante ! Pouvait-elle la quitter sans s'attirer les sarcasmes et les mordantes railleries de

ses amies et la colère de son amphitryon ? D'ailleurs, n'était-ce pas doublement trahir Adrien que de se présenter à lui après s'être ainsi lâchement prostituée à un autre?

Elle se résolut donc à rompre avec son amant et lui envoya son billet d'adieu.

Allons, s'écria la jeune fille un peu étourdie par le champagne, je jette mon bonnet par-dessus les moulins, mesdames; vous êtes les femmes à la mode, je demande à être des vôtres. Voulez-vous de moi?

Bravo, bravissimo ! vive Lucie ! crièrent en chœur tous les convives : buvons à sa fortune !

Lucie, ma mie, reprit le vicomte d'Arthol, Alice va vous débiter un speech sur la nouvelle existence que vous embrassez. Elle a de l'expérience : n'oubliez pas ses paroles.

Sans autre invitation, Alice monta sur une table, un verre de champagne à la main.

Attention ! je commence, s'écria-t-elle :

« D'abord, ma petite, as-tu du cœur ?

— Je crois que oui, répondit naïvement Lucie.

— Tant pis pour toi, continua Alice. En ce cas,

mets-le dans ta poche et ton mouchoir par-dessus. Le cœur, vois-tu, c'est un accessoire dont il faut savoir se passer pour être heureuse ici-bas.

Il ne vous fait faire que des bêtises pour ces monstres d'hommes.

Et rappelle-toi que tous les hommes sont des savoyards, qui nous adorent quand nous ne les aimons pas, et qui nous méprisent quand nous les aimons.

Je poursuis.

Il t'arrivera que bien des adorateurs t'écriront des lettres brûlantes. Ne crois pas un mot de toutes les belles choses qu'ils te conteront. Promesses et serments d'amour, connu ! c'est le répertoire de l'ancien temps !

Mais surtout, avant de rien accorder,

Fais-toi payer :

1° Un joli mobilier ;

2° Quelques riches toilettes ;

3° Des brillantes parures.

Ensuite, quand tu seras une femme *chic,* quand tu auras laquais, voiture, etc., au lieu de t'amuser à jeter tes richesses par la fenêtre, garde une poire pour la soif.

Place ton argent !

Achète des actions, spécule, spécule... les femmes sont chanceuses en diable.

Et lorsque tu n'auras plus tes vingt ans, tu pourras au moins te consoler de tes charmes perdus avec de grosses rentes à l'aide desquelles tu épouseras Monsieur n'importe qui... lequel t'apportera en dot son nom, sa jeunesse... et c'est assez !

Faisons mentir les littérateurs du siècle qui nous prédisent toujours un avenir de portières ou d'ouvreuses de loges.

Après avoir été des femmes légères, nous deviendrons des femmes honnêtes.

Nous finirons comme nous aurions dû commencer.

Mais, hélas ! on n'est pas de bois : tu peux aimer. Seulement, si c'est un jeune homme pauvre, aie soin de placer toujours l'utile avant l'agréable.

Les plus jolies passions ne doivent pas durer plus longtemps que les plus belles fleurs.

Méfie-toi surtout des poëtes : ces diables de petits bons hommes connaissent trop bien nos cordes sensibles... ils ont à leur service *un tas* de ficelles

avec lesquelles ils nous font une chaîne... ils appellent cela une chaîne de roses ! soit ; mais, tu le sais, les roses ont des épines...

Et puis ils nous cajolent, tant qu'ils ne possèdent que l'espérance... du moment où ils ont du *quibus,* ils nous lâchent le coude, les ingrats !

Ne nous laissant que les yeux pour pleurer et un brasier de charbon pour...nous chauffer les pieds !...

Je te le répète, n'aie qu'un but : l'argent, encore l'argent, toujours l'argent !

C'est l'argent qui gouverne, c'est le véritable, le seul roi de ce monde !

J'ai dit. »

Et d'un seul trait, la bacchante avala le champagne qui emplissait son verre.

Son discours fut chaleureusement accueilli.

Lucie se demandait si elle rêvait. A travers les fumées de l'ivresse, elle songeait quelquefois à Adrien, et ce souvenir la rendait triste.

Mais les chansons recommencèrent de plus belle. Après les chansons, les quadrilles ébouriffés.

Comme il faisait une chaleur accablante, on ouvrit la fenêtre, et la joyeuse bande se mit au balcon pour

aspirer quelques bouffées de l'air vif et frais de la nuit.

Lucie étourdie, brisée par tant d'émotions et de fatigue, s'était endormie dans un coin.

Quel singulier aspect présente le boulevard, à cette heure ! on ne voit passer que des chiffonniers munis de leurs petites lanternes, des ivrognes attardés, quelques masques regagnant à la hâte leurs demeures, et des cochers qui battent la semelle pour se réchauffer.

Cependant un jeune homme, élégamment vêtu, se promenait de long en large, sur le trottoir précisément au-dessous du balcon occupé par nos personnages.

A ses mouvements brusques, à la contraction de ses traits, on s'apercevait facilement qu'il était en proie à une profonde agitation intérieure.

Eh ! l'ami, cria Jeanne en se penchant sur l'appui du balcon, vous avez l'air plus triste qu'un bonnet de coton ; si vous avez des peines de cœur, montez avec nous : il reste du champagne dans les bouteilles !

Le jeune homme leva la tête.

Ah ! mon Dieu, s'écria Jeanne en se rejetant en arrière, qu'ai-je fait ! c'est Adrien !

L'artiste fit signe qu'il allait monter.

Ma foi, dit Jeanne, il a pris la chose du bon côté ! laissons-le venir, ce sera drôle !

Quelques instants après, on frappa à la porte du cabinet.

Jeanne alla ouvrir.

Une fois sur le seuil, Adrien hésita avant de pénétrer dans le salon.

Entre donc vite, gros bêta, lui cria la courtisane, tu vas rire ! Adrien entra.

Il se fit un grand silence. En cet instant, Lucie s'éveilla en sursaut et poussa un cri en reconnaissant son amant.

Le comédien s'approcha d'elle.

Rassurez-vous, Lucie, lui dit-il en maîtrisant le trouble de sa voix, je ne viens pas ici vous faire de la morale : non, je viens tout simplement boire à la prospérité de vos affaires.

Il appuya sur ces deux derniers mots. La jeune fille confuse, atterrée sous le regard de mépris de l'artiste, ne put retenir ses larmes : elle se jeta à ses pieds. Oh ! de grâce, pas de scène de mélodrame, continua celui-ci, avec un imperturbable sang-froid ; je

ne veux pas être un trouble-fête. Si j'ai accepté la *gracieuse* invitation de ces dames, c'est que je me sentais assez fort pour me dispenser de vous faire des reproches comme aussi pour résister à l'éloquence de vos beaux yeux.

Il a raison, reprit Jeanne ; il a compris que vous ne pouviez pas éternellement vivre ensemble : on est actrice ou on ne l'est pas.

Adrien prit un verre sur la table.

A votre santé, mesdames; à la vôtre, messieurs.

— Il me *botte*, dit Jeanne, — puis se tournant vers Adrien : Tiens, si tu le veux, je te donne mon cœur !

— En échange de ma fortune, n'est-ce pas? c'est équivalent ! — Allons, messieurs, ne cessez pas de rire et de chanter. Je veux vous imiter, et puisque c'est ici qu'on oublie tout, je veux oublier, moi aussi !... allons, à l'œuvre, messieurs, c'est moi qui paye maintenant... mon or vaut peut-être moins que le vôtre : je l'ai noblement gagné...

— Monsieur, dit le gros Bayer en se levant, vous nous insultez !

— Tiens, je ne croyais pas que ce fût possible, répliqua l'artiste.

— Monsieur, reprit Bayer, emmenez votre maîtresse et sortez !

— La reprendre ! quand elle sort de vos bras ! vos caresses l'ont salie !...

Bayer jeta dix billets de cent francs sur la table :

Voilà pour *la lessive!* s'écria-t-il.

Pourpre de colère, Adrien se jeta sur son rival et voulut l'étrangler.

On parvint à les séparer.—Bayer, qui était tombé à terre, se releva et dit à l'acteur : Vous méritez une leçon, monsieur ; je vous la donnerai demain, si vous y consentez...

— Oh ! pas de fanfaronnades ! monsieur, répondit Adrien ; tenez, voici ma carte et Dieu fasse que je purge la terre d'un misérable de votre espèce !

— A demain, monsieur...

— A demain.

Adrien sortit.

— Allons bon, voilà que ça se gâte ! s'écria Jeanne, je lui croyais un meilleur caractère.

Julia n'avait pas quitté un instant des yeux le jeune comédien. « Il me plaît, se dit-elle tout bas, j'aimerais bien un amant comme lui ! »

Cinq heures venaient de sonner.

Les invités partirent chacun de son côté.

Lucie se refusa obstinément à suivre Bayer. Elle pria Jeanne de lui donner l'hospitalité pour la nuit ou plutôt pour la moitié du jour.

— Allons, dit le viveur à ses amis, encore un duel sur les bras!

— Est-ce que cela t'effraie! demanda le vicomte.

— Non; cela m'ennuie : je ne pourrai pas me coucher aujourd'hui.

— Dites donc, si nous allions déjeuner?

La proposition fut acceptée.

Quant à Adrien, les déchirantes émotions de cette nuit l'avaient brisé. Il rentra chez lui avec la fièvre, se jeta tout habillé sur son lit et finit par s'endormir.

Le matin, vers onze heures, il fut réveillé par la voix de son portier :

— Monsieur Adrien, une lettre.

Adrien l'ouvrit. Elle était de Bayer, qui lui assignait un rendez-vous pour trois heures et demandait une réponse.

La réponse donnée, notre jeune artiste prit sa canne et sortit.

Sa poitrine, longtemps oppressée, avait besoin, pour se dilater, de soleil et d'air pur.

III

Adrien, arrivé au boulevard, se disposait à le traverser, lorsqu'il se cogna violemment contre un monsieur qui courait après une voiture. Une discussion allait s'en suivre, mais le nouveau venu, reconnaissant notre héros, s'écria en éclatant de rire :

— Adrien !

— Maurice ! — et les deux amis se donnèrent une cordiale pognée de main.

La voiture après laquelle courait Maurice venait de s'arrêter.

— Es-tu pressé? demanda ce dernier à son ami.

— Non !

— Eh bien ! viens avec moi.

— Où cela?

— Au café des Variétés; nous déjeunerons ensemble.

— Accepté.

— Adrien et Maurice montèrent en voiture. Le cocher donna un violent coup de fouet à son cheval qui courut à toutes brides.

— Maintenant, dit Adrien à son ami, m'expliqueras-tu comment il se fait que je te retrouve mis comme un prince, toi?

— C'est bien simple, répondit Maurice : j'ai fait un héritage; ma vieille tante a eu l'heureuse idée de mourir, me laissant possesseur de vingt-cinq mille livres de rente

— Ces bonheurs-là n'arrivent qu'à toi.

L'étonnement d'Adrien en retrouvant son ami dans une pareille position ne doit pas nous surprendre : il y avait six mois à peine, Maurice vivait dans une affreuse misère.

Ce dernier personnage était pourtant un fils de bonne famille, mais il avait déjà dévoré deux fortunes : celle de son père et celle de sa mère. Inutile

de vous dire qu'une fois devenu pauvre, Maurice ne trouva pas un ami pour le soulager.

Aussi, vivait-il bien tristement.

Dans une vieille maison située dans un quartier... impossible, il habitait au sixième étage une espèce de grenier mansardé où il n'y avait pour tout ameublement qu'un lit de fer, un seul matelas, une table et deux chaises dépaillées.

Maurice avait cependant quelques talents : il était tout à la fois peintre et poëte... deux professions qui n'en valent souvent pas une. Si du moins il avait voulu travailler ! mais non ! il était paresseux à l'excès. Le farniente était la seule volupté dont il ne se rassasiât jamais. Faisait-il beau : c'est un crime, disait-il, lorsque le bon Dieu nous donne un ciel si pur, de rester chez soi et de ne pas aller respirer l'air frais à la campagne. Le soleil était-il voilé par des nuages, il dormait grassement toute la journée, prétendant que le temps le rendait triste et nuisait à ses inspirations. Mais alors, comment vivait-il ? vous allez voir...

Depuis son enfance, Maurice fréquentait les théâtres; c'était même avec les divinités des coulisses

qu'il avait lestement dissipé ses deux fortunes. Lorsqu'il se trouvait sans argent, ce qui lui arrivait souvent, notre poëte rimait un beau rondeau, écrivait un acte ou un scenario qu'il allait vendre à un vaudevilliste de réputation, lequel le lui achetait à prix doux.

Il voyait donc ses œuvres passer le plus souvent sous le nom des autres et avoir de vrais succès; alors il se prenait à regretter amèrement sa fortune disparue, et un profond chagrin s'emparait de lui : la nostalgie de la célébrité le rongeait au cœur.

En désespoir de cause, le malheureux se mit à boire, et, chaque jour, on le trouvait abruti, roulant sous une des tables d'un affreux cabaret.

Voilà où l'avait amené la misère !...

C'est à cette époque qu'Adrien l'avait rencontré. Vous devez vous figurer sa surprise en revoyant l'ivrogne, autrefois en guenilles, aujourd'hui habillé à la dernière mode.

— Ah ! dit Adrien à son ami, tu ne saurais t'imaginer le plaisir que j'éprouve à te retrouver en cet état.

— Oui, répondit Maurice, cela doit t'étonner;

mais je te jure bien que cette fois je serai raisonnable : je me rappelle ce que me disait un jour Murger : « La Bohême n'est pas une patrie, c'est une maladie dont je meurs. » Je ne veux pas mourir de cette maladie-là, moi... la misère est par trop triste : j'en ai assez. Le croirais-tu? je suis devenu rat comme un avoué. — Et toi, mon vieux, qu'as-tu fait depuis notre séparation?

— Moi ! je suis allé en province. Revenu à Paris, je me suis engagé au petit théâtre de ***, et de ce pas, je vais résilier...

— Tiens, et pourquoi?

— C'est tout un roman. Je te conterai cela, *currente poculo.*

La voiture s'était arrêtée en face des Variétés; les jeunes gens en descendirent et entrèrent au café.

A peine les habitués eurent-ils vu Maurice qu'ils allèrent à sa rencontre, lui prodiguant les compliments et les poignées de main. Ce dernier répondit froidement à leurs avances et fit asseoir son ami à une table solitaire où on leur servit à déjeuner.

— Quelles sont ces gens-là? demanda Adrien à son ami.

— Des auteurs, des acteurs, des journalistes; pour la plupart de faux bonshommes, qui dans le temps ne daignaient même pas me connaître.

— Ce café est le rendez-vous des gens de théâtre?

— Ah! bon! fit notre jeune homme étonné, tu n'y étais donc jamais venu?

— Jamais!

— Ah! ses voisins ne lui ont pas fait tort à celui-ci. Sa clientèle est restée aussi belle que par le passé. Je retrouve les habitués d'autrefois.

M. Z..., par exemple, ce grand que tu vois là-bas, qui a un nez rouge : c'est un vaudevilliste. Son histoire est une véritable odyssée; il a été aussi malheureux que moi. Maintenant qu'il est parvenu, tendrait-il la main à un ancien camarade?

A... un petit auteur de petites comédies qui éreinte constamment ses camarades et qui trouve toutes les pièces mauvaises... excepté les siennes. S'il s'était vu jouer, peut-être serait-il plus indulgent.

Ce blond que tu vois là-bas, dans ce coin, est le directeur-rédacteur en chef d'un journal de théâtre; il a le privilége des longues tartines soi-disant

littéraires. D'autres les font au beurre frais, lui ne les aime qu'à la moutarde. C'est un petit Veuillot romantique, avec la conviction de plus et le talent de moins.

Quant aux autres, ce serait leur faire trop d'honneur que de te les dépeindre. Ce sont des paysages sans lumière. Maintenant, si tu le veux, parlons raison.

— Je t'écoute.

— Tu vois en moi, mon cher Maurice, un homme à la veille de se battre...

— Ah ! bah !

— Rien de plus vrai.

— Pourquoi ? ou plutôt pour qui ?

— Pour une femme.

— C'est bête ; n'importe ! explique-toi.

— Adrien raconta son aventure dans tous ses détails.

— Diable ! continua Maurice, c'est très-grave : on dit Bayer très-fort à l'épée ; il est l'offensé et a, partant, le choix des armes... tu t'es maladroitement fourré dans une vilaine affaire. — Enfin, puisque le mal est fait, les discours sont inutiles. Sais-tu tirer ?

— J'ai six mois de salle.

— C'est trop et pas assez. Trop pour attaquer, et pas assez pour se défendre. A quelle heure, les témoins de ton adversaire?

— A trois heures.

— Où?

— Chez moi.

— Et quels sont les tiens?

— Je n'en ai pas encore.

— Je m'offre pour ton premier, mais il nous faut un second?

— C'est juste.

— Attends un peu. Il appela le garçon, se fit apporter ce qu'il faut pour écrire et demanda un commissionnaire.

Ses ordres furent immédiatement exécutés.

Un Auvergnat se présenta. Maurice lui remit une lettre, le commissionnaire partit.

— Mon pauvre Adrien, plus j'avance dans la vie, et plus je m'aperçois que les hommes sont niais. Qui diable a donc pu s'aviser de nous appeler l'animal le plus raisonnable de la création? Quel qu'il soit, celui qui a dit cela a dit une bêtise, et la

preuve, c'est que pour une femme qui n'en est pas une à mes yeux, tu vas risquer ta vie...

— Je ne tiens pas à l'existence.

— Ah ! parbleu, je serais curieux de te voir tourner au Werther ! permets-moi de te le dire, tu n'es qu'un grand enfant : n'as-tu donc pas de famille ?

— Si... mon père !...

Adrien devint pensif. Ce ne fut qu'à grand renfort de gaîté et de bons mots que Maurice parvint à l'arracher à ses sombres pensées.

Au bout d'une demi-heure, un jeune homme élégamment quoique simplement vêtu, entra dans le café et alla droit à Maurice.

— Ah ! te voilà, s'écria celui-ci en se levant de table, je te présente M. Adrien Lasnier, un de mes meilleurs amis ; — et à toi, Adrien, M. Gaston Darlay, ton second témoin, si toutefois il veut bien accepter cette proposition ....

— Un duel est toujours une chose grave, dit le nouveau venu : avant de m'engager, je désirerais connaître les motifs qui l'ont suscité.

L'explication fut faite, Gaston accepta.

A trois heures, les deux jeunes gens étaient chez

Adrien et recevaient les témoins de Bayer. Après une discussion assez vive, il fut convenu qu'on se battrait à l'épée, le lendemain, à Bois-Colombe, où Maurice avait une propriété.

Maurice et Gaston prirent ensuite congé d'Adrien. Ce dernier avait besoin d'être seul pour régler ses affaires. Il donna rendez-vous à ces Messieurs, le soir, à huit heures, au café de l'école Lyrique.

IV

Une fois seul, Adrien se mit à réfléchir. Il prit une résolution subite, celle d'aller rendre une visite à son père.

Je vais peut-être le voir pour la dernière fois, murmurait-il ; on ne sait pas comment on revient d'un duel.

Il prit une voiture et se fit conduire rue du Bac. La concierge de la maison qu'habitait son père lui dit que depuis un an M. Lasnier demeurait à la campagne.

— Où donc ? demanda-t-il.

— A Bois-Colombe, répondit la vieille femme.

— Singulière coïncidence ! pensa Adrien.

Après avoir pris l'adresse, il entra dans un café et écrivit à ses témoins pour leur donner un autre rendez-vous que celui déjà assigné le matin, car il voulait passer la nuit chez son père. Puis, il monta dans un fiacre et se dirigea vers Bois-Colombe.

Pendant toute la route, il s'abandonna aux douloureuses réflexions qu'éveillèrent en son esprit les conséquences des événements que nous venons de raconter. L'atteinte portée à ses plus chères illusions par le lâche abandon de Lucie l'avait un moment étourdi. A l'étourdissement avait succédé une prostration complète qu'il essayait maintenant de secouer. Malgré l'énergie désespérée de ses résolutions, il ne parvenait qu'à peine à contenir les battements précipités de son cœur, au souvenir de son ingrate maîtresse. Il eût désiré pouvoir la haïr : il ne pouvait que la plaindre. Au fond de sa pitié il y avait même plus d'un regret. Ah ! c'est qu'il en coûte de briser à jamais l'idole qu'on s'était faite un jour dans ses rêves ! il en coûte de jeter un éternel adieu à ce qu'on a le plus ardemment aimé ! de dire à la femme qui a compté vos premières palpitations amoureuses et souri à vos premiers sou-

rires : « J'avais cru trouver en toi le bon ange de ma vie, tu n'en as été que le mauvais génie, va-t'en ! » A ces amères préoccupations venaient s'en joindre d'autres. Quel accueil lui ferait son père après une si longue séparation ? Voudrait-il le recevoir, lui pardonner ? Bah ! un père est toujours un père !

Enfin, il arriva à Bois-Colombe.

La voiture s'arrêta devant une charmante petite maison blanche qu'on distinguait à peine, car il faisait presque nuit.

Notre jeune homme sonna ; un domestique vint lui ouvrir.

— M. Lasnier ?...

— C'est ici, Monsieur.

— Je désire lui parler.

— Il est absent en ce moment, mais si vous voulez bien me laisser votre nom...

— Mon nom ! Adrien Lasnier, je suis son fils.

— Oh ! alors, Monsieur, entrez, reprit le domestique en s'inclinant devant Adrien, entrez ; monsieur sera de retour à six heures. Je cours prévenir Mlle Rachel de votre arrivée.

Adrien traversa une longue allée bordée d'arbres

effeuillés, puis il pénétra dans un gracieux petit salon et s'assit.

Il resta seul un instant.

Mademoiselle Rachel ! mademoiselle Rachel ! pensa l'artiste, quelle peut être cette femme ?

Avant qu'il eût eu le temps de trouver une solution à cette intéressante question, la porte s'ouvrit.

Une ravissante jeune fille apparut dans le salon.

Adrien fut comme ébloui par cette céleste apparition.

Adrien ! s'écria joyeusement la jeune fille.

Le jeune homme tressaillit au son de cette fraîche voix, il regarda attentivement celle qui venait de le troubler ainsi et reconnut bientôt sa cousine, qu'il avait quittée toute petite et qu'il caressait tant autrefois.

— Comment ! vous... toi... balbutia-t-il.

— Voyez-vous bien, le dédaigneux ! qui n'a pas encore embrassé sa petite Rachel. Eh bien ! Monsieur, moi je vais vous embrasser, fit l'enfant avec une moue adorable et en se jetant au cou de l'artiste.

Et tous les deux s'embrassèrent avec une tendre effusion.

— Oh ! le vilain ! continua Rachel, deux ans sans donner de ses nouvelles ! ne pas venir voir son père, même lorsqu'il est malade !

— Comment !...

— Rassure-toi : il va bien maintenant. Sa petite fille, — c'est ainsi qu'il m'appelle, — sa petite fille l'a bien soigné, va !

— Bonne Rachel ! s'écria le jeune homme ; et moi, moi qui... Oh ! mon père ne me pardonnera jamais.

— Il y a longtemps qu'il t'a pardonné, ingrat ! — Et moi... tu ne me demandes pas mon pardon? tu m'avais cependant complétement oubliée : voilà trois ans que je ne t'ai pas vu. Te rappelles-tu? c'était le jour de la distribution des prix. Je les avais obtenus tous... je te priai de m'aider à porter mes couronnes, alors tu me pris dans tes deux bras et tu me souriais pendant que je m'amusais à défriser tes moustaches... Ah ! j'étais toute petite encore, et tu étais déjà un grand monsieur...

— Tu es une femme, maintenant.

— Mais oui : j'ai seize ans !

— Et tu es jolie... comme un ange que tu es.

— Monsieur mon cousin, je n'aime pas les flatteurs.

— Mais ce n'est pas flatter que de dire la vérité.

— Vois comme nous sommes égoïstes! nous causons là tranquillement au lieu d'aller au-devant de mon oncle qui était chez un voisin de campagne. Je viens de le faire prévenir : allons à sa rencontre. Offrez-moi donc votre bras, monsieur le distrait : je ne suis plus aujourd'hui l'espiègle poupée que vous faisiez danser sur vos genoux.

Rachel était assurément la plus délicieuse créature qu'il soit possible de rêver. Elle avait le charme indéfinissable des vierges du Corrége, ce charme divin qui provoque l'extase sans allumer les sens. Fraîche comme une matinée d'avril, vive comme un oiseau dont elle avait le charmant babil, elle souriait à la vie comme la fleur au soleil.

La limpidité de son regard reflétait la limpidité de son âme. Inconsciente du mal et ne le soupçonnant même pas chez les autres, la pudeur n'était encore pour elle qu'un instinct céleste dégagé de tous les hypocrites raffinements de nos conventions sociales. Sa beauté, à peine en éclosion, promettait

un splendide épanouissement. Son regard rayonnait et pétillait à la fois, sa voix caressante, harmonieuse et douce vous berçait comme une musique. Autour de son front, dont la blancheur contrastait superbement avec une luxuriante chevelure noire, resplendissait cette auréole presque palpable de grâce et de candeur qui est comme le diadème des jeunes filles.

Sa toilette avait cette simplicité élégante et coquette dont les jolies femmes ont toutes le secret.

Reprenons notre récit.

Le gentil couple se dirigea du côté du chemin de fer. Au bout de quelques minutes de marche, on traversa un taillis. La nuit était tout à fait descendue et, en cet endroit, les ombres, épaissies par le rapprochement des grands arbres qui bordent la route, ne permettaient plus à nos jeunes gens de se voir. Par un mouvement instinctif de frayeur, Rachel se serra contre son cousin, en s'appuyant fortement sur son bras.

—Sais-tu bien, lui dit-elle, que si quelqu'un nous rencontrait, à cette heure et en un lieu pareil, je suis certaine que, ne te connaissant pas, on dirait

demain dans le pays que tu es mon amoureux, mon fiancé..., et les méchantes langues iraient leur train, car je ne sors jamais qu'avec mon oncle.

Adrien ne répondit pas. Depuis une heure ses préoccupations de la matinée s'étaient effacées de son esprit. Une lumière nouvelle venait de se faire en lui. L'expansive tendresse de Rachel l'avait séduit, sa beauté l'avait fasciné. Il éprouvait déjà ce je ne sais quoi qui précède l'amour vrai. Ce n'était pas encore une voix distincte qui parlait à son âme, c'était comme un tressaillement intérieur, comme un bourdonnement d'abeilles prêtes à élire leur reine. Sous le charme de cette nouvelle impression, il avait oublié et son duel et celle qui en était la cause.

La jeune fille aperçut enfin une ombre se dirigeant de leur côté.

—Mon oncle ! s'écria-t-elle en frappant joyeusement des mains.

C'était, en effet, M. Lasnier.

Adrien, les larmes aux yeux, se précipita vers son père qui lui ouvrit ses bras et l'embrassa avec une affectueuse émotion. Pas un reproche ne fut prononcé : tout était oublié.

Et au milieu des mille questions qui attendaient à peine leurs réponses, au milieu de la joie que leur avaient mise au cœur les heureux incidents de cette journée, la petite famille regagna la maison blanche où les attendait le dîner.

V

Rachel faisait les honneurs de la maison avec une aisance et une grâce qui émerveillaient le jeune homme.

— Avoue franchement, dit M. Lasnier à son fils, que tu ne t'attendais pas à me trouver en si bonne compagnie. Ah! tu le vois, mon pauvre vieux, j'ai pris définitivement ma retraite. Nous vivons isolés, dans ce petit coin de terre, moi et ma charmante petite fille. Tu me permets bien, n'est-ce pas, de l'appeler ainsi? — Et nous y sommes heureux comme coqs en pâte : n'est-il pas vrai, Rachel?

La jeune fille fit un signe de tête affirmatif en regardant malicieusement son cousin.

— Voyons, Adrien, reprit le vieux soldat, que dit-on, que fait-on à Paris? sois notre chroniqueur. Nous autres, pauvres ermites, nous vivons dans une ignorance complète de tout ce qui se passe là-bas. Il faut bien le confesser aussi : nous ne nous en inquiétons guère. Nous sommes peu à peu devenus d'une indifférence étonnante à toutes les rumeurs du dehors. C'est à ne pas y croire. Les promenades au soleil, la culture de nos belles fleurs, les causeries du soir, devant le foyer ou sous les charmilles, les variations atmosphériques, quelques lectures attrayantes et parfois un peu de musique : voilà de quoi se composent les plaisirs de notre existence quotidienne. Mais c'est une existence sans émotions, dois-tu penser, et nous devons souvent bayer aux corneilles. Eh bien ! détrompe-toi. Cette vie si calme, si sereine, si monotone en apparence, a ses charmes : on s'y habitue au point de ne pouvoir plus s'en passer. On est presque tout heureux de recommencer le lendemain ce qu'on a déjà fait la veille. Ce sont tous les jours les mêmes distractions, et cependant ces distractions vous semblent tous les jours nouvelles. Au milieu de cette limpide quié-

tude, les mois, les ans s'en vont avec une telle rapidité, que vous êtes tout surpris, un beau matin, d'apercevoir des rides sur votre front et des cheveux blancs sur votre tête. A Paris, c'est autre chose ; je le sais par expérience. Il n'y a pour ainsi dire pas de transition entre la jeunesse et la vieillesse. Vous avez aujourd'hui vingt ans, demain vous en avez soixante. C'est effrayant, en verité. J'espère que tu as encore tes vingt ans, toi, Adrien?

Le jeune homme ne put s'empêcher de rougir.

— Je ne sais trop si je les avais tout à l'heure, répondit-il, mais je les ai maintenant.

Et il embrassa de nouveau son père.

— Eh bien, garçon, dit en riant M. Lasnier, et Rachel, tu l'oublies donc?

Rachel pencha, en minaudant, sa jolie tête vers le jeune homme, puis elle la releva vivement : le baiser d'Adrien avait brûlé son front!

Ah ça! continua M. Lasnier, sais-tu que tu as failli, sans t'en douter beaucoup, devenir mon héritier? Il s'en est peu fallu, mon ami, que je n'allasse me promener *sur les sombres bords*, ce qui ne m'eût souri que très-médiocrement. C'est à cet

ange que tu dois de revoir aujourd'hui ton père. Pendant ma longue maladie, elle n'a pas un instant quitté le chevet de mon lit. Si tu avais vu avec quelle douceur, avec quelle sollicitude elle me soignait! Je n'avais pas encore exprimé le moindre désir, qu'il était déjà exécuté : elle lisait dans mes yeux. Et puis, elle me parlait de toi. Oh! tu peux la remercier, va! C'est elle qui m'a fait te pardonner tes erreurs. C'est elle qui m'a appris, par son exemple, à être doux et bon. La métamorphose ne s'est pas faite sans difficulté, je t'assure; mais elle n'est que plus complète pour avoir été moins hâtive. Oh! oui : Rachel, c'est le bon ange du foyer, la Providence de cette maison, le portrait de ta noble mère, en un mot! Chère Louise! tu ne l'as pas connue, toi, mon pauvre garçon : tu n'as pas pu apprécier tout ce que Dieu avait mis de tendresse et d'amour en son âme. J'ai sevré ton enfance de ses caresses, je t'ai éloigné d'elle malgré ses prières et ses larmes. Cette séparation l'a tuée avant l'heure. Elle est morte martyre de son amour maternel, et, mauvais père que j'ai été, je ne t'ai pas même laissé le triste bonheur de recevoir son dernier baiser et

sa bénédiction! Je le savais cependant : la bénédiction d'une mère, c'est la bénédiction de Dieu!... Et dans un jour de colère, dans un moment d'aveugle rage, j'ai osé te chasser, toi, mon pauvre enfant, j'ai osé, je crois, te maudire... Oh! tiens, Adrien, c'est à toi maintenant à pardonner à ton père : ton pardon fera taire mes remords!

— O mon bon père! murmura Adrien, en prenant les deux mains du vieillard dans les siennes, pendant que Rachel entourait son cou de ses jolis bras.

— Eh bien! lui dit la charmante jeune fille, voilà encore que vous nous faites de la peine : ce n'est pas bien, cela, entendez-vous... allons, embrassez-moi, embrassez Adrien et ne songeons plus au passé.

Il y avait tant de douceur, tant de sympathique effusion dans les paroles de Rachel, que l'ancien capitaine, habitué jadis à commander à des escadrons, s'inclinait toujours *devant les ordres* de sa petite fille. Il est vrai que ses ordres étaient d'une exécution si facile!

— Puisque vous le voulez, ne parlons plus de tout

cela. Parlons de toi, mon garçon. Quelle a été ta vie pendant ces longs mois d'absence?

Adrien, sans fausse honte comme sans forfanterie, leur raconta les curieuses péripéties de son existence. Il se garda bien toutefois de leur apprendre son amour pour Lucie et les fatales conséquences de cet amour.

Le récit de son odyssée terminé, on servit le café. M. Lasnier alla s'asseoir sur le canapé et appela près de lui Rachel et Adrien.

— Maintenant, dit le vieillard aux deux enfants, écoutez-moi : toi, Adrien, tu dois déjà avoir assez de cette vie d'artiste, si brillante à la surface, mais si triste au fond. Tu possèdes une fortune raisonnable : tu prends donc la place d'un pauvre diable qui en aurait besoin pour vivre. Tu le vois, en renonçant à ton métier, tu feras acte d'abnégation et de charité. Il ne dépend que de toi d'être bientôt le plus heureux des hommes. Tiens, regarde ta cousine : qu'en penses-tu? n'est-ce pas qu'elle est gentille?...

Rachel devint toute rouge. La pudeur, en colorant ses joues, la rendit plus ravissante encore.

Je n'ai pas besoin de te dire qu'elle est aussi bonne que belle, continua M. Lasnier, tu la connais aussi bien que moi. — Évidemment, tu serais bien difficile, si, avec tous ses avantages, elle ne te convenait pas ! — Et toi, Rachel, comment trouves-tu ton cousin? C'est un beau gaillard, n'est-ce pas, et un excellent cœur malgré ses fredaines. Te plaît-il? allons, parle sans crainte...

— Mais... mon oncle... balbutia la jeune fille.

— Très-bien, très-bien, je conçois : tu as peur d'avouer aux autres ce que tu es si contente d'avouer à toi-même.

— Rien ne me prouve que, de son côté, mon cousin...

— Tu as, ma foi, raison, petite : eh bien ! attaquons franchement. Faisons une charge de cavalerie, cela me remémore le bon temps.

Monsieur mon fils, seriez-vous heureux si je vous donnais pour femme...

Rachel posa subitement ses doigts sur les lèvres du vieillard et l'empêcha d'achever.

En ce moment, on entendit sonner.

Trois voisins de campagne venaient faire leur

partie habituelle avec M. Lasnier qui leur présenta son fils. Ce dernier prétexta bientôt les fatigues de la journée et demanda l'autorisation de se retirer. M. Lasnier se pencha à son oreille : « Je te donne jusqu'à demain pour réfléchir, lui dit-il à voix basse.

Une fois seul, Adrien fut assailli par mille réflexions. Il pensa aux dernières paroles de son père ; à Rachel qui allait sans doute devenir sa femme ; à Lucie dont le souvenir l'obsédait sans cesse, preuve irréfutable de l'amour qu'il avait encore pour elle, puis enfin à ce duel où il pouvait bien succomber. Cette pensée l'accablait, sa mort troublerait les derniers moments de ce vieillard si fier, si heureux d'avoir retrouvé son fils ; elle assombrirait à jamais l'avenir de sa fiancée, de cette adorable jeune fille dont le sommeil était peut-être visité, à cette heure, par des songes d'amour...

Le jeune homme s'aperçut alors qu'il avait fait fausse route, mais il était trop tard pour rebrousser chemin.

Il ne put dormir de toute la nuit. Si ses paupières fatiguées s'abaissaient un instant sur ses yeux, des images tour à tour effrayantes et radieuses s'agi-

taient en foule dans son cerveau. Aussi, attendit-il le jour avec une fiévreuse impatience. Enfin le premier rayon de lumière vint éclairer sa chambre. Adrien entr'ouvrit avec précaution les volets, s'habilla à la hâte, sortit sans éveiller personne et se rendit au rendez-vous qu'il avait donné à ses amis.

Le temps était sombre : l'air était plein de brouillards grisâtres qui se dissolvaient lentement en une pluie fine et glacée et empêchaient de découvrir le ciel. La tristesse de la campagne ne fit qu'accroître la tristesse d'Adrien. C'est ce qui arrive toujours. La nature extérieure réagit malgré nous sur nos impressions. Mettez un malheureux en présence d'une nature joyeuse et belle, et vous verrez peu à peu l'espérance de jours meilleurs luire en son âme, et son front se tourner avec reconnaissance vers Dieu qui lui sourit dans un rayon de soleil ou dans le calice d'une fleur. Le contraire est également vrai.

Notre jeune homme se promena une demi-heure dans la longue allée qui servait d'avenue au rendez-vous, puis il aperçut au loin une voiture.

Ce ne peut être que celle de mes témoins, pensa-t-il.

La voiture s'arrêta, en effet, devant une propriété qui semblait être abandonnée.

Maurice et Gaston en descendirent. Adrien alla au-devant d'eux.

— Ah ! te voilà, fit Maurice, très-bien. Comme tu es pâle ! tu trembles, je crois ?

— Oui : j'ai froid.

— C'est ce que répondit autrefois ce pauvre diable de Bailly : mais lui allait à l'échafaud, et tu ne vas qu'à un duel. Je connais Bayer : il te blessera peut-être, mais ne te tuera pas : il est trop bon tireur pour cela.

— Une drôle de consolation !

— Bah ! autant celle-là qu'une autre. Au fait, tu es peut-être aussi fort que Bayer...

—Moi ! je suis d'une maladresse !...

— Tant mieux ! aux innocents les mains... heureuses ou plutôt malheureuses.

Pendant ce court dialogue, Maurice avait tiré une petite clef de sa poche et ouvert la porte de la maison où il fit entrer ses amis.

Les jeunes gens pénétrèrent dans une espèce de pièce gothique, meublée d'une façon très-originale.

Sur les étagères, des têtes de morts, des reptiles et des oiseaux de proie empaillés. A la muraille étaient suspendus des pistolets, des sabres, des épées et toute une panoplie du moyen âge.

— Oh ! diable, s'écria Adrien, mais nous sommes chez un petit-fils des brigands de Schiller ou des corsaires de Byron.

— Comme tu le dis, mon cher; il ne nous reste plus qu'une heure, il faut en profiter. Juste le temps de prendre le madère. C'est une liqueur réconfortante que je te recommande.

Maurice ouvrit une armoire creusée dans le mur et y prit une vieille bouteille dont il versa lui-même le contenu à ses amis.

— Eh bien ! continua le poëte, tu as vu ton père? que t'a-t-il dit ?

Adrien raconta à ses témoins ce que le lecteur connaît déjà.

— Maintenant, dit Maurice, prends ce fleuret et exerce-toi un peu. Cela te fera la main.

Ils exécutèrent ensemble quelques passes.

— Que me disais-tu donc tout à l'heure que tu n'avais presque jamais tiré! Tu es, en vérité,

d'une dextérité surprenante ! Il ne te manque que la pratique.

Puis, il lui donna quelques conseils qui furent approuvés par Gaston.

L'heure du rendez-vous sonna. Bayer et ses témoins ne se firent pas attendre.

— Où nous battons-nous, demanda Bayer.

— Là-bas, au fond de ce jardin ; nous avons tout ce qu'il nous faut ici : M. Gaston est médecin.

On fit les préparatifs du combat.

Bayer n'en était pas à son coup d'essai. Il s'était même acquis en ces sortes d'affaires une certaine célébrité qui le faisait redouter de ceux qui auraient pu ou auraient voulu dénoncer ses honteuses exploitations commerciales au mépris et à l'indignation publics.

Quant à Adrien, une seule idée le préoccupait : le désespoir de son pauvre vieux père et la douleur de Rachel, s'il venait à être tué.

Les témoins essayèrent une dernière fois d'arranger l'affaire.

Bayer exigeait qu'Adrien lui fît des excuses.

L'artiste avait trop de cœur pour accepter une semblable proposition.

On mesura les épées et les deux adversaires engagèrent le fer.

Le combat ne fut pas long. Adrien, dans un moment de rage, se fendit trop et s'enferra lui-même.

L'épée de son adversaire l'avait atteint en pleine poitrine.

On s'empressa de prodiguer au blessé les premiers soins. Gaston reconnut que la blessure était grave : un peu plus à gauche, elle eût lésé la région du cœur. Le transport fut jugé impossible, en cet état : on déposa Adrien sur le lit du poëte.

— Pauvre cher ami! soupira Gaston en se penchant sur l'artiste, il faudra des soins immenses pour le sauver.

Maurice se chargea de la mission difficile d'aller trouver M. Lasnier et de tout lui apprendre.

— Une mauvaise nouvelle, dit-il à ses amis en les quittant, vaut encore mieux que le doute.

Bayer et ses amis remontèrent en voiture et reprirent le chemin de Paris où il leur tardait de raconter leur nouvel exploit et de bien déjeuner.

— Un bon déjeuner est le complément indispensable d'un bon duel, dit l'un des témoins en allumant un cigare.

— Je suis sûr que monsieur Adrien n'est pas de cet avis, ajouta l'autre.

— *Væ victis !* s'écria Bayer, en se rengorgeant brutalement dans sa fatuité, c'est la devise des braves.

— Et des bravi surtout !

Ce n'était pas une agréable mission que celle que venait de s'imposer volontairement Maurice. Aussi, balança-t-il longtemps avant de se décider à se présenter à M. Lasnier.

A son réveil, le vieux capitaine avait demandé où était son fils.

Il est sorti, au point du jour, lui répondit un domestique.

Quelque affaire l'aura appelé à Paris, pensa M. Lasnier, et, s'il n'a prévenu personne de son départ, c'est qu'il sera de retour pour déjeuner.

Rachel descendit à son tour et demanda des nouvelles de son cousin.

On attendit en vain. Onze heures sonnèrent, et Adrien n'était pas rentré.

— Ma foi, dit le vieillard, nous déjeunerons sans lui. Ses affaires l'ont sans doute retenu à Paris.

Il pouvait être environ midi, quand Maurice, voyant l'état d'Adrien s'empirer, se résolut à aller tout apprendre à M. Lasnier.

Il se fit annoncer comme venant de la part d'Adrien.

On s'empressa de l'introduire.

— Monsieur, dit Maurice au capitaine, j'ai le regret de vous apporter une mauvaise nouvelle...

— Une mauvaise nouvelle !...

— Monsieur votre fils, qui est mon ami le plus cher, a eu un duel, ce matin.

M. Lasnier devint d'une pâleur livide... il chancelait...

— Et il est ?

— Blessé.

— Sérieusement ?

— Non : mais sa blessure réclame beaucoup de soins.

— Ah ! le malheureux enfant ! s'écria le capi-

taine, pourquoi donc s'est-il battu? il ne m'en avait rien dit. Où est-il?

— Chez moi.

— Loin?

— A deux pas d'ici, dans cette maison retirée que vous pouvez voir, là-bas; voulez-vous m'y suivre?

— Oh! de suite, Monsieur. — Il demanda sa canne et son chapeau.

— Où allez-vous donc, mon oncle, interrogea Rachel en entrant tout à coup dans l'appartement. vous avez l'air tout effrayé...

— Je vais... je vais... au fait, viens avec moi; tu ne seras pas de trop : ton cousin s'est battu en duel et il est grièvement blessé.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle en tombant évanouie sur un fauteuil.

— Que je suis donc bête de lui annoncer ça à bout portant!

On fit respirer des sels à la jeune fille. Revenue à elle, elle voulut absolument suivre son oncle.

Ils arrivèrent, en quelques minutes, chez Maurice.

Eh bien? demanda tout bas Maurice à Gaston.

— Il vient d'ouvrir les yeux, répondit celui-ci.

— Annonce-lui la présence de son père et de sa cousine.

Lorsqu'Adrien vit venir à lui les deux seuls êtres qui l'attachassent à ce monde, il leur tendit la main sur laquelle tombèrent en même temps deux larmes.

Le vieillard et la jeune fille pleuraient!

Le lendemain, Adrien était installé dans la maison de son père. Rachel se fit sa sœur de charité. Elle puisa son dévouement dans son amour. « Je suis jaloux de lui, petite, lui disait parfois M. Lasnier en souriant, tu le soignes encore mieux que moi. »

Et le vieillard embrassait doucement celle qu'il appelait avec raison « l'ange gardien de la famille. »

DEUXIÈME PARTIE

UNE COMÉDIENNE DE L'AMOUR

I

Transportons-nous maintenant place Breda, dans un élégant et gracieux appartement habité par une de nos connaissances : Elmire. Entrons dans le boudoir — ayons le courage des mots — dans le lupanar parfumé de cette courtisane à la mode. Nous aurons lieu d'être satisfaits de notre visite domicilière. Impossible de trouver une pièce meublée avec plus de goût et de coquetterie. Tableaux, bronzes, objets d'art, chatoyantes étoffes, pianos, lustres, candélabres, glaces vénitiennes, bois de rose et d'acajou et une causeuse sur laquelle il coûte parfois bien cher de se reposer. Çà et là, ce-

pendant, quelques petits objets de pure fantaisie trahissent les habitudes secrètes de la dame de céans. C'est en vain qu'au milieu de toutes ces richesses, vous chercheriez quelque chose révélant la présence d'une femme, un métier, une broderie. Ah ! fi donc ! le travail, même le plus léger, même le plus délicat, gâterait les fines mains de ces reines du jour. Elles ont pu traire autrefois les vaches ou rapetasser des haillons, elles ne se baisseraient pas aujourd'hui pour ramasser un louis, à leurs pieds.

O tempora ! o mores ! s'écrierait un pédagogue.

Moi qui ne suis pas pédagogue, tant s'en faut ! j'aime mieux vous dire tout bonnement : C'est comme ça.

La somptuosité de l'appartement de notre actrice me rappelle une anecdote quelque peu graveleuse et que je vous confie sous toutes réserves.

— Je demandais à un ami : Combien as-tu donné à la petite *chose?*

— Cent francs.

— Cent francs seulement ! tu en avais, ce me semble, donné cinq cents à *machine*, qui est pourtant moins jolie ?

— C'est vrai, mais *machine* avait un logement splendide, à l'entre-sol, une voiture, des toilettes et des bijoux; tandis que la petite *chose* reste en garni, n'a pas de bijoux et prend souvent l'omnibus. N'oublie pas cette profonde vérité que je livre à tes méditations philosophiques : « Une femme qui prend l'omnibus ne *va* jamais bien loin! »

— Cela ne m'explique pas pourquoi?...

— Je vais te l'expliquer : tu vas quelquefois au café Riche, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu y payes ton bock 50 centimes, au lieu que dans un autre café on te le sert pour trente, et la bière est la même! Donc, mon pauvre ami, vous payez le loyer et la réputation; voilà! comprends-tu, à présent?

— Parfaitement.

L'explication qui précède est très-vraie. Les femmes entretenues le savent bien. Aussi, afin de se poser avantageusement, ont-elles soin de se loger le plus superbement possible.

L'or attire l'or : plus elles en ont, plus elles en gagnent.

Nous autres hommes, nous sommes ainsi faits : au lieu de venir en aide aux femmes qui nous aiment, ne fût-ce que par reconnaissance de leur amour, nous préférons nous faire plumer par celles qui se moquent de nous.

Il y a longtemps déjà que cela se passe ainsi, et je présume fort que cela durera longtemps encore ! Ces inconséquences-là sont aussi vieilles que le monde et ne finiront qu'avec lui. Je pourrais, à ce propos, entrer dans une intéressante digression psychologico-philosophico-morale, mais à quoi cette digression nous mènerait-elle ? A cet éternel aphorisme : « L'homme s'agite, la femme le mène. »

Par le bout du nez, bien entendu !

Revenons à nos brebis.

Elmire, qui était une fille d'esprit, n'avait pas hésité à contracter de grosses dettes.

— Pourquoi ?

— Eh ! parbleu, cela se devine : pour avoir le plaisir de s'en faire payer le double ! L'or qu'elle avait jeté par les fenêtres lui était bientôt rentré par la porte.... avec intérêts.

A l'heure qu'il est, elle ne doit plus rien. Mieux encore : elle thésaurise.

— Ainsi, disait Elmire à Lucie assise à côté d'elle et à laquelle elle servait pour le moment de chaperon, — ainsi, tu as été chez lui ?

— Oui.

— Et que t'a-t-on dit?

— Qu'il était parti depuis dix jours et qu'on ne l'avait pas revu depuis.

— Tu es certaine qu'il s'est battu?

— Très-certaine.

— Qu'il a été dangereusement blessé ?

— Bayer lui-même me l'a assuré.

— Où se sont-ils battus?

— A Bois-Colombe, sur la propriété d'un ami d'Adrien.

— Le nom de cet ami?

— Maurice.

— Maurice tout court?

— C'est le seul nom que je lui sache, pour le moment. Je me suis informée de son adresse; Bayer le connaît.

— Où demeure-t-il?

— Rue du Helder.

— Il faut y aller.

— Je me suis présentée trois fois chez lui. A chaque visite, son domestique m'a répondu que son maître assistait à une répétition — c'est un auteur — et que, du reste, il ne recevait jamais les dames.

En prononçant ces mots, Lucie ne put s'empêcher de rire.

— Et tu n'as pas demandé l'heure de sa rentrée?

— Si : il doit être de retour chez lui à trois heures.

— Du matin?

— Non : du soir.

— Nous irons ensemble le voir.

— Comme tu voudras.

— Mais comme ce monsieur ne reçoit pas les dames, nous présenter deux, ce serait peut-être trop, je monterai seule.

— Soit.

— Le bruit de la sonnette retentit.

— Qui est là? demanda Elmire à sa soubrette qui venait d'ouvrir.

— M. de la Chevilière.

— Qu'il entre — puis, se tournant vers son amie : Cet imbécile nous apprendra peut-être quelque chose.

M. Richard-Léopold-Phœbus de la Chevilière entra.

— Eh ! bonjour, belles dames, comment va, comment va ?

— Pas mal — asseyez-vous donc, dit Elmire en lui souriant.

— Oh ! s'écria le gandin, un sourire sur vos lèvres roses ! serais-je, par hasard, en faveur aujourd'hui ? Le soleil luirait-il pour tout le monde ?

— Qui sait?... Nous avons des renseignements à vous demander.

— Tout à vos ordres.

— Vous avez dû entendre parler, vous qui êtes une chronique ambulante, d'un duel qui a eu lieu récemment entre Bayer et un acteur ?

— Je crois bien ! on s'en est entretenu hier, toute la journée, au café des Variétés. L'acteur s'appelle, si je ne me trompe, Adrien Lasnier... de bonne race, paraît-il, un intime de Maurice...

— Quel Maurice ?

— Un auteur de mes amis...

— Ah!

— Un ami que je déteste cordialement, je vous jure...

— Parce qu'il ne vous ressemble pas, sans doute?

— Non, parce qu'il ne veut pas m'éreinter dans le *Figaro*.

— En voilà une raison!

— Certainement; je préfère l'éreintement au silence.

— Et comment est-il, ce Maurice, cet indigne ami qui ne veut pas vous éreinter?

— Oh! mon Dieu, comme tout le monde...

— Ceci n'est pas une réponse : beau garçon?

— Hum!...

— Élégant?

— C'est là son moindre défaut.

— Spirituel?

— On le cite pour tel... moi je ne lui trouve pas d'esprit.

— Je comprends : quand on en possède tant soi-même, on est difficile pour celui des autres...

— Vous me comblez, en vérité...

— Est-il assez idiot! murmura Elmire à l'oreille de son amie.

— D'où sort-il? continua l'actrice.

— Il en est de son extraction comme des sources du Nil.

— De plus en plus spirituel, baron, — M. de la Chevilière était baron!

— Son nom de famille?

— Nul ne le sait : peut-être ne le sait-il pas lui-même...

— Vous êtes méchant, baron, — (à part) quelle scie!...

— Et il a du talent?

— Non ; de la chance ; ses tableaux se vendent, ses romans se lisent, ses pièces se jouent.

— Il est riche, alors?

— Vingt-cinq mille livres de rentes.

— Est-il généreux pour les femmes?

— Je ne crois pas.

— Nous verrons bien! pensa Elmire. Vous avez là votre voiture, baron?

— A votre disposition.

— Eh bien! menez-nous au Bois. Vous nous con-

duirez ensuite au logement de *votre ami*. Je tiens beaucoup à avoir des nouvelles de M. Lasnier.

— Toujours à vos volontés, belles dames.

A trois heures précises, la voiture du baron Richard-Léopold-Phœbus de la Chevilière stationnait, rue du Helder, devant la porte cochère de l'hôtel habité par Maurice.

— Si je ne suis pas descendue dans cinq minutes, veuillez aller m'attendre chez moi, dit Elmire au baron et à Lucie en les congédiant d'un geste amical. Puis elle entra chez le concierge.

— M. Maurice? demanda la jeune femme.

— C'est moi, Madame, lui répondit un monsieur qui prenait des lettres déposées chez son portier.

— Ah ! fit la courtisane en jetant un rapide etfurtif coup d'œil sur la personne de son interlocuteur.

— Madame aurait-elle à me parler?

— Oui, Monsieur, si toutefois il n'y a pas indiscrétion de ma part...

— Voulez-vous me faire le plaisir d'entrer un instant chez moi?

— Elle fit de la tête un signe affirmatif.

L'accueil glacial de Maurice froissa Elmire. Le jeune homme lui offrit un fauteuil.

— Maintenant, Madame, puis-je savoir le motif qui me procure l'honneur de vous recevoir chez moi?

L'actrice était sur des charbons ardents. La trop grande politesse de celui qu'elle avait d'abord pris pour un Bohème l'embarrassait.

— Monsieur, répondit-elle, vous avez été témoin d'un duel, il y a quelques jours?

— Oui, Madame.

— M. Adrien Lasnier est, à ce qu'on assure, très-sérieusement blessé?

— Il n'est que trop vrai.

— Une de mes amies qui s'intéresse à lui, et pour cause, désirerait avoir son adresse.

— Oh! c'est très-facile : à Bois-Colombe, chez son père.

— Comment!... mais alors...

Elle s'arrêta et parut réfléchir.

— A mon tour, Madame, me permettrez-vous de vous demander le nom de cette mystérieuse amie?

— Lucie...

— Lucie!... Oh! alors, j'ai le droit de répondre

pour Adrien : dites, je vous prie, à cette dame qu'Adrien ne veut plus la revoir, qu'il l'a totalement oubliée...

— Mon amie a été bien coupable, je l'avoue, reprit l'actrice, mais si vous saviez combien elle se repent !

— Son repentir ! belle consolation, ma foi, si Adrien meurt de sa blessure ! Du reste, il a dit adieu pour toujours à l'existence de théâtre. Si Dieu nous le rend, il se mariera, — devant M. le maire, n'en déplaise à votre amie, — avec une jeune fille qui l'aime réellement, celle-là ! et qui passe courageusement ses nuits au chevet du pauvre malade.

L'indignation qui agitait intérieurement notre poëte, en prononçant ces paroles, était montée de son cœur jusqu'à son front. Elmire s'en aperçut.

— Décidément, Monsieur, fit-elle avec cette moue enfantine à l'aide de laquelle elle triomphait toujours, décidément vous êtes impitoyable !

L'adorable grimace d'Elmire fit sourire Maurice malgré lui. Il examina plus attentivement la jeune femme et fut bien forcé de s'avouer tout bas qu'elle était d'une rare et exquise beauté. Il avait beau dire, notre poëte, il aimait encore les femmes. Si

blasé qu'il fût ou qu'il feignît de l'être, il ne l'était pourtant pas assez pour résister à la fascination de deux beaux yeux, et les yeux d'Elmire étaient si beaux, si profonds, si provocants!... Aussi, devint-il plus doux.

— Oui, reprit-il, j'ai eu tort de m'emporter : je vous prie d'accepter mes excuses. Je ne me rappelle pas toujours assez que la parole n'a été donnée à l'homme que pour déguiser sa pensée. C'est là mon côté faible. Seulement, dites bien à Lucie qu'il est inutile qu'elle songe à revoir Adrien. S'il est vrai qu'elle l'aime encore, eh bien ! le meilleur moyen de le lui prouver, ce sera de ne plus songer à lui.

— Allons, puisqu'il en est ainsi, nous tâcherons de la consoler, mais ce ne sera pas sans peine, je vous jure ; elle l'aime beaucoup...

— Elle a tort, il ne faut pas aimer pour être heureux.

— Vous ne plaisantez pas, Monsieur ? Comment vous, un poëte, vous osez soutenir une si abominable thèse ! vous osez faire fi de l'amour? Vous n'avez donc pas aimé ?

— C'est pour avoir trop aimé que je n'aime plus.

— Eh ! mon Dieu, Monsieur, parce que vous avez été trompé une fois, est-ce une raison pour ne plus croire à l'amour?

— Que voulez-vous ! Madame : c'est depuis que je ne crois plus à l'amour que je vis heureux.

—Mais enfin, Monsieur, si vous étiez sincèrement aimé ; si vous rencontriez une femme fière de votre talent ; si cette femme vous sacrifiait tout : honneur, gloire, fortune, avenir ; si elle vous disait : Je veux être votre maîtresse, votre esclave, votre second vous-même ; vous êtes riche, très-riche ! je dédaigne votre or, je veux vous posséder uniquement pour moi-même, je ne vois en vous que le poëte inspiré, que l'homme que mon cœur a choisi, à cette femme-là, dites, que répondriez-vous ?

— Que c'est un caprice de grande dame, un rêve de bonheur qui s'évanouirait en un mois, en moins de temps peut-être !..

— N'est-ce donc rien, Monsieur, qu'un seul mois de bonheur ?

— D'accord, Madame, mais où trouver la femme dont vous me parlez? Sous quel bienheureux pan du ciel s'abrite cet oiseau merveilleux, pardon — j'allais

dire : ce merle blanc ? Je ne suis pas d'ailleurs assez fat pour me supposer digne d'une telle faveur...

L'actrice sembla un instant plongée dans une profonde rêverie, puis, relevant tout à coup sa belle tête et enveloppant le jeune homme d'un long et tendre regard qui le fit presque tressaillir :

— Peut-être !.. murmura-t-elle. Puis elle feignit de rompre brusquement cet entretien, comme si elle eût eu peur de trahir un secret : aujourd'hui, Monsieur, je donne une petite soirée d'amis : ne serait-ce pas vous contrarier que de vous prier de me faire l'honneur d'y assister ?..

— Mais, Madame...

— Oh ! si vous saviez comme vous me feriez plaisir !.. Allons, continua-t-elle toute radieuse, en lui tendant sa petite main, je compte sur vous, Monsieur; à ce soir, voici ma carte. — Et la jeune femme, sans laisser à Maurice le temps de lui répondre, s'esquiva, légère comme un lutin.

II

Le monologue mène inévitablement à la folie. Rappelez-vous Hamlet ! voilà pourquoi les poëtes, qui sont tous ou presque tous de terribles monologueurs, sont aussi les plus grands fous du monde.

Maurice, qui était poëte, s'empressa-t-il donc, aussitôt après le départ d'Elmire, de se débiter à lui-même le petit monologue suivant :

Cogito, ergo sum ! je vis, je vis !.. est-ce bien sûr, au moins !.. Car enfin est-ce vivre que de moisir dans son opulent égoïsme comme le rat de la fable dans son fromage ! *Homo sum, et nihil humani...*

Notre ami Maurice avait l'habitude de *latiniser* quand il était en quête de mauvaises raisons. Encore un défaut de poëte.

— Tiens, voilà que je m'humanise, à présent, continua-t-il ; — je m'étais bien promis cependant de garder jusqu'à la mort et au delà, s'il était possible, ma rude peau de bête fauve. Ah bah ! les tigres eux-mêmes finissent par s'attendrir !

Et sur cette bonne réflexion, il se mit à réciter le fameux épisode d'Orphée, des *Géorgiques*. Cette réminiscence classique le soulagea.

— Donc, reprit-il, moi qui ne suis ni un lion, ni un tigre et encore moins un rocher, dois-je me laisser attendrir par cette affriolante sirène? Elle me griffera peut-être bien un peu. Eh! qu'importe ! cela m'éveillera : il y a assez longtemps que je dors ! Ah ! si l'on osait aimer sa blanchisseuse : non ! ce serait par trop ridicule : j'irai chez... — il regarda la carte — chez Melle Elmire.

Maurice tira un *londrès* de sa poche, prit son chapeau et ses gants et se dirigea vers le boulevard.

Quant à Elmire, elle était rentrée chez elle. Lucie l'attendait : l'actrice lui répéta textuellement les paroles de Maurice.

— Eh bien ! s'écria la jeune fille, les larmes aux yeux, Jeanne avait bien raison ! il en coûte parfois

d'avoir du cœur! Eh quoi! il a pu m'oublier si vite!

Je ferai comme lui! je veux désormais me jeter à corps perdu dans ce monde qui m'appelle : à moi les voitures, les toilettes, les diamants! Meure mon cœur, mais au moins que je lui fasse des funérailles magnifiques! — Je vais chez Jeanne : y viens-tu?

— Non, répondit Elmire, je reste ici.

— Ce soir, où te verrai-je?

— Nulle part.

— Comment!..

— Viens demain, tu sauras pourquoi.

— A demain donc.

Lucie partie, notre actrice sonna sa soubrette.

— Juliette, lui dit-elle, je n'y suis pour personne.

— C'est bien, Madame.

— Entendons-nous, à huit heures, il viendra un monsieur...

— Ah!

— Tu lui demanderas son nom; s'il te répond qu'il se nomme Maurice, tu le feras entrer. — Maintenant, aide-moi à retirer cette lourde robe de velours.

Puis elle se fit coiffer, parfumer, pomponner, et revêtit un de ces éternels peignoirs blancs qui vont si bien à une jolie femme, et dont l'indiscrète transparence laisse voir tant de charmes que les robes ne laissent que soupçonner. Sous cette toilette, dite négligée, Elmire était ravissante : je vous ai déjà fait son portrait et je vous certifie que je ne l'ai pas exagéré.

Une fois bien habillée, Elmire se fit servir à dîner.

— Juliette, dit-elle à sa suivante, je t'autorise aujourd'hui à mettre ton couvert à ma table : nous allons causer comme une paire d'amies.

— Madame est bien bonne.

Les deux femmes se mirent à table et se firent servir par Jeanneton ; une bonne à tout faire, la cuisinière de l'endroit.

— Madame a quelque chose à me confier, n'est-ce pas ? demanda la soubrette après le dîner.

— Oui.

— Voulez-vous vos cigarettes ?

— Non : je ne veux pas fumer aujourd'hui : il y a des gens qui n'aiment pas à voir fumer une femme.

— Tiens, je ne vous avais pas encore entendu faire cette réflexion.

Elmire fit part à Juliette de ses projets contre ou pour Maurice.

— Tu m'as comprise, ajouta l'actrice : je compte sur ton adresse. Ah! j'y songe à temps : enlève tous ces portraits, tous ces tableaux...

— Pourquoi ?

— Ils pourraient lui rappeler chez quelle femme il est, et je ne veux pas qu'il s'en doute une minute. Ouvre ce tiroir et prends les quelques tableaux qui y sont serrés, mets-les à la place des autres.

— Mais c'est une transformation complète !

— Cache aussi mon album de photographies.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Huit heures arrivèrent. Au bout de quelques instants, la sonnette retentit : c'était Maurice.

Il fut introduit par Juliette.

— Eh quoi ! Madame, dit le poëte en entrant, me suis-je trompé d'heure ?

— Pas du tout, Monsieur...

— Alors, je suis le premier?

— Et le dernier.

— Pardonnez-moi, mais je ne comprends pas bien...

— Ma soirée est remise à demain.

— Dans ce cas-là, Madame, permettez-moi de me retirer... Il fit un pas du côté de la porte.

— Sans même vous asseoir ! fit Elmire avec sa moue irrésistible.

— Vous attendez sans doute quelqu'un ?

— Personne, je vous assure, et, si vous ne craigniez pas de trop vous ennuyer, je vous offrirais de passer la soirée avec moi...

— J'accepte avec bonheur, Madame; où désirez-vous aller ?

— Sortir ! et pourquoi donc, mon Dieu ! n'est-on pas bien ici ?... à moins toutefois que ce tête-à-tête ne vous effraye...

— Oh ! Madame...

— Alors, vous restez ?

— Je reste.

— Aimez-vous le thé?

— Comme un Anglais.

Elmire sonna; la soubrette apparut aussitôt.

— Le thé est-il prêt?

— Oui, Madame.

— Servez-le.

. . . . . .

. . . . . .

ONZE HEURES DU SOIR.

Elmire et Maurice sont assis ou plutôt à demi couchés sur le même divan... la courtisane a la tête renversée sur la poitrine du jeune homme qui lui fait un amoureux collier de ses deux bras, pendant que leurs lèvres humides s'unissent dans un fiévreux baiser.

III

Le lendemain matin, vers dix heures, Elmire disait à Maurice :

— Tu me demandes comment il se fait que je t'aie aimé si vite : oh ! mon ami, le sais-je, moi ? J'ai éprouvé, à ta vue, ce que vous autres poëtes, vous appelez, je crois, l'amour *coup de foudre*. L'orage a précédé l'éclair. Comme toi, cependant, j'avais juré de ne plus m'y laisser prendre, et je t'adore, mon Maurice !... Promets-moi seulement de m'aimer un peu, toi, de me faire ta confidente. Oh ! tu verras comme je saurai te consoler de tes défaites ou applaudir à tes triomphes ! Tu me liras tes ouvrages avant de les publier : Molière faisait bien

cela, lui, pour sa cuisinière, pourquoi ne le ferais-tu pas pour moi? Oh ! je m'y connais, va ! Mon métier d'actrice te déplaît, eh bien ! j'y renonce. Tu serais jaloux de me voir, au théâtre, encensée tous les soirs par l'élite de la badauderie parisienne, et je ne veux pas, entends-tu, que tu sois jaloux : je ne vivrai plus que par toi et pour toi ! — Mais regarde donc comme le ciel est pur, un ciel de printemps ! veux-tu que nous allions à Bois-Colombe? Ce sera une promenade charmante. Pendant que tu iras savoir des nouvelles de ton ami, je m'amuserai, dans ton petit jardin, à faire ma gerbe de marguerites : nous les consulterons ensemble, veux-tu, dis?

— Est-ce qu'il est possible de te refuser quelque chose ?

— Eh bien ! je vais faire une petite toilette bien simple, une toilette de grisette, et aussitôt après le déjeuner nous partirons. Pas de voiture : nous prendrons le chemin de fer. Je raffole des chemins de fer : j'ai l'enthousiasme de la grande vitesse !

— Je m'en suis aperçu déjà, lui dit Maurice en l'embrassant au front.

— Vous êtes un méchant, Monsieur... — Et elle lui fit encore cette moue qui vous ravissait plus qu'une ardente caresse.

Ne vous est-il jamais arrivé, chers lecteurs, d'assister, par un beau jour d'avril, au joyeux réveil de la nature? Il vous est arrivé sans doute quelquefois, dans une campagne bien ombreuse, bien solitaire, loin des rumeurs de Paris, de vous asseoir sur un tertre couvert de mousse ou sur un moelleux tapis de gazon, coude à coude avec une femme aimée. Et là, tous les deux, sous quelque dôme de feuillage, tout entiers à vos délicieuses rêveries, vous avez écouté, dans une muette extase, l'harmonieux cantique du printemps. Au-dessus de vos têtes, le léger bruissement des premières feuilles sous lesquelles les oiseaux chanteurs cherchent déjà la place où ils vont bientôt suspendre leurs nids; à vos pieds, le murmure du petit ruisseau qui semble tout heureux de voir reverdir ses rives; l'herbe naissante ondule sous les brises; les pâquerettes, les primevères ouvrent leurs frais calices aux rayons du soleil. Puis, dans le fond bleu du ciel, l'aile blanche d'une hi-

rondelle qui s'endormira ce soir peut-être sous votre toit. Alors, en présence de cette nature souriante, au milieu de tous ces murmures qui vous viennent à la fois, vous berçant dans vos pensées les plus douces, vous éprouvez d'indicibles sensations. Vos cœurs se mettent à l'unisson de cette joie universelle, vous vous penchez avec ravissement l'un vers l'autre, et, dans une même expansion de bonheur, vous vous surprenez à dire ensemble : « Oh ! qu'il fait bon vivre ainsi ! »

C'est ce que disait précisément Maurice à Elmire, en pénétrant avec elle dans les vertes allées de son jardin de Bois-Colombe.

L'actrice était radieuse. On eût supposé, à la voir, qu'il s'était tout à coup glissé dans son âme quelques gouttes de cette séve fécondante sous l'action de laquelle arbres et fleurs renaissent. Son ivresse intérieure se traduisait, à chaque instant, par de joyeuses exclamations. Elle avait de ces étonnements naïfs qui faisaient sourire Maurice. Le poëte s'éprenait de plus en plus de cette femme qui lui apparaissait sous un jour nouveau.

Elmire eut bientôt fait un petit bouquet de violettes.

Elle le porta à ses lèvres, puis, avec un geste adorable de mutinerie enfantine, elle le jeta loin d'elle.

— Que fais-tu donc là ? lui demanda Maurice.

— Tu ne devines pas ?

— Non.

— Je suis jalouse même des baisers que tu pourrais donner à ces fleurs !

— Folle ! dit le jeune homme, en soulevant avec transport Elmire dans ses bras.

Maurice introduisit ensuite Elmire dans le salon de son chalet.

— Ah ! mon Dieu ! quel horrible capharnaüm ! s'écria la jeune femme en joignant les mains d'étonnement. Allons, allons, on voit bien que la robe d'une femme n'a pas encore passé par là. Tiens, mon ami, pendant que tu vas aller serrer la main à ce pauvre Adrien, je vais mettre un peu d'ordre là dedans; oh ! je suis, quand je veux, une excellente ménagère ! Tu m'en diras des nouvelles à ton retour qui ne se fera pas attendre, je l'espère. Je ne t'accorde que vingt minutes, une heure au plus, c'est bien entendu, n'est-ce pas ? Allons, embrassez-moi, Monsieur, et à bientôt.

Un quart d'heure après, Maurice était dans la chambre du malade qu'il trouva assis ou plutôt couché dans un large fauteuil, devant une fenêtre donnant sur la campagne. Le visage d'Adrien, amaigri par un mois de souffrances, était inondé des rayons de ce tiède soleil d'avril dont l'éclat caresse les paupières sans éblouir les yeux. Rachel était à ses côtés, attentive à ses moindres mouvements, lui souriant et le grondant tour à tour. Quand Maurice entra dans l'appartement, introduit par M. Lasnier, le blessé voulut se lever pour embrasser le poëte. La jeune fille s'y opposa avec une impérieuse et charmante autorité.

— C'est moi qui commande ici, entendez-vous, Monsieur, et vous devez m'obéir. Ne m'avez-vous pas mille fois juré obéissance ? — Puis, se tournant vers Maurice : N'ai-je pas raison, Monsieur? lui demanda-t-elle avec un regard d'une expression éloquente.

Le poëte s'inclina en signe d'assentiment et vint s'asseoir vis-à-vis de son ami.

Tu le vois, lui dit ce dernier avec une émotion qui décelait son bonheur, tu le vois, je suis traité par un docteur impitoyable!...

— Je te conseille de te plaindre, en vérité ! Ah ! je voudrais bien être à ta place ! Je serais heureux de souffrir toute ma vie, si j'étais consolé par un ange comme vous, Mademoiselle...

Ce compliment fit monter le rouge de la pudeur et de l'amour au front de la jeune fille. Elle déposa la broderie qu'elle avait entre les mains sur une petite table à ouvrage, et, s'adressant ensuite au nouveau venu :

— C'est l'heure de la collation, lui dit-elle, nous ferez-vous le plaisir de la partager avec nous ? Depuis qu'Adrien est blessé, cette chambre est devenue notre réfectoire et notre salon de réception.

— En attendant qu'elle devienne ce qu'elle serait déjà peut-être, sans cette maudite blessure... reprit M. Lasnier en regardant sa jolie petite fille en dessous.

Celle-ci feignit de n'avoir pas entendu et s'esquiva.

— Excusez-moi, continua le vieux capitaine ; je vous quitte pour quelques instants : vous ne serez pas fâchés l'un et l'autre, j'en suis sûr, de vous trouver un moment en tête-à-tête. Vous devez avoir plus d'une confidence à vous faire.

— Eh bien, mon cher, demanda Adrien au poëte dès qu'ils furent seuls, menons-nous toujours la même vie de cénobite? Ton cœur est-il toujours mort, non, endormi, voulais-je dire?

— Mon cœur! Ah! si tu savais!...

— Quoi donc?

— Je suis pincé...

— Ah bah!

— Pour quelques jours seulement... une amourette, un feu de paille. Te rappelles-tu Elmire, une actrice du Palais-Royal?

— Je crois bien! Ensuite?

— Elle est ici...

— Où?

— Chez moi; c'est ma maîtresse.

— Prends garde, Maurice, prends bien garde à toi : cette femme est, dit-on, aussi dangereuse que belle...

— Fatuité à part, elle est folle de ma petite personne.

— Raison de plus pour te méfier d'elle.

— Pourquoi?

— Eh! parbleu, c'est bien simple : si elle s'aper-

çoit que tu ne l'aimes pas, elle voudra se venger de tes dédains ; si elle s'aperçoit au contraire que tu l'aimes...

— Eh bien?...

— Eh bien! elle ne t'aimera plus et te plantera là! le jour où vos deux cœurs viendront à battre à l'unisson, elle te débitera deux ou trois petites phrases de cette force : Mon pauvre gros, tu as l'air de t'ennuyer. — Moi! pas du tout, mon ange. — C'est surprenant! P*** *mon avant-dernier amant* s'ennuyait toujours à propos : c'était un bon garçon, *celui-là*, et intelligent!...

— Je le serai autant que lui, Madame... — Quand me le prouverez-vous?

— A l'instant même! — Et vous voilà séparés!

— Avoue que tu exagères un peu ; toutes les femmes ne sont pas des Lucie.

Ce nom de Lucie produisit une pénible impression sur Adrien. Maurice s'en aperçut :

— Pardonne-moi, dit-il aussitôt à son ami en lui prenant la main, pardonne-moi d'avoir étourdiment évoqué de tristes souvenirs : enterrons le passé, et parlons du présent. Quand te maries-tu?

— Dès que je serai rétabli.

— Tu aimes donc sérieusement ta cousine?

— Elle est si bonne, si douce, si prévenante...

— Et si mignonne!... mais elle, t'aime-t-elle au moins?

— Oh! quant à cela je puis t'en répondre. Tiens, écoute : — L'autre jour, j'étais plongé dans cet assoupissement qui n'est que le prélude du sommeil. Mes yeux, à demi fermés seulement, pouvaient distinguer ce qui se passait autour de nous. Rachel était seule à mon chevet. Elle se pencha vers moi, et, me croyant profondément endormi, posa ses fraîches lèvres sur mes lèvres en feu; je me gardai bien de m'éveiller. Elle me considéra ensuite avec une indéfinissable expression de tendresse et de douloureuse pitié; des larmes vinrent à ses paupières, elle se mit à genoux, et, à travers ses sanglots étouffés, je pus entendre ces mots qui résonnent encore à mon oreille : Mon Dieu, que deviendrai-je maintenant, si vous le laissez mourir!...

En ce moment, Rachel et M. Lasnier reparurent ensemble, suivis d'un domestique qui portait un plateau sur lequel étaient posés des rafraîchissements.

Le vieux soldat déboucha une bouteille de Xérès et en offrit un verre à Maurice.

— A la guérison du malade! dit ce dernier.

Le toast fut accepté avec reconnaissance. Maurice se disposa à partir.

— Quand nous reviendras-tu? lui demanda Adrien.

— Le jour de ton mariage, répondit le poëte.

— Oh! ce sera bientôt, alors! s'écria joyeusement M. Lasnier.

Elmire attendait Maurice sur le pas de la porte du salon.

— Eh bien! lui dit la sémillante actrice en se jetant à son cou et en lui montrant de la main les objets qu'elle avait disposés en ordre, tu le vois, j'ai fait la femme de ménage! c'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis au monde. Mais pour toi, pour te plaire, que ne ferai-je pas?

Le poëte embrassa sa maîtresse à cinq ou six reprises.

— Où allons-nous dîner? demanda-t-il ensuite, à Paris ou ici?

— Oh! répondit Elmire, j'ai aperçu de cette fenêtre un charmant petit restaurant.

— Où donc?

— Tiens, là-bas, à droite, au milieu de ces beaux arbres.

— Mais c'est affreux...

— Regarde bien : il y a, devant la maison, de gracieuses tonnelles.

— Des tonnelles sans feuillage! ce n'est guère séduisant.

— Je t'en prie...

— Puisque tu y tiens absolument...

— A moins que cela ne te contrarie : tu sais bien qu'avec toi, je n'ai pas de volonté; pourvu que tu me laisses t'embrasser et t'aimer à mon aise, oh! je serai toujours contente.

— Dire cependant que tu ne penses pas un mot de tout cela!

— C'est bien mal, ce que tu viens de me reprocher, Maurice... méchant que vous êtes... tenez, Monsieur, je ne vous aime plus... êtes-vous satisfait, à présent?...

Le poëte fit un mouvement.

— Je ne t'aime plus... avec mes sens, reprit la sirène, je t'aime avec toute mon âme!

On alla dîner au restaurant en question. Maurice, enthousiasmé, trouva les tonnelles magnifiques.

— Fais toi-même la carte, dit-il à sa maîtresse.

Celle-ci fit apporter un potage, une friture, des légumes de la saison et une salade.

— Voilà un drôle de dîner, murmura le jeune homme.

— Un dîner comme je les aime, ajouta Elmire.

Le repas terminé, Maurice appela le garçon et demanda la carte.

En voici le détail :

Potage.....	» 50
Friture.....	1 »
Pommes sautées.....	» 50
Salade.....	» 60
Dessert..... .	» 50
Pain...	» 50
Vin.....	» 80
TOTAL.....	4 40!!!

— Allons, pensa Maurice, voilà une petite femme qui ne me ruinera pas!

IV

Cette fois nous allons rue Blanche, au n° 80, au premier, au-dessus de l'entre-sol, faire plus ample connaissance avec un autre de nos personnages féminins : mademoiselle Jeanne, la femme pervertie par excellence, la courtisane sans pudeur, mais qui se souvient parfois, jusque dans ses orgies, qu'il est des malheureux qui pleurent pendant qu'elle chante et rit. Sa dépravation, à elle, est tout extérieure : c'est une fanfaronne du vice, rougissant en public d'une bonne action qu'elle a été heureuse de faire secrètement. En un mot, l'antithèse vivante d'Elmire.

Nous vous l'avons déjà dit : Jeanne n'est pas fon-

ciérement belle, mais sa nature sympathique et ouverte, son expansive et continuelle gaîté, lui font pardonner les perfections qu'elle n'a pas.

Quant à l'esprit... « il faut être sourd ou aveugle, répétait-t-elle chaque jour, pour ne pas en faire sa petite provision. » Ce qui signifie qu'elle en possède peu du sien, mais beaucoup de celui des autres.

Jeanne appartenait à une famille riche. Son père s'était enrichi dans des spéculations commerciales qui lui avaient toutes réussi. C'était un homme dur et brutal. La fortune, au lieu d'adoucir son caractère, le rendit au contraire plus âpre et lui permit de lâcher la bride à ses instincts grossiers. Il avait des maîtresses qu'il entretenait, et, si sa malheureuse femme s'avisait quelquefois de s'apercevoir de ses débordements et de les lui reprocher, il ne trouvait pas de meilleure consolation à lui offrir que de l'injurier et de la battre. Un pareil régime ne convient pas à tous les tempéraments : la mère de Jeanne, une excellente et digne créature, mourut du chagrin que lui causait l'ignoble conduite de son mari.

Ce dernier ne tarda pas à convoler — style de tabellion!

Notre jeune fille avait alors quatre ans!

Elle fut donc d'abord élevée par sa marâtre; puis celle-ci, se voyant à son tour abandonnée par son mari, ne fit pas la sottise irréparable d'en mourir de chagrin. Il est toujours des accommodements avec le ciel. Elle n'adressa jamais le plus petit reproche : en revanche, on ne lui en fit jamais non plus. Les deux époux n'en vivaient qu'en meilleure intelligence, mais les pauvres petits enfants — Jeanne avait deux frères — ne s'en portaient pas mieux.

Après avoir bien bu et bien mangé, leur plus doux passe-temps était d'aller se rouler dans la boue avec les petits vagabonds de la rue.

Comme vous le voyez, c'était une éducation béarnaise. Henri IV, à leur âge, ne les eût pas surpassés en morveuse élégance.

Cependant les enfants grandirent. Les garçons furent mis au collége, Jeanne resta à la maison.

Son éducation est l'affaire de ma femme, disait souvent le père.

Son éducation ne me regarde pas : ce n'est pas ma fille, disait souvent la marâtre.

Ce fut sous cette double et prévoyante surveillance que la jeune fille atteignit sa quinzième année. Grâce à cet admirable instinct, à cette espèce d'intuition d'elle-même que la femme possède à un si haut degré, elle comprit qu'il devait bientôt s'opérer en elle une métamorphose, que la chrysalide allait briser sa coque. La coquetterie, ce premier bourgeon de tout printemps féminin, lui apprit qu'elle avait des ailes et qu'il ne tenait qu'à la chrysalide de devenir un brillant papillon.

Un jour son père, en rentrant, la surprit devant un miroir.

Notre homme était heureusement de bonne humeur.

— Tu es contente de te mirer là-dedans! dit-il à la petite.

— Oui, mon père, répondit naïvement Jeanne.

— Le fait est que tu n'es pas trop mal tournée, mais il te manque de la toilette. Demain, rappelle-moi que je t'ai promis une robe de soie longue, un beau mantelet et un chapeau comme les portent les grandes dames de Paris.

Ivre de joie, la jeune fille sauta au cou de son père

— Oh ! que je t'aime bien ! lui dit-elle en l'embrassant.

Le lendemain, Jeanne rappela à son père sa promesse de la veille. Celui-ci lui donna quinze louis, et pria sa femme d'aller elle-même faire emplette des vêtements.

A dater de ce jour, la jeune fille se fit femme. Elle n'alla plus courir dans la rue ; elle chercha et trouva dans le travail un adoucissement contre ses peines. Elle comprit vite qu'elle ne devait désormais compter que sur elle-même.

Comme toutes les fillettes de quinze ans, Jeanne avait ses moments de rêverie. A Paris, le rêve d'amour mène lestement à la réalité.

Notre pauvre délaissée fit bientôt la connaissance d'un jeune homme, artiste statuaire en herbe, charmant garçon de dix-huit ans, riche... de toutes ses glorieuses espérances, croyant aussi fermement à l'amour qu'à son avenir. Ce jeune homme avait pourtant un défaut capital : la paresse ! Oh ! il faut lui rendre cette justice : il poussait le culte de la paresse jusqu'au fanatisme. Il prétendait qu'une

trop grande activité ne peut que nuire à l'économie de notre organisme. Appliquez une lame de couteau sur une meule, se plaisait-il à répéter, et faites longtemps tourner la meule, il ne vous restera bientôt plus que le manche. Cet ingénieux petit raisonnement suffisait à lui prouver qu'il avait raison. Et pourtant, quand le besoin d'argent l'aiguillonnait trop vivement, il se mettait à l'œuvre avec une véritable furie. Cela durait deux ou trois jours par semaine, puis il retombait dans sa somnolence habituelle.

Ce garçon-là s'appelait Henri Repos : un nom prédestiné !

Comment Jeanne le rencontra-t-elle ? C'est ce que je ne vous dirai pas. Ce que je vous dirai, c'est qu'au bout de deux mois la jeune fille annonça qu'elle allait devenir mère ! ce que cet aveu lui coûta de larmes, vous pouvez aisément vous le figurer. Henri la consola de son mieux. Il aimait sincèrement la jeune fille. Une preuve irrécusable de cet amour, c'est qu'il lui jura de travailler sans relâche ! — Un jour vint où il fut impossible de déguiser la grossesse : le père de Jeanne et sa marâtre furent tout

joyeux de trouver un si beau prétexte pour s'indigner ensemble de cette honteuse conduite et la chassèrent, avec force madélictions, de la maison. Ils avaient pourtant l'un et l'autre, ces époux indignés, leurs petits péchés mignons sur la conscience !

La jeune fille se réfugia chez Henri.

La paresse est la mère de tous les vices, dit la sagesse des nations, et la sagesse des nations n'énonça jamais un apophthegme plus vrai que celui-là.

La paresse mène fatalement à l'ivrognerie, l'ivrognerie à la luxure, la luxure à la débauche et la débauche à la honte !...

Henri monta ou plutôt descendit rapidement les degrés de cette triste échelle dont l'extrémité s'enfonce dans la boue. Jeanne s'en effraya : elle eut recours aux affectueuses remontrances : les remontrances furent vaines. Alors, elle essaya de l'éloquence des pleurs. En la voyant pleurer, le jeune homme eut d'abord l'air de la plaindre, puis sa pitié fit bientôt place à une brutale et incessante raillerie. Ce n'était pas assez des sarcasmes les plus amers : il lui arriva plus d'une fois, dans un accès

de colère ou de mauvaise humeur, de frapper cette enfant qui s'était donnée à lui comme à son seul protecteur sur la terre. Et pourtant, la jeune fille s'attachait plus que jamais à celui qui l'abreuvait si lâchement d'humiliations et de souffrances. Incompréhensible et sublime mystère de l'amour chez la femme ! son dévouement ne se lasse pas et revêt toutes les formes. Son sacrifice lui est une âpre et mordante volupté. La victime est fière, est heureuse de s'immoler. Elle gravit son calvaire la tête haute et le front radieux ! Si lourde que soit sa croix, si faibles que soient ses épaules, elle repousserait d'un sourire le Cyrénéen qui lui offrirait un peu de sa force : elle n'en a pas besoin. Elle portera seule son fardeau, dût à la fin son fardeau l'écraser ! Le Christ a été crucifié pour la rédemption de tous ; la femme se crucifie elle-même pour la rédemption d'un seul !

Et puis, vous le savez, Jeanne était à la veille d'être mère !

Cette circonstance qui, dans le cœur de tout autre que dans celui d'Henri, eût éveillé de si chaudes émotions, le laissa froid et insensible.

Un soir, il rentra ivre en fredonnant une obscénité rimée.

Jeanne sanglotait dans un coin de la chambre. Henri, lui dit-elle en lui pressant les mains, aie pitié de moi, je souffre, va chercher un médecin...

L'ivrogne ricana entre ses dents.

— Un médecin ! un médecin ! murmura-t-il, j'aime mieux aller boire !

— Henri, je t'en supplie...

— Laisse-moi tranquille, ou sinon...

— Mais tu n'as donc pas de cœur !

— Va-t'en au diable avec tes jérémiades ! — Et il la repoussa avec une telle violence, que la jeune fille chancela et alla se heurter contre un angle du lit.

— Le choc lui fit éprouver une secousse intérieure qui fut pour elle une foudroyante révélation : elle se releva, pâle, haletante, superbe d'indignation :

— Tout est fini entre nous ! s'écria-t-elle, vous avez tué mon enfant !...

L'amour de la jeune fille venait de s'ensevelir dans l'immense désespoir de la mère.

V

Trois mois après ces événements, Jeanne était une des lionnes de Paris.

Comment était-elle parvenue à cette haute position sociale ?

Eh ! chers lecteurs, ai-je besoin de vous le dire !

Il y a dans Paris quelques centaines de vieillards et de jeunes gens — les vieillards sont les plus nombreux — Russes, Anglais, Français, Espagnols, voire même Gascons, qui ne trouvent pas de meilleur emploi à faire de leur fortune que de la transformer en hameçons dorés auxquels viennent se prendre étourdiment nos ablettes enjuponnées. C'est un spectacle des plus édifiants !...

Jeanne, que la misère et les rudes privations avaient affamée, se jeta avec joie sur l'hameçon que lui tendit un noble boyard, vert galant archi-millionnaire qui n'avait pas vu moins de soixante-cinq hivers et qui s'ingéniait, de la façon la plus amusante du monde, à faire fondre la neige que ces longs hivers avaient amassée sur son vénérable chef.

Un jour, c'était, je crois, un dimanche de décembre, notre boyard, dont je ne vous dirai pas le nom, de peur d'estropier son orthographe russe, notre boyard, après avoir baisé notre jeune fille au front, un baiser de père ! — lui tint à peu près ce langage :

— Jeanne, ma mie, le jour de l'an s'approche ; que veux-tu pour tes étrennes ?

— Ce que vous voudrez, répondit-elle.

Cette réponse nous prouve que Jeanne connaissait déjà à fond son protecteur, et qu'en ne lui demandant rien, elle était sûre d'obtenir beaucoup.

Une voiture attendait nos deux personnages, le vieillard pria Jeanne d'y monter.

— Oh ! la jolie voiture, s'était perfidement écriée

la jeune fille, la belle livrée ! A qui donc ce beau coupé ?

— A toi, mon enfant...

— A moi ! à moi !

— Oui.

Elle se précipita dans l'intérieur comme une petite folie.

— Et où allons-nous ?

— Rue Taitbout.

La voiture partit ; en quelques minutes, on arriva à destination.

Le boyard fit monter la jeune fille au second étage d'une magnifique maison, et, lui glissant une clef entre les doigts, la pria d'ouvrir elle-même. La porte ouverte, un valet se présenta devant elle et la salua jusqu'à terre. Elle pénétra ensuite dans des appartements dont le luxe et la richesse l'éblouirent.

— Où sommes-nous donc ? demanda-t-elle.

— Chez toi...

Ces deux mots d'un laconisme si éloquent produisirent un effet magique sur la jeune fille. Elle considéra de nouveau les merveilles qu'elle avait

sous les yeux, puis son regard sembla interroger le vieillard qui souriait de l'étonnement de la gentille créature :

— Oh ! que vous êtes bon, lui dit-elle enfin, en se jetant à son cou.

Ce témoignage d'expansive tendresse rendit le vieillard radieux.

— Oh ! tu n'as pas encore tout vu ! lui murmura-t-il doucement.

Il ouvrit alors une armoire où s'étalaient une dizaine de robes de soie, de velours, de toutes couleurs. Puis, du linge, des dentelles, des chapeaux, des cachemires, des parures. En présence de cette magnifique exhibition, Jeanne n'avait pas assez de ses deux yeux pour admirer, et de ses deux lèvres pour embrasser le vieillard, sa joie tenait du délire ! Et voilà comment la maîtresse d'Henri devint une femme du jour !

Elle eut des maîtres de chant, de piano, de français. Elle fit en tout des progrès rapides qui ajoutèrent au charme de sa jeunesse et de sa fraîche beauté. S'il lui arrivait quelquefois de se rappeler le passé, ce n'était que pour mieux apprécier le con-

traste qu'il lui présentait avec le présent. Hier la misère, aujourd'hui l'opulence! Et cependant, se disait tout bas la jeune fille, j'aimais mieux Henri avec ses défauts, que *mon Russe* avec ses qualités! Pourquoi? Elle le savait bien, mais elle ne voulait plus se l'avouer. De peur de se comprendre, elle s'étourdissait jusqu'à l'oubli d'elle-même et des autres. De chute en chute, elle parvint à réussir au delà même de ses désirs.

Quand elle fut bien repue de plaisirs, elle eut soif de célébrité. Une de ses amies lui proposa de se mettre au théâtre. Jeanne accueillit avec enthousiasme cette proposition. Mais le boyard y consentirait-il, lui? Là était la question, mais bah! ce que femme veut, le diable le veut. Donc, le diable aidant, la courtisane sut aplanir toutes difficultés.

L'amie dont nous venons de parler devait donner une représentation, à son bénéfice, à l'École-Lyrique. Jeanne voulut y faire ses débuts.

Le boyard répondit à cette demande par une grimace. Jeanne la renouvela par un sourire. Elle gagna sa cause, à la condition expresse, toutefois, qu'elle ne jouerait que cette fois-là seulement. Son

protecteur loua une partie de la salle et invita tous ses amis.

Jeanne débuta dans le rôle de Mimi, de la *Corde sensible*, et, soyons juste, elle s'en tira à peu près convenablement.

On lui fit une ovation : ce furent des applaudissements enthousiastes, des trépignements frénétiques. Elle sortit de scène sous une pluie de fleurs.

C'était bien le moins qu'on pût faire pour la maîtresse d'un boyard !

Ce succès, dû à la bienveillance et à la flatterie bien plus qu'à son talent, l'encouragea à persévérer dans cette voie qui ouvrait à son orgueil de si riantes perspectives. Le prince finit par prendre lui-même au sérieux les triomphes de la jeune fille, et n'apporta plus d'obstacles à ce qu'il croyait être une vocation. Le talent de l'actrice mettrait un rayon de plus au front de la jeune fille et une nouvelle saveur à l'amour de la courtisane. Tout en favorisant de la sorte les projets ambitieux de sa maîtresse, le prince avait soin de se réserver la part du lion.

Jeanne devint bientôt l'étoile la plus lumineuse de l'École-Lyrique.

Un soir qu'elle jouait la Dame aux Camélias, le hasard amena Henri à ce théâtre. Grande fut sa surprise de reconnaître en la Marguerite Gauthier du drame, éblouissante de parure et de bijoux, celle qui l'avait jadis tant aimé. Il voulut la revoir, lui parler. Il attendit la fin du spectacle, mais elle était tellement entourée, à sa sortie, qu'il lui fut impossible de l'approcher. Il la suivit du regard et la vit monter seule dans une voiture qui partit au galop.

Après une course de vingt minutes, le coupé s'arrêta. Le jeune homme, le front en sueur, se précipita sur la portière et l'ouvrit.

La tenue du statuaire était loin d'être élégante; Jeanne fut presque effrayée de cette apparition inattendue. Elle se rejeta vivement dans le fond de la voiture.

— C'est moi, dit le jeune homme en avançant la tête.

— Qui? moi?

— Henri!

— Ah! fit l'actrice. Elle tira de sa poche une

bourse et la tendit à son premier amant. Celui-ci l'accepta sans hésiter.

— Toujours le même ! murmura tristement la jeune femme, puis, s'adressant tout haut à Henri : Veuillez fermer la portière, lui dit-elle. Le jeune homme obéit.

— Ah ! c'est égal, répétait-il en s'éloignant, elle a encore meilleur cœur que je ne pensais ! Je vais me régaler crânement à sa santé !

— Quand je songe que j'ai été folle de cet homme-là ! se disait Jeanne de son côté ; est-on assez bête quand on aime !

L'actrice a aujourd'hui vingt-trois ans ; elle est veuve depuis longtemps de son boyard. Elle a eu le courage de porter le deuil du digne homme. Il est vrai que le noir lui va à ravir, et que le veuvage n'a pas été long !...

VI

Il est dix heures du matin. Jeanne vient de se lever, elle a ouvert la fenêtre.

Pas un nuage au ciel, un soleil splendide !

La courtisane reste un instant accoudée sur l'appui de sa croisée. Son regard erre, avec une délicieuse rêverie, dans le cercle étroit de son horizon. Les rayons solaires glissant sur les toits des maisons voisines et se brisant en prismatiques reflets ; les brouillards de la nuit qui se dispersent dans l'azur en mille flocons blancs et roses ; le bruit des volets qui s'écartent en laissant apercevoir de fraîches figures de jeunes filles ou des têtes blondes de chérubins à demi éveillés, les caresses parfumées

des premières brises printanières, le cri joyeux d'une hirondelle saluant le nid retrouvé, l'aspect lointain de quelques grands arbres reverdis ou de quelques branches de lilas en fleurs, tout ce que la nature met de grâce ineffable et de céleste coquetterie dans son éternelle et virginale toilette, tout cela éveille en l'âme de la jeune femme une indescriptible série d'émotions dont la fraîcheur et la suavité ramènent le sourire de l'amour sur ses lèvres et la sérénité de l'espérance sur son front.

— Où pourrais-je bien aller aujourd'hui? se demanda-t-elle tout à coup, en sortant de son extatique contemplation. Elle ouvrit son carnet, et, sur la première page, aperçut le nom d'un jeune et pauvre auteur pour lequel elle avait eu *un caprice*.

— Oui, celui-là, murmura-t-elle.

Elle appela sa femme de chambre.

— Madame est déjà éveillée! quelle robe faut-il lui donner?

— Oh! la plus simple de toutes... Personne ne m'attend?

— Pardon : mademoiselle Lucie...

— Lucie! mais il fallait la faire entrer!

— J'ignorais...

— Bien, bien, je comprends; qu'elle vienne.

— Bonjour, chère petite, s'écria Jeanne quand Lucie fut introduite, quelle douce surprise ! Eh bien ! qu'est-ce donc? comme tu es pâle ! aurais-tu pleuré?

— Beaucoup....

— Comment ! tu es aussi sotte que cela ! Ah ! j'y suis... le duel d'Adrien !... As-tu de ses nouvelles?

— Oui : Adrien est sans danger.

— Pourquoi pleurer, alors?

— Il ne m'aime plus !...

— Vrai?

— Il se marie !

— Ah bah ! que veux-tu, ma chère Lucie, tu devais t'attendre à cela. Le mariage, vois-tu, c'est une manie dont les hommes ne se corrigeront jamais... heureusement pour nous...

— Que faire?

— Belle question ! ne pas plus songer à lui qu'à l'an quarante !

— C'est facile à dire, cela !

— Et bien plus facile à faire !... Veux-tu que je te donne un conseil, oh ! mais, là, un bon conseil : eh

bien ! étourdis-toi, enterre-toi jusqu'au cou dans tes rôles, abonne-toi aux journaux, prends une voiture, fais comme moi, en un mot...

— Et je serai heureuse?

— Dame ! je ne te réponds pas positivement de cela, seulement je puis te certifier que tu ne seras pas malheureuse. — Tiens, aujourd'hui je vais faire l'école buissonnière, comme à quinze ans ! viens-tu avec moi?

— Où?

— Oui, ma gentille, je veux, moi aussi,

Déposer un instant l'orgueil du diadème !

Je veux aller, dans la mansarde d'un poëte, oublier les ennuis de mon petit palais...

— Quel poëte?

— Anatole Morval, un philosophe sans pédantisme, une muse sans azur, un génie sans orgueil, un homme d'esprit sans méchanceté et un joli garçon sans fatuité.

— Mais c'est un véritable prodige, ton poëte !

— Justement ! voilà pourquoi il ne réussit pas. Jusqu'à présent, son esprit ne lui a procuré que des

amis qui s'en servent... pour eux, et des ennemis qui le dénigrent. Tu l'apprécieras toi-même, du reste : il est d'une gaieté entraînante et d'un aplomb superbe. Il a eu les femmes les plus belles, les a adorées toutes et n'en a aimé aucune. Il occupe, pas bien loin d'ici, un modeste logement qu'il partage avec Léon Normand, une manière de Desgenais, grognant toujours, mais ne mordant jamais. C'est le chien du logis : il se ferait, au besoin, tuer pour son ami. Il travaille pour celui qui rêve.

Ces garçons-là se chérissent comme deux frères.

Ainsi, c'est décidé, tu m'accompagnes?

— Ils trouveront peut-être étrange...

— Allons donc! ces messieurs seront enchantés de te voir; plus on est de fous, plus on rit.

— Je te suis.

Pendant que ces dames s'habillent, passons, sans plus de cérémonie, dans le modeste logement occupé par nos deux jeunes gens. Une vive discussion vient de s'élever. Écoutons.

— Je te dis que tu as tort, mille fois tort, crie Léon à tue-tête.

— C'est possible, cœur de bronze, réplique Anatole, mais je voudrais bien te voir à ma place, possédant une adorable petite femme, douce, bonne, honnête et qui vous aime ! Oh ! tu as beau hausser les épaules : je te jure qu'elle m'aime.

— Raison de plus pour la quitter. L'amour, vois-tu, mon pauvre Anatole, ne peut être qu'un obstacle à ton avenir : il te dérobe les précieux moments que tu consacrerais à tes œuvres. Tu ne voudras sans doute pas le nier : depuis que tu fréquentes cette petite Geneviève, tu négliges tout, ton amante exceptée. L'amour ! l'amour ! c'est magnifique, je le sais bien, mais la misère, c'est diablement lugubre. Et cette femme-là nous y plongera, dans la misère, car elle te coûte de l'argent...

— Peut-on dire !...

— Eh ! c'est clair comme bonjour : puisqu'elle est honnête, tu seras, bon gré, mal gré, forcé de l'entretenir ! comment ferait-elle autrement?

— C'est presque vrai.

— Tu te résous donc à faire séparation de corps et... de bien...

— Puisque c'est nécessaire !... chère Gene-

vièvre ! elle est capable d'en mourir de douleur.

— Fat, va ! — si tu savais comme elles oublient vite, ces charmantes créatures ! tu peux t'en rapporter à moi sur parole : j'ai fait de sérieuses études là-dessus. — Dorénavant, je t'en supplie, aie dix maîtresses à la fois, si cela te convient, mais jamais une seule.

— Le Seigneur parle par ta voix !..

— Et le diable s'agite dans notre bourse... il ne nous reste que trois francs : juste de quoi déjeuner. Cela nous mènera jusqu'à ce soir : j'ai deux tableaux à livrer.

— Au même prix que les deux derniers ? demanda Anatole en souriant.

— Ah ! parbleu, je te conseille de plaisanter : tu places si bien tes comédies !

— Si nous mettions ma montre au clou, hein ?

— Nous avons le temps. La fortune peut frapper à notre porte d'ici à ce soir : c'est une déesse si bizarre !

— Allons, comme tu voudras. Dieu est grand ! je vais terminer mon second acte.

— Et moi, mon tableau.

Plume et pinceau allaient faire merveilles, quand nos artistes crurent entendre sur le palier le frou-frou de robes de soie.

— Encore du sexe ! s'écria Léon en se croisant les bras, mais c'est donc une malédiction?

— Veux-tu bien te taire, insensé, c'est peut-être la fortune qui nous arrive !

On frappa discrètement.

Anatole s'empressa d'ouvrir.

— Jeanne ! exclama l'auteur.

— Eh bien ! ma visite vous surprend ? Je vous présente mademoiselle Lucie, une de mes meilleures amies. — Les jeunes gens saluèrent.

— Mais asseyez-vous donc, dit Anatole aux deux actrices. Et il leur offrit des fauteuils.

— Je gage que vous ne vous doutez même pas du motif qui nous amène? dit la jolie Jeanne en déposant familièrement son mantelet et son chapeau sur le lit tout en faisant signe à Lucie de l'imiter.

— Quelque bonne nouvelle à nous annoncer : vous êtes un messager de bonheur.

— Oui, oui, faites des compliments ! c'est bien

de cela qu'il s'agit, en vérité ! nous venons vous demander à déjeuner !

Les deux artistes échangèrent rapidement un regard d'intelligence.

— C'est mal de nous prendre ainsi à l'improviste, dit Léon en affectant péniblement de sourire, mais tant pis pour vous : vous en supporterez les conséquences !

— Nous aurions voulu vous servir un festin de Lucullus, et, par votre faute, Mesdames, nous ne pouvons vous offrir qu'un déjeuner de garçon !

En même temps, Anatole passa, sans être vu des deux femmes, sa montre en or à Léon qui descendit commander le repas.

— Eh bien ! dit l'auteur à Jeanne, il me semble, chère bébé, que vous me négligez un peu : voilà trois grands mois que l'on n'a eu de vos nouvelles ! et voilà que vous me tombez du ciel comme un ange qui s'ennuierait dans son paradis ! — Trois mois sans venir me voir ! oh ! pour le coup, je suis forcé de croire que vous me faites des traits... Quel diablotin de cœur avez-vous donc ? il ne peut pas rester deux jours de suite en place ! Allons,

prêtez-moi votre petite main blanche... là, très-bien... un seul baiser, deux au plus et tout est pardonné !

— Oh ! si nous daignions régler franchement nos comptes, l'un et l'autre, je ne sais trop lequel de nous deux serait le débiteur... je vous connais, beau masque !

— Qu'est-ce ! qu'est-ce ! dit joyeusement Léon en entrant avec le déjeuner, on se dispute par ici?

— Qui se dispute s'adore, répliqua Anatole.

En un instant, le couvert fut dressé, on se mit gaiement à table.

— Oh ! oh ! s'écria Jeanne en riant, la vaisselle et le linge ont augmenté : c'est un ménage complet ! auriez-vous, par hasard, séduit quelque fine lingère?

Anatole baissa la tête sans répondre. Les paroles de l'actrice venaient de remuer une fibre douloureuse de son cœur. Un nuage de tristesse passa rapidement sur son front.

— Comme te voilà tout d'un coup devenu rêveur ! est-ce que tu souffres? questionna Jeanne en examinant attentivement le jeune homme.

— Pas le moins du monde, répondit-il, excusez,

je vous prie, cette distraction : je voyage souvent en Espagne. Je m'imaginais être en plein moyen âge : j'étais un fier paladin organisant des tournois dont vous étiez les reines...

— Vrai ?

— Aussi vrai...

— ... Que tu mens, n'est-ce pas ? interrompit Léon. Tenez, Mesdames, voulez-vous que je vous dise à quoi ou plutôt à qui pensait *notre fier paladin ?*

— Dites.

— Léon, dit froidement Anatole à son ami, verse à boire à ces dames, et garde tes piquantes révélations pour une autre fois. Je ne vois pas, d'ailleurs, matière à plaisanterie dans ce que tu as envie de débiter.

— Quel ton solennel, mon Dieu ! dirent les jeunes femmes.

— Ah ça ! reprit Léon, tu es donc toujours malade ? et moi qui te croyais à jamais guéri ?

— Eh bien ! riez tant que vous voudrez, vous autres, riez, moi je ne le puis pas ! Oui, j'ai aimé, j'aime encore ! Et pourquoi, s'il vous plaît, rougi-

rais-je de cet amour? Oh! votre tour viendra, monsieur le sceptique, le vôtre aussi, Mesdames, si toutefois il n'est déjà venu... Vous sentirez, un beau jour, un chaud et pénétrant rayon se glisser furtivement dans votre âme où vous l'accueillerez avec joie; mais voici que le rayon deviendra flamme; un volcan s'allumera bientôt dans votre poitrine, et croyez-moi, c'est en vain que vous vous efforcerez de l'étouffer: la lave bouillonnante ne se refroidira que lorsque dans votre cœur, cratère desséché, il n'y aura plus que des cendres!

— Oh! oh! oh! nous sommes dans le lyrisme jusqu'au cou, s'écria Jeanne; continue, Anatole, tu me plais avec ton volcan, ta lave et ton cratère! le Vésuve, quoi!...

Le jeune homme ne se laissa pas décontenancer:

— Celle que j'aimais, reprit-il, m'aimait aussi. Tous les jours, on lui offrait une existence dorée, mais elle préférait partager ma misère, elle préférait ma mansarde aux somptueux appartements où il ne tenait qu'à elle de trôner avec éclat!

Le peu qu'elle gagnait au théâtre, elle me l'apportait régulièrement comme une petite fille.

Allons, dites-moi que l'amour est un luxe ruineux pour les pauvres diables comme moi ; dites-moi que, pour elle comme pour moi, il est nécessaire que nous nous oubliions, mais, de grâce, ne traitez pas notre amour de chimère ; si notre bonheur doit pour toujours s'envoler, laissez-m'en au moins le souvenir !... Si Dieu m'eût fait riche, je l'aurais épousée...

— Au fait, il a raison, Mesdames, dit Léon : c'était une fée, un lutin, un ange que cette petite-là ! On en faisait ce qu'on voulait : elle était bonne jusqu'à recoudre mes boutons ! Je me rétracte : c'était la perle des fillettes que Geneviève !

— Geneviève ? demanda Lucie.

— Oui, soupira Anatole.

— Geneviève qui ?

— Bernier... vous la connaissez ?

— Je crois bien ! une camarade de pension, une mignonne créature, alors, aussi douce que bonne, vous avez pu la quitter ?...

— Puisque la nécessité l'exigeait !...

Jeanne avait attentivement écouté tout ce dialogue.

— Prends garde, dit-elle à l'auteur, il ne faut pas jouer avec le premier amour d'une jeune fille... sa première déception est toujours son premier pas vers l'infamie !

— Allons, allons, assez de papillons noirs comme ça ! s'écria Léon ; tenez, Mesdames, continua-t-il en ouvrant les croisées, voulez-vous que nous profitions de ce beau ciel pour aller voir, à la campagne, voler les papillons bleus ?

— A la campagne ! à la campagne !

Les apprêts ne furent pas longs. On fit venir une voiture et la bande joyeuse s'envola fêter les premiers soleils du printemps.

Il avait été convenu, à l'unanimité, que le pays choisi serait Asnières. On louerait un canot. Puis, la promenade faite, on assisterait à l'ouverture du Casino où l'on pincerait un modeste petit cancan.

VII

Six heures sonnaient, quand Elmire et Maurice sortirent de Bois-Colombe.

— Où allons-nous? demanda le poëte à sa maîtresse.

— Droit devant nous, dans cette grande avenue où l'on ne voit personne.

Le joli couple partit bras dessus, bras dessous, devisant de mille choses, se faisant mille agaceries charmantes, s'arrêtant à chaque pas pour s'embrasser, courant ensuite follement l'un après l'autre, comme des enfants. Après les ébats, les amoureuses rêveries.

— Oh! que c'est bon d'aimer! disait Elmire en

s'appuyant nonchalamment sur le bras de son amant ; ne remarques-tu pas comme tout, autour de nous, s'anime et devient beau ! le bruissement des feuilles vertes, le soleil couchant, les chants des oiseaux, les brises odorantes du soir, tous les rayons et tous les murmures voilés du crépuscule, qu'est-ce donc, mon Dieu ! pour un cœur qui ne bat pas? Rien! à Paris, nous étouffons, chez nous, au spectacle, mais ici nous buvons l'air pur à pleine poitrine. A Paris, l'on s'ennuie partout, au bal, dans les festins, et ici, près de toi, mon Maurice, il me semble vivre dans le ciel. C'est que tu es mon Dieu, à moi, toi, mon beau poëte ! — Tiens, voilà qu'il fait nuit, et je ne me suis pas encore souvenue que nous sommes ensemble depuis hier ! Si tu savais comme je t'aime!.. mais tu ne t'en doutes même pas ! non; tu ne crois pas à notre amour, à nous autres, actrices. Nos passions ne sont que des caprices, nos serments que des mensonges! Nous jouons la comédie de convention au théâtre et la véritable comédie dans le monde. Nous ne nous exerçons dans la première qu'afin de mieux réussir dans la seconde ! voilà votre opinion, Messieurs...

Et cependant, mon Maurice, je te jure que je t'aime bien ! que je t'aime avec tout mon cœur, avec toute mon âme ! Et je suis fière, je suis heureuse de t'aimer ainsi... Voyons, tu ne dis rien, ingrat ! ah ! c'est que tu ne m'aimes pas encore, toi... mais sois tranquille : tu m'aimeras aussi, tu m'aimeras bientôt...

Elmire laissa tomber sa tête sur l'épaule de Maurice, et, prenant la main du poëte, la posa sur son sein palpitant...

— Entends-tu comme il bat, ce pauvre cœur, lui dit-elle.

L'ombre mystérieuse de la nuit, le calme de la campagne endormie, l'odeur enivrante des fleurs, les doux rayonnements des étoiles, l'ineffable harmonie de la nature, à cette heure de silence et de recueillement, tout cela secondait à merveille les projets de notre sirène. Quel homme aurait résisté aux charmes de ses paroles, à l'ivresse de ses regards, à l'attraction de sa grâce et à l'imprégnante volupté de son abandon ? Notre poëte avait beau vouloir se roidir contre ces séductions, il se sentait de plus en plus envahir par elles. Toutes ses résolutions

d'esprit fort venaient de s'évanouir sous le baiser d'une courtisane !

Que diront ses amis ? n'auront-ils pas, à leur tour, le droit de se moquer de lui comme il s'est lui-même moqué d'eux?

Eh ! qu'importe, après tout ! murmura-t-il, je n'en mourrai pas !

Et, dans un élan de tendresse passionnée, il serra avec force l'actrice dans ses bras. Les caresses de sa maîtresse achevèrent d'égarer sa raison.

— Ah ! je te le disais bien, que tu m'aimerais ! s'écria Elmire radieuse ; car tu m'aimes, n'est-ce pas, Maurice ? nous ne nous quitterons plus désormais. Je laisserai le théâtre : je veux vivre avec toi, toujours avec toi ; tiens, si tu veux, nous irons bien loin, bien loin, en Italie, le pays des amoureux !...

— Et du macaroni, ajouta le jeune homme ; tu as une excellente idée ; un voyage ! cela me sourit : nous partirons demain.

Puisque je suis assez lâche pour ne pas éviter cette liaison, pensa-t-il, ce sera le moyen de la cacher.

Mais Elmire, en fine mouche qu'elle était, devina l'intention secrète de son amant. Eût-il autrement

accepté avec tant d'empressement la proposition qu'elle venait de lui faire?

Et cela n'entrait pas précisément dans ses plans. Elle voulait au contraire afficher Adrien, se faire une gloire de sa conquête...

— Ah ! tu rougis de moi, mon petit, se disait-elle tout bas, eh bien ! nous verrons !

Tout en causant, nos amoureux avaient marché, sans s'en douter ni l'un ni l'autre; ils étaient arrivés à Asnières. Leurs regards se dirigèrent en même temps sur un canot illuminé dans lequel riaient et chantaient Léon, Anatole, Jeanne et Lucie.

Jeanne et Lucie reconnurent Elmire et lui envoyèrent un joyeux appel. Quant à Anatole, c'était un ami de Maurice.

Nos canotiers virèrent du bord et en quelques vigoureux coups de rame furent sur la rive.

Maurice et Elmire entrèrent dans le canot.

TROISIÈME PARTIE

UN HOMME TROP AIMÉ

I

Trois mois se sont écoulés.

Maintenant que nous sommes en plein été, nos lecteurs nous sauront gré de les ramener dans cette charmante habitation de Bois-Colombe, dans ce doux nid de verdure et de fleurs où Rachel et Adrien couvent à l'aise leur amour.

Voyez-vous d'ici le tableau : ce jardin qu'entoure une haie vive, ces arbres chargés de feuilles et de fruits ; ces ombreuses charmilles sous lesquelles on devise à l'abri du soleil ; ces pavillons ouverts à toutes les brises et d'où l'on voit tout, au loin, sans être vu. Et là-bas, là-bas, l'aiguille élancée d'un clocher ou le dôme hardi d'un des grands

monuments de Paris, se détachant, comme l'aile gigantesque d'un oiseau, sur le fond bleuâtre du ciel!

C'est là, c'est dans cette fraîche retraite que notre blessé, grâce aux mille soins et au dévouement de sa jolie cousine, se repose de ses longues souffrances dans les intimes petits bonheurs de chaque jour.

Certes, il a fallu bien des nuits d'insomnie, bien des attentions, bien des sourires et des consolations pour le sauver, le pauvre artiste ; mais que ne fait pas l'amour ! Rachel n'a pas un instant faibli. Sa tendresse l'a soutenue. Aussi a-t-elle fait merveille ! Adrien peut maintenant sortir de sa chambre : sa blessure est complétement fermée. Il ne lui reste plus que cette lassitude physique qui est la conséquence forcée d'une inaction longtemps prolongée.

Tous les matins, après le déjeuner, il offre son bras à sa *petite sœur de charité*. Celle-ci met sur sa tête un grand chapeau de paille, et tous les deux s'enfoncent gaiement dans les allées les plus sombres, les plus retirées. La foule leur fait peur : il fait si bon ne vivre qu'à deux !

Adrien cueille quelques modestes fleurs des champs. Il en fait un gracieux petit bouquet qu'il offre

à Rachel. La jeune fille en aspire un moment le parfum, puis le garde précieusement à son corsage. On va ensuite s'asseoir, coude à coude, sous un arbre bien touffu. Là, nos fiancés, car ils le sont, parlent à voix basse, de peur d'être entendus, même des oiseaux, du radieux avenir qui s'ouvre devant eux. Vue à travers le prisme de la jeunesse et de l'amour, la vie a toujours d'éblouissantes perspectives. Ivresses pressenties de l'hymen; projets charmants d'existence, tous les rêves et toutes les illusions viennent tour à tour les bercer de leurs caressantes promesses.

Et le vieux capitaine, le bon papa Lasnier, comme il va être heureux du bonheur de ses deux enfants ! comme ses derniers jours lui seront doux ! quel ravissement pour le vieillard, d'entendre un gros charmant baby lui bégayer de ces choses enfantines qui font sourire la mère et pleurer de joie le brave aïeul ! Quant à lui, Adrien, il a définitivement renoncé au théâtre. Il est riche ; il vivra avec sa femme et son vieux père, l'été à la campagne, l'hiver à Paris.

Rachel, uniquement préoccupée de son amour

attend avec impatience l'heure qui doit combler ses vœux. Les images les plus riantes, les pensées les plus tendres l'entretiennent dans cette délicieuse attente et lui en abrégent la durée. Elle s'endort dans ses extases comme un enfant dans un rêve qui lui fait voir le ciel. Parfois, cependant, il lui arrive de douter. Et alors, dans ces moments de doute, un mystérieux effroi se glisse dans son cœur. Si son bonheur allait s'évanouir ! Mais sa noble et franche nature ne tarde pas à triompher : ce vertige de l'amour fait bientôt place à la limpide quiétude d'une âme sans remords.

Il n'en est pas tout à fait de même de notre jeune homme. Adrien se rappelle souvent le passé : le vieux levain fermente encore au dedans de lui. Il compare la vie monotone qu'il va désormais mener avec la vie bruyante d'autrefois. Un lac au lieu d'un océan ! Pas un pli sur ces flots, pas un nuage à l'horizon, pas la plus petite tempête : partant pas d'émotions !

D'autres fois encore, c'est le souvenir de Lucie qui le poursuit. Il se demande avec tristesse ce qu'elle est devenue. Aussi, pour avoir de ses nouvelles, s'est-

il abonné à tous les petits journaux. Chaque jour, il y trouve un éloge de son ancienne maîtresse qui, depuis un mois, est devenue l'idole d'un théâtre de genre.

Avant de dire à jamais adieu à sa première existence, il résolut d'aller passer quelques jours à Paris, au milieu de ses amis, ne fût-ce que pour enterrer sa vie de garçon.

Ce désir devenant de plus en plus vif, il demanda à son père et à Rachel la permission de prendre cette courte vacanee.

Rachel fit la moue et objeeta mille raisons spécieuses contre ce projet, mais, à la fin, elle céda. Pouvait-elle refuser quelque chose à celui qu'elle aimait tant et dont elle était sûre d'être aimée !

Quant à M. Lasnier, il comprenait parfaitement que son fils eût à liquider quelques dettes de jeunesse. Il le fit entrer dans son eabinet de travail et lui remit vingt mille francs.

— Pars, lui dit-il, et va faire tes adieux à tous tes amis bons et mauvais. Persuade-leur bien que tu dédaignes maintenant toutes ces folles créatures sans cœur et sans vergogne. Et, pour faire disparaî-

tre leurs derniers doutes à cet égard, annonce-leur ton prochain mariage avec la plus pure et la plus jolie petite femme de la terre. Je te le recommande surtout : reviens-nous vite. Une trop longue absence désespérerait Rachel et me rendrait tout triste.

Adrien se fit habiller à la dernière mode, et, avant de les quitter, promit à son père et à Rachel de venir les voir quatre fois, au moins, pendant les quinze jours qu'il passerait loin d'eux.

Le jour du départ, on reconduisit le jeune homme jusqu'au chemin de fer. Là, les beaux yeux de Rachel s'emplirent de larmes qui furent séchées sous de nombreux baisers. Adrien la rassura par de douces et sincères paroles. Au moment où il allait monter en voiture, la belle enfant lui remit son portrait.

— Regarde-le souvent, lui dit-elle tout émue, et surtout prends bien garde de m'oublier !...

Adrien arriva donc à Paris les poches pleines d'or et mis comme un prince. Sa première visite fut pour Maurice.

— M. Maurice est à Bade, lui dit la concierge.

De là, il alla chez Gaston qu'il trouva occupé à

faire le portrait de Julia qui posait, nonchalamment étendue sur une causeuse.

— Comment ! peintre et docteur ! s'écria Adrien, en pressant affectueusement la main de son ami et en saluant l'actrice, qui daigna lui rendre son salut.

— Eh oui ! je consacre mes loisirs à la peinture : c'est un passe-temps comme un autre.

— Un passe-temps royal ! et vous avez soin, ce me semble, de choisir de ravissants modèles.

— Il le faut bien : mes originaux me font pardonner mes copies.

— Oh !... ma modestie, Messieurs, minauda l'actrice en s'inclinant.

Et elle se prit à sourire. Les jeunes gens firent comme elle.

Ce fut une bien douce émotion pour le docteur de revoir en bonne santé celui qu'il avait quitté si près de la mort.

— Vous restez avec nous, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

— Non ; répondit Adrien, mais je vous emmène avec moi.

— Où cela?

— Eh parbleu! chez Peters où nous dînerons, si toutefois cette invitation ne contrarie pas Madame...

— Allons donc ! Madame sera, au contraire, enchantée de faire connaissance avec un de mes amis : n'est-il pas vrai, Julia?

— Oh! je connais déjà Monsieur, répondit froidement l'actrice. Je me rappelle l'avoir rencontré, il y a quatre ou cinq mois, au café Anglais.

— Je n'y suis allé que cette fois-là, reprit Adrien, et j'ai juré de ne plus y retourner.

La conversation continua encore quelques minutes, puis l'on fit chercher une voiture.

— Permettez-moi de vous quitter un instant, dit tout à coup Adrien, je cours louer une avant-scène aux Variétés et je reviens.

— Je comprends, dit Gaston en souriant, à votre aise ; et, tenez, si vous voulez, je vous prierai d'y conduire Madame, ce soir; car, à huit heures, je suis forcé de vous laisser. J'ai à faire un petit voyage ; je ne serai de retour que demain.

J'accepte avec plaisir. C'est bien convenu, n'est-ce pas, Madame?

Julia fit un signe d'assentiment.

II

Pendant le dîner, Adrien fut d'une verve étourdissante. Il raconta à ses convives comment il avait été soigné et guéri ; il leur fit part ensuite de son prochain mariage et de ses mille projets de bonheur. Il dépeignit, avec l'enthousiasme d'un amoureux, celle qui allait bientôt lui être unie, et fut éloquent à force d'être passionné.

Julia l'écouta sans perdre un mot de son récit.

Vous savez quel était le caractère de cette femme.

Son cœur n'avait pas encore battu; et pourtant, chose étrange ! cette femme rêvait depuis longtemps un amour ! Non pas un de ces amours vulgaires qu'allument nos sens irrités et qui s'éteignent aussi

vite qu'ils s'allument. Elle rêvait, la froide courtisane, un de ces amours effrénés, dévorants, où la vanité et la passion trouvent également pâture. Elle voulait que celui à qui elle donnerait son cœur lui sacrifiât le sien. Elle s'était juré de ne jamais aimer un homme libre, comme elle, de toute affection profonde. Le rôle effrayant de génie du mal lui souriait : se jeter hardiment en travers d'une existence heureuse ou à la veille de l'être ; détruire des projets, briser de douces espérances : voilà quel était son rêve ! Et ne vous imaginez pas, au moins, que ce fût pure fantaisie de sa part ! Non ; elle prenait son rôle au sérieux ; elle s'y livrait corps et âme. Seulement, elle s'abusait elle-même : elle prenait pour de l'amour ce qui n'était, au fond, que de l'amour-propre ! Oh ! quelle volupté amère, se disait-elle parfois, de se faire aimer follement par un homme follement aimé ! de sentir sur ses lèvres les baisers de feu qu'une autre vous envie ! Quelle joie de rire des larmes d'une rivale délaissée, trahie, de chanter pendant qu'elle pleure ! Quelle ivresse de s'endormir dans les bras d'un amant, pendant qu'auprès de vous, peut-être, il est une femme qui

souffre et se tord dans les crises de la rage et du désespoir ! Comme l'humiliation de l'une doit rehausser le triomphe de l'autre !

Soyons francs : jusqu'à présent, ce rôle d'accapareuse ne lui a guère réussi. Les amies auxquelles elle a *soufflé* des amants se sont consolées de cette perte, ou plutôt de ce vol, avec une facilité qui témoigne éloquemment en faveur de leur bon caractère.

Adrien, sans s'en douter beaucoup, venait de remuer en Julia une fibre toujours prête à vibrer. Le marbre allait se faire chair.

— Me faire aimer de cet homme, pensa-t-elle, l'empêcher d'accomplir son projet ou tout au moins en retarder la réalisation, ne serait-ce pas un miracle ! Eh bien ! il faut que le miracle s'accomplisse !

La courtisane ne savait que trop bien tout ce qu'elle possédait de séductions. Aussi, ne douta-t-elle pas un instant d'elle-même.

Sa résolution une fois prise, elle se métamorphosa avec une merveilleuse puissance de volonté.

Elle mit de la grâce et de l'abandon dans son maintien, de la volupté dans son sourire, des flam-

mes dans ses yeux, des roses sur ses joues, de la vie dans son sein.

La statue s'anima !

Gaston la contemplait avec étonnement : jamais il ne l'avait vue ainsi.

Huit heures sonnèrent.

— Je suis à regret forcé de vous quitter, dit alors le docteur.

Adrien se leva et, se penchant à l'oreille de son ami qu'il conduisit dans l'embrasure d'une croisée :

— Cette femme est votre maîtresse ?

— Nenni.

— Vous la connaissez !...

— Parfaitement : elle a ruiné cinq de mes amis.

— Ah !

— Elle n'a jamais rien aimé et ne se gêne pas pour le dire. Inutile de lui faire la cour, cher ami, elle n'a pas de cœur !

— Merci de votre avis ! je ne l'oublierai pas. Puis, lui serrant la main, il ajouta à haute voix : A demain.

— Où ? demanda Gaston.

— A trois heures, au café Riche.

— J'y serai.

— Ah ! encore un mot : et Maurice ?...

— Il est fou !

— Comment ?

— Fou d'une femme, d'Elmire ; il s'affiche partout avec elle ; vous verrez qu'il finira par l'épouser, bien malgré lui peut-être. Ils sont actuellement à Bade.

Et Gaston sortit.

III

Adrien appela le garçon, solda la carte et dit à Julia : Partons-nous ?

— Comme vous voudrez, répondit l'actrice, en remettant son châle et son chapeau.

Le jeune homme l'examina à la dérobée et ne put s'empêcher de l'admirer.

Julia était, en effet, plus belle que jamais.

Ils étaient sur le seuil du restaurant et Adrien allait faire approcher une voiture, lorsque l'actrice le pria de consentir à aller à pied jusqu'aux Variétés.

— A vos ordres, dit le jeune homme ; et ils se dirigèrent lentement vers le théâtre.

Pendant le trajet, leur conversation ne sortit guère des limites de la pure convenance. Ils parlèrent coulisses, littérature, voyages, et voilà tout.

Ils entrèrent à neuf heures aux Variétés. La salle était comble : on allait commencer la grande pièce.

A peine étaient-ils installés dans l'avant-scène que cent lorgnettes furent braquées sur eux.

Sans le soupçonner, Adrien était avec une des célébrités féminines du jour.

D'un autre côté, son duel et sa blessure l'avaient fait connaître et l'avaient rendu intéressant. Il n'en faut pas souvent davantage, à Paris, pour passionner la curiosité des badauds et des oisifs : une futilité romanesque suffit à vous créer une réputation.

Aussi, les propos allaient-ils leur train. On s'étonnait de le voir si tôt reparaître.

Le rideau fut levé avant l'ouverture, ce qui indiquait une annonce.

Le régisseur, en habit noir et en gants blancs, vint *réciter* sur la scène, avec force salamalecs, « que Mlle Lucie, prise d'un enrouement subit, réclamait l'indulgence du public. »

On applaudit beaucoup et la pièce commença.

Lucie fit bientôt son entrée en scène, dans un costume éblouissant.

Des bravos enthousiastes l'accueillirent.

Adrien s'efforçait de maîtriser son émotion. La vue de sa première maîtresse venait d'éveiller en son âme des souvenirs avec lesquels il lui coûtait de rompre pour toujours.

Tout alla bien pendant un quart d'heure.

Mais tout à coup les yeux de l'actrice se portèrent machinalement sur l'avant-scène.

Elle reconnut son ancien amant, assis près de Julia. Une violente lutte intérieure, dans laquelle son amour et sa vanité froissée se heurtaient de front, absorba, en cet instant, toutes ses facultés. Elle s'arrêta tout court au milieu d'une de ses plus belles tirades, chancela, pâlit et finit par s'évanouir.

On baissa le rideau. L'actrice fut transportée dans le foyer où elle eut une attaque de nerfs. Un médecin, accouru à la hâte, déclara qu'elle ne pouvait rentrer en scène dans la soirée et prescrivit qu'on la ramenât doucement chez elle.

Grâce à quelques langues indiscrètes, le motif de son évanouissement fut bientôt connu. On se mon-

trait du doigt l'avant-scène où se trouvaient Adrien et Julia.

Celle-ci, toute joyeuse de cet événement qui était un succès pour elle, pria son cavalier de la reconduire.

— Vous le voyez, lui dit-elle en chemin, elle vous aime encore !

— Tant pis pour elle, répondit froidement Adrien, moi, je ne l'aime plus.

— Allons donc !

— Je vous le jure !

— Et votre cousine, mademoiselle Rachel, vous l'aimez, celle-là ?...

— Beaucoup, puisque je vais en faire ma femme.

— Tiens, au fait, c'est vrai, n'importe : je la plains, cette pauvre Lucie, comme je plaindrais, du reste, toute femme qui aurait maintenant le malheur de vous aimer.

— J'avoue qu'elle aurait tort : fût-elle la plus jolie de la terre, je ne pourrais avoir pour elle qu'un caprice.

— Eh ! mon cher Monsieur, un caprice, c'est quelque chose !

— Sans doute, si j'étais assez riche ou assez fou pour le payer chèrement.

Julia se mordit les lèvres dans l'ombre.

La voiture venait de s'arrêter, rue de Calais, devant la maison de l'actrice. Celle-ci tira de sa ceinture une petite montre enrichie de diamants.

— Dix heures seulement, soupira-t-elle ; que je vais m'ennuyer !

— Où voulez-vous que nous allions ? demanda Adrien.

— Oh ! je vais vous paraître bien capricieuse...

— Non ; parlez : je me suis fait votre chevalier, ma soirée vous appartient.

— Si nous allions au bois ? Le croiriez-vous : j'adore les clairs de lune !

— Au bois !

Le cocher repartit.

— Savez-vous, reprit Adrien mis en belle humeur par le champagne du dîner, savez-vous, belle dame, que l'on m'a assuré que vous étiez la créature la plus froide de Paris ?...

— Vraiment ?... Eh bien ! je dois rendre cette

justice à ceux qui vous ont parlé de moi : ils ne vous ont pas menti.

— Ah !...

— Je suis froide et insensible parce que tout ce qui m'a entourée a été froid et insensible ; parce que, jusqu'à ce jour, rien de ce que j'ai vu, rien de ce que j'ai entendu ne m'a causé un de ces tressaillements involontaires, un de ces soubresauts de l'âme qui vous arrachent à votre sommeil pour vous jeter ensuite à travers les orages de la vie. Je suis froide, parce que je ne sais pas me moquer assez hypocritement de tous ces fats qui vous encensent sans cesse de leurs pitoyables louanges ; parce que je ne sais pas répondre : Je t'adore, à tous ceux qui me disent : Je vous aime ; je suis froide, enfin, parce que je suis sincère et ardente dans mes affections comme dans mes haines, parce que je ne me vends pas toujours à qui veut m'acheter !

Et cependant, j'ai là, dans ce cœur qui ne bat jamais, un foyer de tendresse et de passion dont la flamme contenue cherche souvent à déborder. Et tenez, savez-vous à qui je voudrais plaire? Oh ! vous allez me trouver bien extravagante, bien ridicule

peut-être ! je voudrais devenir la maîtresse d'un homme qui n'eût pour moi aucun amour ; pour qui ma beauté ne serait rien ; je voudrais être pour lui une femme vulgaire !

— Vous m'étonnez !

— Comment ! vous ne comprenez pas ?... Mais, ici-bas, un homme voit une femme jeune, belle, parée de toutes les séductions physiques ; cet homme en devient amoureux. Se soucie-t-il qu'elle soit bonne, spirituelle ? Non : il en veut à ces épaules qui l'ont ébloui, à ces yeux qui l'ont fasciné ; il a soif et faim de cette beauté provocatrice ; il ne demande qu'à puiser l'ivresse sur ces lèvres souriantes ; que lui importe le cœur, à cet homme ! le corps, dans sa splendide et luxuriante floraison : voilà ce qu'il lui faut !

Vous avez pu le remarquer, ces amours-là sont les plus féroces...

Moi, c'est le contraire que je rêve ! Me faire aimer pour moi-même ; parvenir à vaincre les dédains à force de dévouement ; triompher de l'indifférence à force de sacrifices, de la colère à force

de douceur ; de la haine même, à force d'amour, oh ! quel bonheur ce serait.

Et Julia laissa tomber sa belle tête sur la capote de la voiture ; ses grands yeux noirs se tournèrent vers le ciel : elle semblait ainsi sourire aux étoiles !

Il y eut un moment de silence pendant lequel la courtisane se livra à mille idées bizarres.

Adrien contemplait cet ange déchu et s'avouait intérieurement que ce n'était pas là la femme qu'on lui avait décrite. Au lieu de l'être froid et impassible qu'il s'attendait à rencontrer, c'était une nature ardente et poétique.

Qui donc a pu souffler le rayon de vie sur cette Galathée ? se demandait-il.

Adrien avait vingt-trois ans ; pouvait-il rester insensible à tant de grâce et de fascination ? Mais le souvenir de Rachel ? m'objecterez-vous. — Bah ! vous riposterait un vieil auteur gaulois : *Oncques vit-on les parpaillans se dégouster des roses ?*

Aussi serra-t-il cette petite main blanche qu'on lui abandonnait sans résistance ; puis il saisit la taille de l'actrice dont la tête, sans doute par mégarde, vint tomber sur la poitrine brûlante du jeune

homme. Tout cela se fit en un clin d'œil et presque sans mouvement.

Dix minutes se passèrent de la sorte. Julia paraissait assoupie. Tout à coup ses paupières se soulevèrent avec une expression de langueur ineffable ; elle regarda Adrien avec douceur. Attiré, malgré lui, par ce regard qui demandait de l'amour, les lèvres de l'artiste se rapprochèrent de celles de la jeune femme et... vous devinez le reste !...

. . . . . .

La courtisane se serrait en frissonnant contre Adrien.

— Oh ! que c'est dommage... lui murmura-t-elle tout bas en baissant les yeux ; il me semble que c'est vous que j'aurais voulu aimer !

L'artiste ne répondit rien.

— Si votre cœur avait été libre, n'est-ce pas que je ne vous aurais pas déplu ?...

— Non ; je vous aurais peut-être trop aimée...

La courtisane se tut et, tirant un mouchoir de batiste de sa poche, elle le porta à ses yeux et se prit à sangloter.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Adrien.

— Rien, ce sont les nerfs... il y avait bien longtemps que je n'avais pas pleuré ; ces pleurs me font du bien. — Puis, riant aux éclats : Vous devez me croire folle, n'est-ce pas ?

Il était minuit et quart. La voiture avait depuis une heure repris le chemin de Paris et venait de s'arrêter une seconde fois à destination.

Adrien fit descendre Julia et lui tendit la main.

— Vous me quittez ? lui dit l'actrice tristement.

— Il le faut bien.

— Pourquoi ?

— Vous êtes une enfant !

— De grâce, ne me laissez pas seule.

— Demain, je viendrai vous voir.

— Demain, reprit-elle en appuyant sur ce mot, demain ! qui sait si je vivrai !

— Vous voulez rire !

— Nón ; regardez plutòt : je pleure !...

Adrien paya sa voiture et, sans plus d'explications, monta avec Julia.

La femme de chambre vint à leur rencontre un flambeau à la main.

L'appartement de l'actrice était au second.

Comme chez Elmire, comme chez Jeanne, comme chez toutes les femmes à la mode, l'ameublement était d'une somptuosité et d'une élégance remarquable. Mais Adrien, habitué à l'étalage de ce luxe, n'y fit guère attention.

— Ouvrez les fenêtres, dit Julia à la soubrette en lui passant son chapeau, et donnez-moi un peignoir : on étouffe ici, n'est-ce pas, Adrien ?

La soubrette s'empressa d'obéir. L'actrice entra dans une pièce voisine pour opérer son changement de toilette, j'allais dire de décor.

Pendant cette opération, notre jeune homme se mit à réfléchir. Quel peut-être le but de cette femme? Eh ! que m'importe, après tout ! je ne l'aime pas, je n'ai donc rien à craindre... une jolie femme est toujours une jolie femme ! ce sera mon éternel adieu à la vie de garçon.

En cet instant, la dernière recommandation de Rachel lui vint à l'esprit : il tira de sa poche le portrait de sa cousine, de sa fiancée :

— Oh ! sois sans crainte, va, lui dit-il ! comme si elle eût dû l'entendre, tu es la seule que j'aime, toi, ma mignonne, tu es la seule que j'aimerai toujours.

Et il embrassa le médaillon.

Julia fut bientôt de retour. Elle congédia la bonne et fit fermer les portes.

— Que pensez-vous de moi ? demanda Julia au jeune homme.

— Que vous êtes la plus adorable créature que je connaisse; rien de plus.

— Rien de plus, vrai ?

— Vrai.

— Pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt ! je ne vous aurais pas trahie, moi !

— En êtes-vous sûre, au moins ?

— Méchant que vous êtes, allez ! ai-je des raisons pour vous parler ainsi ? Ah ! vous vous imaginez peut-être que j'en veux à votre or, à votre fortune ? Eh bien ! détrompez-vous ; en voulez-vous une preuve, regardez !

Et, en disant ces mots, elle avait ouvert un petit coffret d'où elle retira des coupons de rente.

— Tenez, je suis riche ; je n'ai besoin de personne : j'ai 25 mille livres de revenu.

Adrien ouvrait de grands yeux étonnés.

— Vous voyez bien qu'ils vous ont menti, con-

tinua-t-elle, ceux qui vous ont assuré que je comptais sur l'or d'aujourd'hui pour vivre le lendemain ! Oh ! croyez-le bien, allez : je vous aurais aimé pour vous, pour vous seul. Je vous aurais aimé parce que vous possédez un je ne sais quoi qu'il m'est impossible de définir, mais que je n'ai encore rencontré chez personne. Jusqu'ici mon cœur avait dormi d'un profond sommeil ; il n'est éveillé que depuis trois heures ! oh ! je vous le jure sur le portrait de cette vieille femme que j'appelai ma mère et qui est morte en me laissant seule et abandonnée en ce monde !...

Puis, elle vint s'asseoir près de lui sur le canapé.

— Me crois-tu, dis ? Et, penchant son front sur la poitrine de l'artiste, elle lui murmura ces deux syllabes magiques vieilles comme la terre et pourtant toujours nouvelles : Je t'aime ! aie pitié de moi. Écoute, Adrien : j'ai vu des hommes se rouler à mes pieds : — les uns étaient riches, les autres étaient beaux ; je les ai vus me supplier à mains jointes de leur accorder un sourire, un regard, une caresse... Eh bien ! à mon tour, c'est moi qui te supplie, c'est moi qui demande à ce cœur qui ap-

partient à une autre, un peu, rien qu'un peu d'amour !...

Adrien, séduit par tant de beauté et de passion, ne put échapper à la tentation. Il mordit à belles dents à la pomme qu'Ève lui présentait avec tant de grâce. Et, dans les enivrements de l'amour et de l'orgueil, il se disait à lui-même : Voilà donc la femme que le monde appelle la «statue de marbre !»

IV

Le lendemain, Adrien rentra chez lui de bonne heure. Il avait repris son logement de la rue Meslay. Ce séjour lui plaisait à cause même des souvenirs d'amour et de jeunesse qui s'y rattachaient.

Il trouva, chez sa concierge, une femme en pleurs qui l'attendait ; c'était la femme de chambre de Lucie.

— Venez vite, Monsieur, lui dit-elle en l'apercevant, madame s'est empoisonnée, elle est mourante.

— Qui? madame? demanda le jeune homme tout tremblant.

— Mais, parbleu ! mademoiselle Lucie, s'écria

la concierge : oh ! ces monstres d'hommes, ça n'a pitié de rien !

— Où est-elle donc?

— Chez elle, tout près d'ici, boulevard Bonne-Nouvelle, continua la soubrette ; j'ai en bas une voiture. Hâtez-vous, Monsieur : vous seul pouvez encore la sauver. Si vous saviez comme elle souffre !

Adrien ne se fit pas prier davantage, il suivit la femme de chambre.

Pendant le trajet, Marianne, — c'était le nom de la bonne, — lui donna quelques explications. Lucie, en rentrant du théâtre, s'était mise au lit. Peu à peu son irritation nerveuse s'était calmée ; elle s'était même assoupie. Mais au bout de quelques instants, elle s'était éveillée en sursaut, avait pris une fiole de laudanum placée sur son guéridon, et, dans un accès de désespoir, en avait avalé une partie du contenu. Le délire le plus affreux n'avait pas tardé à s'emparer d'elle ; elle se roulait sur son lit, et, au milieu de ses cris de souffrance, prononçait sans cesse le nom d'Adrien.

La bonne cessait à peine de parler, quand la voiture s'arrêta.

— C'est ici, Monsieur, dit celle-ci en descendant, suivez-moi.

Adrien trouva le médecin dans le salon; il rédigeait une ordonnance.

— Eh bien? Monsieur, questionna avec effroi le jeune homme.

— Hum! hum! fit le docteur, le cas est grave, d'autant plus grave, qu'elle refuse obstinément de prendre les remèdes qu'on lui prescrit. Si vous avez quelque autorité sur elle, je vous conseille, Monsieur, de la dissuader de sa fatale résolution. Nous allons essayer tout à l'heure d'un vomitif, si toutefois vos exhortations sont, comme je l'espère, mieux accueillies que les miennes. Nous avons affaire à un terrible petit sujet! je vous préviens... si encore je connaissais la cause véritable de ce suicide! car, c'est un suicide, Monsieur, une demi-fiole de laudanum de Sydenham! Il y a évidemment sous tout cela une peine d'amour, un désespoir de femme trahie, que sais-je! vous le savez peut-être, vous, Monsieur?

Adrien allait répondre, mais Marianne vint le prévenir que Lucie était prête à le recevoir.

Ce ne fut pas sans une poignante émotion que l'artiste pénétra dans la chambre à coucher de la jeune femme. Son émotion redoubla quand il l'aperçut pâle et défaite. La tête de la malade était posée sur l'oreiller de manière à ce que son visage fût tourné vers le visiteur. Ses cheveux, sans être en désordre, s'éparpillaient cependant en boucles légères sur ses tempes et autour du cou. Son regard était plein d'une tristesse résignée qui imprimait à l'ensemble de sa physionomie une touchante et douloureuse expression.

En voyant entrer Adrien, elle se dressa sur son séant et lui tendit la main.

Le jeune homme la prit doucement dans les siennes, une larme vint à sa paupière. Puis, s'approchant de l'actrice et l'embrassant au front :

— Malheureuse ! lui murmura-t-il, qu'as-tu fait !

Lucie, sans répondre, s'enveloppa la tête de ses deux bras, puis, les écartant tout à coup, et les passant autour du cou du jeune homme, elle se mit à sangloter.

— Écoute, Adrien, lui dit-elle, tu aurais tort de me gronder : je suis si contente de mourir... main-

tenant surtout que je t'ai revu ! Ah ! tu ne te figureras jamais tout ce que j'ai souffert depuis notre séparation ! c'est impossible à dire ! J'ai essayé de tous les remèdes pour me guérir, j'ai usé de toutes les ressources, rien n'y a fait. Mes souvenirs, ces doux souvenirs de notre premier amour, me poursuivaient partout : au théâtre, au bal, dans l'orgie, et jusque dans la prière... Oui, mon ami, il m'est arrivé bien souvent de prier ! cela te surprend, n'est-ce pas ? que veux-tu ! moi, je n'étais pas née pour être courtisane ; il ne faut pas avoir de cœur à ce métier-là, et pour mon malheur, — pour mon bonheur peut-être, — le mien n'a pas un instant cessé de battre ! Voilà pourquoi je n'ai pu t'oublier, toi que j'aimais tant, toi que j'aime tant encore aujourd'hui ! Aussi, l'autre soir, quand je t'ai reconnu, toi, mon Adrien, assis près de cette... Julia, toutes mes tortures de six mois se sont concentrées en mon âme... la douleur m'a rendue folle..., folle !... mais qu'importe ! je suis heureuse à présent, puisque c'est à ma folie que je suis redevable de mon dernier bonheur !...

Adrien pleurait : la mourante l'attira vers elle et le couvrit de baisers.

— Voyons, là, franchement, reprit-elle en s'efforçant de sourire, as-tu quelquefois pensé à ta petite Lucie ? Oui, n'est-ce pas ? tu as pensé souvent à moi ? tu t'es rappelé sans doute ces douces heures que nous avons passées ensemble. Te souviens-tu de notre première course dans les champs, à Reims, et ici, à Paris, de notre petite chambre de la rue Meslay ? Moi, je m'en souviens bien, va ! oh ! ces souvenirs, ils me feraient revivre, je crois... oui, je veux vivre, je vivrai ! je ne suis pas morte encore, pas vrai ?... dis ?...

Elle retomba dans le délire.

Adrien passa la journée et la nuit à son chevet.

On parvint à faire prendre à la malade un antidote qui amena une crise terrible.

— Cette crise la sauvera, dit le docteur à notre héros, mais elle mourra jeune.

Rassuré désormais sur la guérison de Lucie, Adrien éprouva le besoin de reprendre sa liberté. Avant de quitter la jeune femme, il lui promit de

venir la voir souvent, cette promesse la consola un peu de son départ.

— Diable ! murmura l'artiste en s'éloignant, j'aurais, je crois, mieux fait de rester à Bois-Colombe !

Il alla chez Gaston.

— Ah ! vous voilà donc enfin ! s'écria celui-ci ; vous m'avez crânement fait poser, hier, au café Riche !

Adrien allait lui raconter les événements de la veille, mais son ami ne lui en laissa pas le temps.

— C'est bon ! c'est bon ! on sait tout... ah ! vous en faites de belles, monsieur le don Juan ! vous avez donc juré de faire mourir toutes les femmes d'amour ! ce que c'est qu'un duel, tout de même ! comme cela vous met en vogue ! hein ?... Tenez, en voilà une qui sort d'ici que j'avais toujours connue d'une froideur, d'une insensibilité marmoréenne, et bien ! mon cher, elle est actuellement en ébullition ! elle crie, elle pleure, elle s'agite, elle trépigne... elle est folle, en un mot ! et de qui, s'il vous plaît ? de vous, Monsieur, de vous-même ! elle veut tuer tout le monde et se tuer elle-même, si vous ne l'aimez pas !.. Ah ça, mon ami, quel ta-

lisman possédez-vous donc? Auriez-vous découvert quelque philtre, quelque recette enchantée?...

— Je n'y suis pas : de quelle femme voulez-vous parler?

— Ah parbleu! faites l'étonné, maintenant! vous le savez mieux que moi.

— De Julia?

— Eh! sans doute!

Adrien partit d'un large éclat de rire.

— Riez, sans cœur, continua Gaston plaisantant, riez bien! mais, si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de retourner près de votre père. Si les femmes de théâtre s'en mêlent, vous ne sortirez qu'en lambeaux de leurs redoutables griffes. Elles sont pires que les bacchantes antiques.

— N'importe! reprit l'artiste sur le même ton, je veux, pendant quelques jours encore, me dévouer aux furies. J'espère que, pour adoucir mon malheur, vous dînerez ce soir avec moi?

— J'accepte, mais par pur dévouement, au moins! je ne vous quitte plus d'un pas; autrement vous seriez capable de faire une troisième conquête...

— Soit, je rentre chez moi m'habiller, et à cinq heures, au café des Variétés.

— Tâchez d'être exact, cette fois...

— Oh ! comme le canon du Palais-Royal. Boum !...

Adrien trouva une lettre chez sa concierge, il reconnut tout de suite l'écriture de Rachel. Voici ce qu'elle lui disait :

« Depuis que tu es parti, mon Adrien, il y a de « cela trois jours — trois siècles ! — nous nous « ennuyons à mourir. Le matin, je vais toute seule « au jardin ; je m'assieds sur ce banc de gazon, « sous cette petite tonnelle où tu aimais tant à « reposer, pendant ta convalescence. Elle est au- « jourd'hui plus belle que jamais : un rossignol a « posé son nid entre les branches du groseillier qui « est à côté. Chaque jour, j'émiette des friandises « sous l'arbuste où l'oiseau vient les ramasser pres- « que en ma présence. La nuit, j'écoute de ma « fenêtre ses jolis chants, et je m'endors en rêvant « à toi ; d'autres fois, je cueille des marguerites. « Et lorsque je les interroge une à une, si tu voyais « comme mon cœur bat, comme ma main tremble ! « Les charmantes petites fleurs ! toutes jusqu'à

« présent m'ont répondu : Beaucoup ! oh ! n'est-ce « pas, qu'elles ne m'ont pas menti ?

« A table, mon oncle ne me parle que de toi, de « nos projets, de notre mariage qui le rendra si « heureux. Avant-hier, nous sommes allés nous « promener, bras dessus, bras dessous, dans les « bois, comme deux amoureux... tu n'es pas ja- « loux?...

« Et toi, que fais-tu dans ce grand Paris dont la « rumeur arrive parfois jusqu'à notre solitude? N'y « demeure pas trop longtemps, je t'en prie... il est « des moments où j'ai peur que tu ne m'oublies... « il y a, autour de toi, tant de séductions, tant de « piéges dorés? Mais non : tu penses toujours à « moi, à ta petite Rachel. Comptes-tu, comme moi, « les jours qui nous séparent encore de notre doux « bonheur? il n'y en a plus que douze ! ce sera vite « passé, surtout si tu viens souvent nous voir.

« Ce matin, la couturière m'a essayé ma robe « blanche... si tu savais comme elle me va bien ! « mon oncle était tout émerveillé : il ne pouvait se « lasser de me regarder. Comme tu m'aurais em- « brassée de bon cœur, si tu avais été là ! ne t'ima-

« gine pas, au moins, que tout ceci soit de la vanité,
« de la coquetterie ! non, mon Adrien; mais je
« tiens à être belle, bien belle, si belle enfin que tu
« sois obligé de m'aimer autant que je t'aime.

« Viens demain, sans faute, nous t'attendrons
« pour dîner. Nous mettrons le couvert sous la
« tonnelle.

« Adieu donc et à bientôt. Permets-moi de t'em-
« brasser sur les deux joues, tu ne peux refuser
« cela à ta fiancée, à

« ta RACHEL. »

— Pauvre petit ange ! murmura Adrien en portant à ses lèvres la lettre qu'il venait de lire. Et j'ai pu !... ne songeons plus au passé ; demain, je retourne à Bois-Colombe et je n'en sors que marié !

Allons, c'est aujourd'hui que j'enterre ma vie de garçon ! *De profundis !...*

Il s'habilla.

Au moment où il allait sortir, il entendit sonner.

— Qui diable peut venir à cette heure ? se demanda-t-il en allant ouvrir.

C'était Julia.

A cette apparition inattendue, le jeune homme devint tout rouge.

L'actrice, au contraire, était pâle.

Adrien lui offrit un fauteuil.

— Je me disposais à aller chez vous, dit-il à sa maîtresse, pour couper court à toute explication.

— Ah !... fit Julia; pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ?...

— Mais...

— Je le sais, continua-t-elle; vous auriez donc tort de vouloir me le cacher.

— Eh bien ! pouvais-je faire autrement ?...

— Non, certes; et est-elle morte, *enfin* ?...

— Madame !... s'écria Adrien avec colère.

— Oui, j'ai tort, je suis folle !... oh ! c'est que je souffre, voyez-vous !...

Le jeune homme avait hâte de terminer cette scène.

— Est-ce ma faute, après tout, répliqua-t-il avec humeur; ne vous ai-je pas prévenue que je n'étais plus libre ?

— C'est vrai, soupira l'actrice en laissant tristement retomber sa tête sur sa poitrine; c'est une fatalité !...

Adrien enfila sa redingote en chantonnant un refrain grivois.

— Ah ! dit Julia avec un sourire amer, vous êtes sans cœur et sans pitié !... mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une femme comme moi, lorsque cette femme aime passionnément, avec frénésie ?...

— Je m'en doute bien un peu, répondit-il d'un air moqueur ; je regrette vivement de ne pouvoir que vous plaindre, lorsqu'il m'eût été si agréable de vous consoler !

— Mais quel homme, quel tigre êtes-vous donc ?...

— Un tigre, moi ! vous savez bien que non, Madame... Que voulez-vous ! moi aussi, j'ai souffert !

— Pas autant que moi.

— Vous ?... ce n'est pas l'amour qui vous broie le cœur, c'est l'amour-propre !

— Oh ! vous êtes cruel ! que vous ai-je fait, mon Dieu !

— Voyons, lui dit gentiment Adrien, calmez-vous. — Puis, s'approchant d'elle et mettant les mains de l'actrice dans les siennes :

— Les larmes ne vont pas à ces jolis yeux, cette

bouche est faite pour sourire; croyez-moi, ne forcez pas vos sentiments : ne vous jetez plus dans un amour sérieux. — Certes, j'aurais été fier, j'aurais été heureux de faire de vous ma maîtresse, mais cela m'est tout à fait impossible, je ne m'appartiens plus.

Et il la prit dans ses bras; Julia fondait en larmes. Le jeune homme essuya lui-même ses beaux yeux et, après lui avoir rendu quelques baisers, lui dit de sa voix la plus caressante :

— Eh bien? c'est fini?...

— Oui.

— Nous ne pleurerons plus?

— Non.

— Alors, allons retrouver l'ami Gaston et nous irons ensuite sabler le champagne; accepté?...

Julia se mit à sourire.

— Allons, tout va bien! s'écria Adrien; les grands yeux noirs s'animent, le front se déride : après la pluie, le beau temps!

Nos jeunes gens se dirigeaient vers la porte, quand un violent coup de sonnette retentit.

— Encore ! exclama Adrien avec dépit.

Une femme apparut sur le seuil de l'appartement.

— Lucie !

C'était elle, en effet; pâle comme une morte, se soutenant à peine et enveloppée dans un cachemire des Indes comme dans un riche linceul.

Adrien ne savait quelle contenance prendre. Il restait là, bouche béante, en face de ce spectre qui le terrifiait. Quant à Julia, elle s'était rapidement recroquevillée dans sa carapace de marbre. Elle se tenait immobile et debout dans un coin apparent de la chambre.

— Je vous dérange, dit la nouvelle venue à Adrien, vous êtes en compagnie... J'ai entendu vos éclats de rire... oh ! ne vous gênez pas : que vous fait la présence d'une morte !...

— Lucie !!!

Affaiblie, exténuée par cet effort, la jeune femme se laissa tomber sur un fauteuil et s'écria avec des sanglots dans la voix :

— O mon Dieu ! que vous me punissez !... cet homme à qui j'ai sacrifié ma vie... cet homme pour

lequel je vais mourir, me délaisser, parodier mon agonie... et avec qui !

— Madame !... interrompit Julia furieuse.

Lucie, en la voyant faire un pas vers elle, se prit à rire d'un rire aigu, strident comme le sifflement d'une couleuvre. Elle voulut se soulever et retomba aussitôt évanouie.

Adrien se pencha vers elle et fit signe à Julia de se retirer.

— Votre présence ici ne pourrait qu'aggraver le mal, lui dit-il.

— C'est bien, répondit la courtisane rouge de colère et de honte, vous donnez raison à cette femme... c'est sans doute un dernier hommage à sa constante fidélité !... je vous approuve...

Elle sortit.

Adrien prit Lucie dans ses bras et fit tout ce que sa présence d'esprit lui suggéra pour la rappeler à la vie. Elle finit enfin par ouvrir les yeux qu'elle promena anxieusement de tous côtés.

— Elle est partie, lui murmura le jeune homme qui comprit ce que signifiait ce regard.

— Ah ! répliqua faiblement l'actrice, moi aussi.

je vais partir et pour toujours !... oh ! sois tranquille, mon ami, je ne t'embarrasserai pas longtemps : j'ai à peine une heure à vivre...

— Tu vivras, le médecin ne l'a-t-il pas assuré ?

— Le médecin !... il est parvenu à extraire une fois le poison de mes veines, mais cette fois-ci il n'y parviendra pas...

— Que dis-tu !...

— Je dis que, quand j'ai su que cette femme, cette Julia était ici, j'ai bu le contenu de ce flacon. — Et elle lui montra une petite fiole au fond de laquelle restaient quelques gouttes d'un liquide jaunâtre.

— Que faire, mon Dieu, que faire !...

Adrien appela de toutes ses forces.

Justement Gaston montait, car il s'était lassé d'attendre.

— Venez, venez vite, lui cria Adrien en l'apercevant.

— Qu'y a-t-il donc?

— Regardez !... — il lui montra Lucie étendue dans son fauteuil et presque sans mouvement.

Gaston s'approcha, examina avec attention la

jeune femme et dit tout bas à son ami : Elle est perdue !

— Il faut la sauver !

— Trop tard.

— Mais à quoi sert donc la science ! s'écria l'artiste dans son désespoir.

— La science est impuissante contre la mort...

— Morte ! est-ce qu'elle est morte?... non; non; son cœur bat encore !... écoutez...

— Essayons de la sauver, mais je vous le répète, il est trop tard.

Gaston écrivit à la hâte une ordonnance qu'il fit porter chez le pharmacien de la rue.

Adrien, aidé du docteur, transporta doucement l'actrice sur le lit.

Une heure après, Lucie reprit ses sens. Elle se tourna vers son amant qui pleurait à son chevet, et, prenant dans ses mains déjà froides la tête du jeune homme, elle appuya ses lèvres sur son front avec une fiévreuse ardeur...

— Je vais mourir... lui dit-elle.

— Non ! reprit Adrien avec conviction, si tu reviens à la vie, eh bien !...

— Eh bien?

— Eh bien! nous ne nous quitterons plus!...

— Merci, mon Adrien, mais je ne veux plus de ton amour, je ne veux que ton souvenir... ton souvenir, entends-tu, tu ne me refuseras pas cela? Moi vivante, ton avenir serait brisé, ton bonheur à jamais détruit... Oh! ne crois pas que j'emporte avec moi le moindre ressentiment... n'est-ce pas de ma faute, d'ailleurs, si tu m'as quittée, si tu m'as maudite peut-être... Oh! les femmes de théâtre, ce sont elles qui m'ont perdue... ce sont elles qui m'ont poussée dans la fange... J'étais pauvre, ma toilette était simple, mais tu m'aimais et ton amour me suffisait... Un jour, elles me firent rougir de ma pauvreté,... je voulus des bijoux, des diamants, des robes de velours... je voulus de la fortune et de la gloire... tout cela, je l'ai eu... et maintenant que la tombe va me recevoir, à quoi me servent donc la gloire et la fortune!... A rendre ma mort plus amère!...

Pendant toute la nuit, elle fut en proie au délire. Adrien ne quitta pas le chevet de son lit.

Vers le matin, elle s'assoupit.

— Elle dort, dit tout bas Adrien à Gaston qui n'avait pas voulu abandonner un instant son ami.

— Oui, répondit celui-ci, le sommeil qui précède la mort !

Adrien ferma les volets pour empêcher la lumière de pénétrer dans la chambre. Comme contraste à cette scène de désolation, le temps était d'une sérénité splendide. Les premiers rayons du soleil levant se brisaient déjà sur la cime des toits en arêtes éblouissantes.

En cet instant, Lucie s'éveilla en sursaut et dit au jeune homme :

— Non, ne ferme pas... je veux voir encore le ciel...

Adrien s'empressa d'obéir, puis il vint se mettre à genoux au pied du lit de sa maîtresse.

— Écoute, ami, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, promets-moi de te souvenir un peu de moi... quand tu m'auras conduite à ma dernière demeure, tu t'en iras à Bois-Colombe, près de ta fiancée... tu l'épouseras... mais chaque année, au printemps, tu viendras déposer sur ma tombe une branche de lilas blanc, et tu diras une petite prière

pour moi... tu me le promets bien, n'est-ce pas? — Puis, regardant le ciel radieux : Oh! le beau jour pour mourir! qu'en pensez-vous, monsieur Gaston?

Les deux jeunes gens pleuraient à chaudes larmes.

— Allons, vilains enfants que vous êtes, continua-t-elle avec un sourire d'une douceur infinie, voilà que vous allez gâter mes dernières joies...

Puis, tout à coup, elle étendit ses bras vers son amant :

Adrien! Adrien! murmura-t-elle si bas, que le bruit de sa voix n'arriva que comme un souffle à l'oreille du jeune homme.

Elle était morte!!...

Adrien se précipita sur ce cadavre encore palpitant et le tint longuement embrassé. Il fallut que Gaston le rappelât à lui-même.

Une heure après, Julia, dans une toilette tapageuse, entrait dans l'appartement.

— Que venez-vous faire ici, Madame? lui demanda sévèrement le fiancé de Rachel, je ne vous connais plus.

— Je vous connais encore et c'est ce qui me tue! répondit-elle sans sourciller en parodiant le fameux vers des Horaces. Figurez-vous, mon cher, que, ce matin, à mon réveil, j'ai été prise d'un remords, vous devinez à propos de quoi... comment va Lucie?... Votre concierge m'a assuré qu'elle était morte, mais moi, je ne crois à rien, ici-bas : pas même aux suicides par amour!...

Adrien toisa l'actrice d'un regard de mépris, puis il la saisit par le bras et la força à se rapprocher de l'alcôve dont il écarta brusquement les rideaux.

— Et maintenant, y croirez-vous? lui demanda-t-il d'une voix vibrante de colère et d'indignation.

— Je me doutais que cette petite finirait mal, pensa la courtisane en se retirant.

Elle ne savait pas jouer la comédie!

ÉPILOGUE

DEUX ANS APRÈS

Il pouvait être cinq heures du soir. Le boulevard des Italiens avait cet aspect animé qu'on lui connaît.

Une voiture s'arrêta devant le café Anglais. Gaston en descendit et entra dans ce restaurant à la mode.

— Le cabinet n° 8, demanda-t-il au garçon.

— Il est libre, monsieur Gaston.

— Il n'est venu personne?

— Non, pas encore.

— C'est bien, — du reste, continua le médecin en tirant sa montre, je suis en avance.

Il monta et se mit au balcon, afin de voir venir ceux ou celles qu'il attendait. Au balcon qui touchait au sien étaient deux jeunes amoureux qui renouvelaient le serment de s'adorer toujours.

C'était Anatole Morval, le poëte chez lequel nous nous sommes arrêtés un instant et qui depuis un an déjà vivait maritalement avec Geneviève.

La chance avait enfin souri à ce couple charmant.

Les pièces d'Anatole étaient jouées et elles avaient du succès.

Il gagnait plus d'argent qu'il n'en avait rêvé :

Quant à Geneviève, sa grâce, sa beauté, son intelligence, en avaient fait une comédienne remarquable.

De l'or, de la gloire, de l'amour !

Quelle radieuse trinité !

Il est un autre personnage de ce livre que nous ne devons pas non plus oublier : Léon Normand. Celui-là, trop fier pour vouloir partager la fortune de celui qu'il appelait autrefois son frère, était parti pour l'Amérique. Il est entré, nous a-t-on assuré, dans la sainte confrérie des Mormons. Qu'il y vive heureux !

Au bout de quelques minutes, une seconde voi-

ture s'arrêta, et, cette fois, Adrien et Maurice pénétrèrent dans le café.

— Ah! enfin! s'écria joyeusement Gaston, qui leur fit signe de venir le retrouver.

Quand les jeunes gens furent en présence, ils se serrèrent la main avec une affectueuse cordialité.

On servit bientôt à dîner.

— Oui, Messieurs, dit Gaston à ses hôtes, je vous ai mandés ici pour vous apprendre une grandissime nouvelle :

— Voyons.

— Je me marie!

Adrien et Maurice partirent d'un franc éclat de rire.

— Je ne plaisante pas le moins du monde, je vous jure : j'épouse une jolie fille et trois cent mille francs de dot.

— Bravo! s'écria Adrien.

— Bravissimo! s'écria à son tour Maurice.

— Garçon, du champagne!

— Mais vous allez donc tous vous marier? reprit Maurice.

— Dame! à trente ans! que peut-on faire de

mieux? répliqua Gaston; — puis, s'adressant à Adrien : Et toi, tu es heureux?...

— Plus que je ne le mérite : j'ai épousé un ange; et je vous annonce que je suis père d'un charmant petit chérubin.

— A la bonne heure! tu n'as pas perdu de temps.

— Mais que sont devenus nos amis et ces dames? voyons, toi, Maurice, qu'as-tu fait de ton Elmire?

— Demandez plutôt ce qu'elle a fait de moi. Elle m'a aux trois quarts ruiné! et m'a planté là pour aller voir, avec un nouvel amoureux, si le printemps s'avance dans une autre patrie!

— Et Jeanne?...

— Jeanne! envolée!

— Sous quel ciel!

— Sous un ciel glacé, à Saint-Pétersbourg, pour faire fortune.

— Ça n'allait donc plus à Paris?

— Mes chers amis, Paris est une grande capricieuse qui n'aime pas à voir toujours danser les mêmes poupées. Il lui faut du nouveau; elle ne veut de la fleur que le premier parfum, et elle a, ma foi, raison, puisqu'elle est assez riche et assez généreuse

pour payer ses fantaisies de grande dame. — Jeanne avait vingt-cinq ans et un passé tapageur. Elle a bien fait de filer là-bas. Les boyards n'y regardent pas de si près que nous, et ils ont, par-dessus le marché, la toquade des parisiennes. Le fait est que c'est une superbe race, des filles d'Ève en droite ligne ! Aussi, avec quelle avidité ces excellents boyards se jettent-ils sur nos échantillons féminins, qui ne sont le plus souvent que de la camelotte. — Passez-moi ce terme de calicot. Nous avons les boutons, ils ont les roses, c'est déjà quelque chose pour un pays situé sous le soixante-dixième degré de latitude !

— Et Julia ?

— Oh ! celle-là a tiré à temps son épingle du jeu : elle est mariée !...

— Avec ?...

— Avec un comte !

— Ne serait-ce pas un conte que tu nous fais ?...

— Pas du tout : elle s'est retirée dans le château de son noble époux, à cent lieues d'ici, dans le Périgord. Elle confit maintenant ses grâces dans la dévotion, communie trois fois par mois, reçoit le

curé tous les jours à sa table, fait partie de six confréries pieuses, est dame patronesse ! on l'appelle, à six lieues à la ronde, la Providence des pauvres, et un jour, l'on écrira sur sa tombe :

« Ci-gît Julia Boneau, comtesse de la Frey.

« Fut, pendant sa vie, l'exemple des jeunes filles.
« la mère des malheureux et le modèle des épou-
« ses ! »

— Et, après sa mort, que sera-t-elle?

— C'est ce que ne dira probablement pas l'épitaphe.

— Diable ! mais alors, toutes les étoiles de Paris se sont donc éclipsées ?...

— Oui, pour faire place à de nouvelles qui s'éclipseront à leur tour. Et cela continuera ainsi jusqu'à la fin des siècles.

Les femmes de théâtre, qui ne sont pas toujours des phénix, renaissent cependant de leurs cendres.

C'est le contraire de la vieille garde :

Elles se *rendent*, mais ne *meurent* pas !

FIN DES FEMMES DE THÉATRE.

UNE COMÉDIENNE

EN VOYAGE

NOUVELLE PAR J. A.

UNE COMÉDIENNE EN VOYAGE

Il y a de cela une dizaine d'années. J'achevais ma philosophie à l'université de ***. Nous venions d'entrer en vacances; l'année avait été studieuse, les examens laborieux, les professeurs ennuyeux ; tous successivement nous avions pris la volée aux quatre points cardinaux.

Pour moi, je voyageais dans la Suisse française. Vous savez qu'en voyage il faut peu de chose pour rire, bien moins encore pour écrire de quoi l'on a ri, et absolument rien, je crois, pour persuader au public qu'on est, tout comme un autre, un héros à illustrer. En voyage, les aventures pleuvent; l'imprévu abonde. Quand ce ne serait que les bonnes auberges qu'on trouve çà et là sur la route; un hôtelier honnête; une paysanne jolie, encadrée dans un joli paysage; quand l'imprévu surgirait sous la forme d'une ruine, d'un vieux donjon non inscrit sur l'itinéraire ; d'un ami qu'on rencontre, pique en main,

sur la crête d'un glacier, à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la rue Vivienne, alors la surprise se peut décorer vaguement du titre d'aventure, et il est presque permis d'en faire part à ses contemporains.

J'étais donc en voyage. Je venais de sortir de Lausanne, me dirigeant sur Bâle, le sac au dos, guêtres aux jambes et la tête brisée par un séjour d'une semaine dans la ville, heureux de revoir des arbres, du soleil, de la poussière même, joyeux de respirer l'air pur qui descendait par bouffées des montagnes, de regarder de temps en temps derrière moi s'agrandir l'horizon et se dérouler la chaîne des Alpes qui enserre le lac de Genève.

C'était un soir de juin ou de juillet. La journée avait été chaude, mais le soleil au déclin perdait graduellement sa force et allongeait péniblement ses derniers rayons dans la campagne. Tout me promettait un spectacle magnifique, un couchant enflammé, une nuit étoilée.

Depuis une heure, je cheminais tête nue, aspirant la première fraîcheur du soir, lorsqu'au tournant d'un mamelon, j'entendis un bruit de chevaux et j'aperçus à cent pas, et venant à ma rencontre, une énorme diligence dont l'attelage gravissait, en soufflant et suant, la pente roide du coteau.

En voyage, pour l'amateur, un peu musard de sa nature, la rencontre d'une diligence est une véritable bonne fortune.

Vous êtes-vous trouvé dans ce cas ? J'aime à le croire. Une instinctive curiosité, convenez-en, vous immobilise

au bord de la route, assez prudemment à l'écart pour n'être pas broyé, assez commodément aussi pour jeter un coup d'œil indiscret dans l'intérieur de la lourde machine qui s'enfuit.

C'est toujours ce que je fais. Du moins n'y manquai-je pas cette fois, et je fus servi à souhait : car la pente devenant plus rapide, les chevaux s'étaient ralentis, et je pus à loisir égarer dans le coupé un regard investigateur.

Je ne vis pas grand'chose, mais je crus entendre un bruit de rire étouffé partir du fond du véhicule.

Les chevaux allaient à mon pas ; je suivis un peu, et mes yeux s'écarquillèrent d'une façon démesurée.

— Il est charmant, ce jeune homme, disait une voix qui bien certainement appartenait à la même bouche que l'éclat de rire, et dont l'accent arrivait confusément à mon oreille ; il est charmant ! Il serait à croquer avec son bâton sous le bras, ses cheveux au vent. Mais voyez donc, Judith, je vous en prie !

J'étais seul sur la route ; il est donc incontestable que cette plaisanterie s'appliquait à ma personne. Les convenances sociales ont assigné à la femme un rôle de réserve si prononcé, que l'on comprendra facilement pourquoi je fus démesurément surpris d'une telle liberté d'allures. Je jugeai toutefois qu'un ridicule quelconque avait motivé contre moi cet accès de joie outrée. C'est ce qu'il fallait approfondir.

Il faut vous dire auparavant qu'à cette période de mon extrême jeunesse, je professais une souveraine confiance

en moi-même ainsi que les plus dangereuses théories sur la vertu des femmes. Il y a un âge où l'on appartient invinciblement à l'école du scepticisme. J'avais alors sur l'amour, par exemple, l'esprit meublé d'un certain nombre de dilemmes fort réjouissants, puisés dans l'arsenal de Stendhal, et que je m'étais appropriés, attendant avec fièvre l'occasion de les mettre à profit. J'avais été peu assidu au culte d'Épictète, le plus désespérant des résignés, et je n'avais pas fait encore ample récolte de patience, ce fruit amer et tardif de l'arbre de la philosophie.

J'aurais donc été désespéré d'en rester là, lorsque tout semblait me promettre une piquante aventure.

Cependant les chevaux avaient repris le trot. Comme un lion, je courus au combat, je sautai sur le marchepied, et, me cramponnant à la portière de la voiture, je regardai de près mon ennemi. Il se dissimulait lâchement derrière un voile bleu et épais. A ma brusque apparition, ce voile bleu fit un mouvement de retraite. A côté de lui se trouvait une jeune fille au nez espiègle, à l'œil mutin et que je n'eus pas de peine à classer au rang des Marinettes et des Maritons.

Ce n'est point à elle que je m'adressai.

— Vous m'avez fait l'honneur de parler de moi, dis-je de l'accent le plus humble. Puis-je savoir, Madame, ce qui me vaut cet honneur ?

Le voile bleu ne broncha pas. Seulement les petits éclats de rire, à grand'peine contenus, continuèrent de plus belle.

— Il me semble, repris-je, que vous avez exprimé le désir de me croquer. Voyons, Madame, quelle pose préférez-vous ? Pour vous être agréable, il n'en est pas qu'on ne prendrait. Je vous offre de sauter sur la croupe du cheval que voici et de m'y tenir sur un seul pied, comme l'écuyer de M. Franconi.

Ces propositions équilibristes n'eurent aucun succès; mes traits ne portaient pas. On riait toujours, mais pas une parole. Je dus continuer pendant quelques minutes sur le même ton, espérant qu'on se fâcherait, dans tous les cas bien décidé à ne pas lâcher prise.

Un entêtement si prolongé méritait pourtant une récompense. Peu à peu le voile bleu se souleva, je distinguai un menton, une bouche, un nez, des yeux!... ma plume ne trouve pas d'épithète! Il me faudrait dévaliser quelque romancier fantaisiste, ou décrocher une miniature de Lawrence, et encore je ne réussirais pas, je crois, à vous donner une idée de cette créature éblouissante. Quand le voile eut disparu, je ne vis plus que deux yeux noirs se fixer, brillants de colère, sur les miens.

J'attendais un orage, quelque parole boudeuse; j'étais déjà subjugué.

Mais, au lieu de me répondre, même par une impertinence qui m'aurait au moins donné prise, on se contenta de hausser imperceptiblement les épaules, et l'on se retourna du côté de Judith.

De plus en plus, cependant, j'étais déterminé à tenir bon; que diable! je n'avais pas en face de moi quelque

princesse voyageant incognito, la chose était facile à voir. Ce pouvait être fort bien une jeune bourgeoise en vacances, une marchande de modes en tournée; et pourtant, duchesse à vingt-quatre quartiers, la jeune femme eût été difficilement plus belle.

Le crépuscule tombait; je m'installai solidement sur le marchepied de la voiture. Nous étions à un quart de lieue de Lausanne. Pour charmer le temps, la mystérieuse enfant se mit tout à coup à parler en anglais à sa suivante. Je ne sais pas un traître mot de la langue de Shakespeare; je fus d'autant plus humilié de me sentir inférieur à ces deux simples créatures. Décidément, ce n'était point une marchande de modes — et c'était plus qu'une petite bourgeoise. A ses gestes, à son accent, elle me parut aussi vivement contrariée en anglais qu'en français. De temps en temps, un regard chargé de colère m'arrivait en plein visage; je répondais régulièrement par un sourire.

Ma position, néanmoins, touchait au ridicule. Je vous atteste que, si je n'avais tenu à effacer la mauvaise impression produite par mon entrée en campagne, et, de plus, à savoir ce qu'était décidément cette vierge folle, j'aurais abandonné la place.

Il fallait donc parler à tout prix, ou sauter par terre, au risque de se rompre le cou; et bien mieux, en parlant, il fallait montrer quelque esprit.

— Je pense, Madame, repris-je bientôt, à un commentaire qu'on pourrait mettre au bas de votre croquis, lors-

que vous m'aurez fait l'honneur de m'indiquer le jour de la première séance.

Enfin ses yeux se tournèrent à demi vers moi.

— En vérité, Monsieur, me dit-elle, je commence à regretter bien fort l'imprudence que j'ai eue de parler un peu haut. Voudriez-vous m'en faire repentir encore longtemps ?

— Oh ! Madame, je serais désolé si vous en veniez à quelque extrémité. Je ne demande que la réalisation de votre charmante promesse.

— Je vois, Monsieur, que vous exigez des excuses. Mon apostrophe de tout à l'heure, je l'avoue, a été un peu... légère...

— Point, Madame ; oh ! une vraie misère ! Cette circonstance me ravit même, puis qu'elle m'a procuré le plaisir de vous connaître.

— Alors, Monsieur, si c'est tout ce que vous espériez, je ne vous retiens plus. La soirée est fraîche, et vous êtes exposé au grand air.

Tant de sollicitude ne me toucha pas. Je repris de plus belle :

— Madame, je vous l'ai dit, il faut que vous me croquiez ; c'est mon dernier mot.

— Mon Dieu, Monsieur, je ne sais réellement quel mot trouver pour caractériser votre conduite à mon égard. Une pareille... insistance devient... fatigante. Faut-il ajouter que je vais à Lausanne... retrouver mon mari ?

Oh !... fis-je en souriant très-impertinemment.

Une femme mariée se fût révoltée à mon exclamation : elle chercha tout simplement à me prouver la vérité de son assertion :

— Savez-vous qu'il est très-susceptible, mon mari ?

— Peut-être. Mais si j'entre en relations avec lui d'une manière aussi originale qu'avec vous, je réponds qu'il ne s'en formalisera pas.

— Allons, Monsieur, je vous laisse partir, cette fois. Sans rancune ! Vous avez probablement des affaires...

— Aucune ! je voyage par agrément, et vous conviendrez, Madame, que ce moment ne me laisse rien à désirer.

— Plût à Dieu que j'en pusse dire autant !

Mes madrigaux, on le voit, n'avaient pas le moindre succès ! De plus, à chacun d'eux, j'avalais outrageusement la poussière de la route.

— Monsieur, je vous en prie, votre dernier mot ?...

— Je veux être croqué. J'ai votre parole, advienne que pourra !

Je dus, à cette déclaration, ajouter un geste bien particulier, car elle éclata de rire, de ce même rire qui m'avait si violemment indisposé la première fois. Seulement j'aperçus, sous ces lèvres mutines, deux rangées de dents blanches qui me mordirent au cœur.

Je pensai avoir dit quelque bonne sottise.

— Allons ! j'ai ri, me voilà désarmée. Monsieur, vous avez devant vous la créature la plus malheureuse du monde. Je ris toujours, c'est une maladie...

— Oui, mais très-gaie.

— Tenez, vous ne savez pas ce qui me met en joie, maintenant?

— Je n'ose m'en douter.

— Eh bien ! c'est de vous voir dans une posture... Mon Dieu ! regardez donc, Judith, c'est d'un style !...

Pas n'était besoin de le lui dire. Les grands yeux de la soubrette étaient dûment attachés sur moi. Les deux femmes se renversèrent dans le fond de la voiture, agitées par un fou rire convulsif qui acheva de m'exaspérer.

— Judith, prêtez donc un miroir à Monsieur ! Judith tira une glace enchâssée dans un nécessaire de voyage, et me la présenta. J'y lançai rapidement un coup d'œil.

O mon très-respectable lecteur !...

Non, la tête de Méduse surgissant à ma barbe, un cadavre pendu au bord de la route, les sorcières édentées de Macbeth dansant tout à coup à mes côtés leur gavotte infernale, n'eussent certainement pas produit sur moi une impression plus foudroyante que ce visage fabuleux, répercuté par le miroir qu'on me tendait.

Je restai non pas pétrifié, mort ou anéanti, je restai ridicule... ridicule aux yeux de deux femmes, mais parfaitement ridicule.

Je me laissai glisser sur la grand' route.

Vous rappelez-vous la face de Quasimodo apparaissant à l'une des rosaces de la sacristie de Notre-Dame ? Peut-être n'étais-je point aussi laid; mais, encadré par cette

portière à laquelle je me cramponnais en désespéré, je devais tout au moins être absurde. Mon sac de voyage dépassant ma tête de toute sa hauteur me donnait un faux air de tambour-major des plus réjouissants. Et les crocs de ma moustache ! L'un, le droit, menaçait le ciel; l'autre descendait aux enfers. Il est vrai que le mouvement de la voiture m'avait rendu la position intolérable. Aujourd'hui que je connais mieux la vie, je préférerais courir sur les gouttières, à 300 pieds du sol, plutôt que de passer une heure en équilibre sur l'arête d'un marchepied replié.

Cette fois, j'étais bien à terre. La diligence s'enfuyait, et le vent, par bouffées, m'apportait encore le bruit lointain des éclats de rire.

Il y avait de quoi être plus honteux que furieux. Terminer là cette aventure m'eût semblé du dernier vulgaire. L'honneur exigeait absolument que je reconquisse ma réputation et le marchepied de cette fatale voiture.

Heureusement, à quelques centaines de pas plus loin, le conducteur s'était arrêté pour prendre les dépêches d'un bureau secondaire. En deux minutes, je rejoins le véhicule, et, pour un instant, je reprends possession de mon poste avancé.

Les deux folles créatures riaient encore.

— Cette fois-ci, Madame, dis-je d'un air profondément magistral, soit pour éviter une fâcheuse issue à cet accès prolongé d'hilarité, soit pour mieux veiller à ma propre

conservation, j'abandonne mon promontoire pour grimper sur l'impériale.

Je n'attendis pas la réponse, et, faisant signe au conducteur, j'escaladai la banquette au moment où la lourde voiture s'ébranlait pour partir.

Enfin j'étais donc maître de moi-même ! Ce quart d'heure d'attaque et de riposte m'avait presque étourdi ; mais je souffrais bien plus à la pensée d'avoir paru triplement sot aux yeux d'une femme qui ne sortait probablement pas de pension. Les réflexions m'arrivaient en foule et martelaient mon cerveau. Je fus étonné de m'apercevoir que, pour la première fois de ma vie où la philosophie pratique m'eût été de quelque secours, il m'était impossible d'appliquer ces fameuses théories imaginées par les sept Sages de la Grèce, qui me parurent, dès ce moment, sept farceurs de premier ordre.

Je remuais bien d'autres idées encore, ne comprenant rien à l'expédition où je m'étais engagé. Il y a des gens dont le caractère un peu vif les emporte toujours tête baissée vers le danger. Je me citais une foule de grands hommes qui fussent restés courtauds de boutique s'ils avaient raisonné leur premier mouvement. Je me rangeais modestement à la queue, mais enfin je m'y rangeais. M. de Talleyrand a dit : Ne suivez jamais votre premier mouvement, il est presque toujours bon ! — C'est fort joli, mais ce renversement inouï de la logique m'avait brouillé à mort avec tout ce qui est diplomatie, tout en me réconciliant avec mon naturel, chaque fois

que celui-ci m'emportait loin des prévisions de la sagesse.

La sagesse ! O grand mot, pardonne-moi de t'accoler à de si petites idées. Je ne voulais certes pas t'abaisser des hauteurs de la philosophie jusqu'à l'humble moralité que voici. Mais l'esprit humain est lui-même si borné, et je sais si bien quel parfum tombe du ciel avec toi, que j'ai cru pouvoir d'un seul coup confesser ton éternelle prévoyance et mon incorrigible étourderie !

Un violent choc reçu au front me réveilla.

Sans que je m'en aperçusse, la diligence avait gagné le pavé de Lausanne et l'effrayante descente pierreuse qui signale l'entrée de cette ville. Nous étions sous le hangar de la poste, et ce qui venait de me saluer d'une aussi énergique façon n'était autre chose que le falot pendu aux poutres du bâtiment et qui se balançait à quinze pieds du sol.

On se rappelle que j'étais juché sur l'impériale. Je descendis prestement pour offrir mes services à qui vous savez bien.

— Comment ! vous avez tenu parole !... me dit-on d'un air profondément étonné.

— Oui, répondis-je, afin que vous n'ayez pas occasion de manquer à la vôtre.

— C'est donc sérieux ? Mais c'est une persécution !

— Je l'ai toujours pensé ainsi. Mais songez donc : deux défaites, deux vengeances ! Les bons comptes font les bons amis.

— Et vous ne voulez pas être en reste ? Je ne sais si vous êtes généreux, mais, en tous cas, vous êtes persévérant.

— Oh ! Madame, on le serait à moins. Mais voulez-vous me permettre de vous conduire à l'hôtel ? A l'hôtel Gibbon, sans doute !

— Oui, c'est là que je dois attendre.

— Ah !... vous devez attendre ?

Je me contins. Elle n'eut pas l'air de se soucier de ma remarque et appela :

— Judith !

Mademoiselle Judith arriva. On lui donne quelques ordres, en allemand, cette fois : d'où je conclus définitivement que mon inconnue, si versée dans la connaissance des langues étrangères, ne pouvait être une marchande de modes ; que, possédant des bagages à mettre dix faquins sur les dents, ce n'était point une petite bourgeoise ; que, m'acceptant pour cavalier, ce ne saurait être... Mais, enfin, qu'était-ce donc ?

Des éclairs me passèrent dans les yeux, et, pour la seconde fois, j'eus peur de m'être fourvoyé.

— Eh bien ! Monsieur, votre bras donc... puisque j'y ai consenti !

O fille d'Ève, mutine enfant, ravissant diablotin, ôtez votre gant parfumé que je voie vos griffes... vos griffes roses. Je gage bien que votre petite tête, en ce moment même, ruminait un affreux projet de vengeance, j'en eus la chair de poule, je ne le cache pas. Je regardai au

ciel, comptant y trouver ma bonne étoile. Mon esprit ébranlé demandait un présage rassurant ; le ciel était noir comme le fond d'un gouffre. Je tendis pourtant mon avant-bras, et nous nous mîmes en marche à travers les rues tortueuses de Lausanne.

Chemin faisant, je recommandai mon âme à Dieu et mon esprit au diable.

L'hôtel Gibbon est un des plus vastes caravansérails de la Suisse. Nous y fûmes reçus par une légion de domestiques dont le frac noir et les escarpins étincelants firent pâlir mon mince habit de voyage et rougir mes souliers ferrés, que la poussière corrosive des grandes routes avait seule vernis pendant tout mon voyage.

Les fracs noirs avaient fait haie des deux côtés du perron de l'hôtel et s'inclinaient solennellement sur notre passage. Les plus résolus d'entre eux arrachèrent aux faquins qui nous accompagnaient les interminables bagages de mon inconnue, ainsi que le modeste sac que j'avais abandonné pour offrir mon bras.

— Quel logement désire Monsieur? me demanda le majordome.

Du diable si je fus longtemps embarrassé ! Ma compagne coupa court à la réponse que j'allais balbutier.

— Donnez nous, dit-elle d'un ton délicieusement impératif, deux chambres séparées par un salon.

Ce salon régularisait la position d'une manière admirable ; mais j'entrevis des horizons de bonheur.

— Monsieur Fritz, ordonna l'habit noir en chef à un

grand diable d'Allemand plus blond qu'une vieille lune et frisé comme un kings-charles, veuillez conduire *ces Messieurs* au salon de la terrasse; c'est parfaitement ce *qu'ils* entendent.

Le blond Germain passa en avant, tenant au poing un candélabre à triple branche. La jeune femme reprit mon bras sans mot dire et m'entraîna sur les pas du garçon d'hôtel. Je me laissai faire comme un enfant, ou comme un malade. J'étais, en effet, bien malade. C'est au côté droit qu'avait commencé la douleur, au moment où j'avais senti s'appuyer, sur mon bras, un bras poli et blanc comme n'en possédait pas de plus beaux la Vénus de Milo, au temps de sa splendeur. Du bras droit la douleur avait passé au côté gauche ; mon cœur dansait, je ne pouvais coudre deux idées, et mon front me semblait pris dans un étau d'acier.

Heureusement le trajet ne fut pas long. J'étais étourdi. Cependant il fallait parler à tout prix, même au risque de dire quelque nouvelle sottise. La présence du domestique me gênait. J'attendis qu'il eût fini de mettre un peu d'ordre parmi les meubles et les bagages, et je cherchai l'inspiration au plafond de l'appartement.

Vingt ou trente secondes s'écoulèrent, mortelles d'embarras.

— Madame, dis-je lorsque nous fûmes seuls, et qu'elle eut fait glisser de ses épaules le châle écossais qui me cachait encore une taille onduleuse et des formes ravissantes, je sens tout ce que ma position présente a de faux

et d'imprévu. Je vous jure que mon intention n'était pas de pousser si loin une simple aventure de voyage... qui prend maintenant des proportions inquiétantes pour ma tranquillité morale.

En disant cela, ma voix tremblait légèrement, et je cherchai à lui donner l'accent pénétrant d'une déclaration.

Malheureusement, on fit mine de ne pas comprendre — et j'en fus pour mon jeu de physionomie.

— Il est bien temps de se repentir! me répondit l'infernal lutin en dégageant les bandeaux bruns de sa chevelure du chapeau qui les enfouissait, et enretirant la longue épingle qui les attachait, si bien que tout se dénoua et que ses cheveux ruisselèrent en boucles ondoyantes.

Pas n'était besoin d'une telle mise en scène : mes yeux se fermèrent éblouis. Cette épingle fut le trait du Parthe. Elle s'enfonça sans pitié dans mon cœur et y vibra comme une flèche dans la molle écorce d'un platane. Quant à ma compagne, elle continua du ton le plus détaché du monde :

— J'avoue, Monsieur, que, si quelqu'un a un reproche à se faire, ce quelqu'un-là, c'est moi. Je n'aurais jamais cru qu'un accès de gaieté puérile, un simple éclat de rire, pût avoir des conséquences aussi... prolongées.

Ce nouveau sarcasme m'humilia profondément. Mon amour-propre se révolta contre l'autre, vous savez? mon amour naissant. Je répondis que, puisqu'il ne tenait qu'à

moi de faire cesser ces conséquences, j'allais me retirer, emportant de vifs regrets, et toutefois, ajoutai-je cauteleusement, un charmant souvenir.

Il est à présumer qu'en disant cela, ma voix prit une inflexion particulière, car on se leva vivement pour me barrer le passage et me clouer d'un regard près de la porte.

— Un instant, un instant, Monsieur. Oh ! oh ! dit-elle en riant, il y aurait de votre part lâcheté à reculer maintenant que l'action est engagée. Vous restez avec moi, et, dès à présent, commence l'expiation de votre faute.

Pouvais-je prendre tragiquement cette péripétie, si convoitée, mais fort inattendue? Mon cœur bondit de plaisir, et la température de mes idées monta sur-le-champ de plusieurs degrés. Je crus toutefois devoir faire assaut de délicatesse et j'objectai :

— Mais, Madame, je ne voudrais pas que ma présence dans cet hôtel où vous attendez *quelqu'un* (je soulignai le mot) servît à vous compromettre. Le plaisir finit où commence l'indiscrétion — et c'en serait une de m'imposer ainsi. Je ne veux faire naître aucun nuage dans votre existence.

— Trêve aux excuses ! je sais tout ce que vous pouvez me dire. Dès maintenant vous êtes mon protecteur, mon sigisbée, ma créature, ma chose. Vous m'appartenez, et, soyez tranquille, si vous vous perdez, nous retrouverons vos morceaux. Je vais donc m'abandonner aux charmes de la persécution.

Ces paroles furent dites d'une façon fort ambiguë. Je crus cependant de bon goût de prendre la chose en riant.

— Mais vous pouvez abuser de moi, je vous le demande même, Madame. J'exige pour le coupable l'application rigoureuse de la loi.

— Eh bien ! pour commencer, veuillez regagner *vos* appartements dont Judith va tirer le verrou. Demain, à dix heures, vous reviendrez et nous déjeunerons ensemble.

Je me précipitai pour baiser cette main adorable qui s'étendait vers la porte en me donnant congé. La main se retira prestesment et je sentis sur ma joue le contact subit d'un gant parfumé.

Je dus rougir considérablement.

Je m'en allais en reculant, lorsque trois coups bien discrets furent frappés à la porte. C'était le majordome, à l'épine dorsale flexible et respectueuse. Sur ses bras un registre était ouvert, et dans ses mains il tenait un encrier, une plume et un bougeoir. Je me demande encore comment il avait pu ouvrir la porte.

Ce fut à moi qu'il s'adressa :

— J'apporte à Monsieur le registre des étrangers. Monsieur voudrait-il bien y inscrire ses nom et qualité ?

Diable ! c'était embarrassant. Ma nouvelle providence vint à mon secours, et, m'interrompant avec vivacité au moment où je commençais à dévider l'écheveau d'une réponse embrouillée :

— Écrivez, Monsieur le marjodome : le comte et la comtesse Bambesco, venant de Berne et allant à Genève,

Le brid'oison mit cinq minutes à dessiner ces quelques mots, après quoi il se retira, fier et solennel comme un laquais de la Comédie-Française.

— Mais, Madame, hasardai-je sous l'impression de la plus vive surprise, je ne m'appelle pas Bambesco, je ne suis pas comte !

— Tiens, c'est vrai, vous n'êtes que chevalier... d'aventure. Et, à propos, comment vous nommez-vous?

Je tirai de mon carnet une carte de visite et la tendis à mon démon. Sans même le regarder, elle prit mon petit carton de porcelaine et le mit le plus simplement du monde dans le corsage de sa robe.

Je frissonnai d'aise, j'eusse donné bien des années de ma vie...

Mais qu'allais-je dire ?..

— Je ne vous retiens plus, Monsieur. Seulement, demain, soyez exact !

Je n'eus pas gagné ma chambre que j'entendis les verrous du salon, puis ceux de l'autre chambre, grincer dans leurs crochets. Me jetant dans un fauteuil, je battis le rappel de mes idées.

A cette époque, j'avais je ne sais plus quel âge. Peut-être dix-neuf ou vingt ans. J'étais radicalement amoureux, c'est à n'en point douter. Le mystère dont s'entourait cette femme, ses allures tour à tour brusques ou calculées, faisaient de mon esprit un vaste champ de bataille où s'entrechoquaient les réflexions les plus absurdes. Un immense point d'interrogation s'était dressé dans

mon cerveau, et je me consumais en stériles efforts pour pénétrer les faits et gestes de cette jeune et jolie folle. Je devais m'attendre à une guerre d'escarmouches : elle m'avait promis sa vengeance. C'est un grand pas que l'on a fait dans l'esprit des femmes lorsqu'elles vous jugent digne de lutter avec elles. — Elles aiment à se laisser vaincre, mais il leur faut les ardeurs du combat, et, jusque dans la défaite, elles ont des moments sublimes.

J'usai, ce soir-là, mon esprit à réfléchir; mais ce que je fis de mieux assurément, ce fut un sonnet. Je ne sais pas ce que peut valoir un long poëme, mais il me semble que certainement je n'aurais pas donné mon sonnet d'un quart de page contre les trente mille vers de la *Henriade* et les œuvres réunies de tous les épiques contemporains.

Lorsque je m'éveillai, les cloches carillonnaient à toutes les églises de la ville. C'était dimanche. Je sautai à bas du lit et, débouclant mon sac de voyage, j'en tirai la plus brodée des deux chemises qui partageaient les hasards de ma vie accidentée. Je passai mon habit, un pantalon d'une blancheur incontestable, gilet et cravate de fantaisie dans laquelle j'enfonçai vaniteusement un bloc de cristal de roche artistement monté sur une épingle d'or. Cette épingle était mon triomphe, et je ne l'exhibais qu'en de rares circonstances.

Au coup de dix heures, je grattai à la porte derrière

laquelle reposaient tant de charmes. Judith vint ouvrir et m'introduisit, à travers le défilé étroit formé par les hauteurs d'un paravent, au salon, terrain neutre où la bataille devait s'engager. La table était mise. Je rajustai mon épingle et attendis de pied ferme.

La porte se rouvrit au bout de cinq minutes pour livrer passage au flot de mousseline dont se composait le peignoir de ma divinité.

Je ne suis pas connaisseur en dentelles, mais je supputai que ce simple négligé matinal représentait quelques billets de cent francs. Toutes les suppositions que j'avais pu faire sur la condition sociale de cette dame s'écroulèrent devant ce déploiement de valenciennes, et mes théories se bouleversèrent de nouveau.

— Voilà mon prisonnier, dit-elle en s'approchant et dirigeant sur moi le plus assassinant des sourires.

Je répondis en m'inclinant. Elle parut, à son tour, satisfaite de ma tenue. Aujourd'hui encore, j'attribue à mon épingle une large part de mes succès de ce jour-là.

La matinée était charmante. La porte du salon, ouverte à deux battants sur la terrasse, laissait pénétrer jusqu'à nous de vagues parfums de chèvrefeuilles et les senteurs des acacias dont le jardin était peuplé. Le soleil, déjà haut, nageait dans un ciel sans nuages. Nous allâmes nous asseoir sous les orangers de la terrasse. A nos pieds, la colline descendait en pente douce jusqu'au lac, dont les eaux calmées reflétaient l'azur du firmament. En face, s'étalait l'horizon lointain des Alpes de

Savoie, bleues à leur base, couvertes encore à leurs sommets de neiges immaculées.

J'étais dans une admirable disposition d'esprit pour me repaître de ce spectacle grandiose, pour embrasser d'un coup d'œil circulaire ce panorama splendide qui se déroulait de toutes parts. — A mon côté, une ravissante créature ; au dedans de moi, un cœur tout neuf gazouillant des chansons inédites ; la vie partout, une nature opulente, la poésie ruisselant avec les rayons du soleil : quel jouvenceau, à ma place, ne se fût cru le favori des dieux ! Je me mis donc à regarder alternativement le paysage et ma charmante voisine, occupée à rappeler à l'ordre les plis bouffants de son peignoir que secouait sans cesse une brise indiscrète.

J'avais lu souvent que le langage des yeux était, en conversation amoureuse, le plus expressif des langages et le plus expéditif : j'en abusai.

J'eus la douleur de n'être pas compris.

La capricieuse enfant se fit un jeu de mes airs élégiaques. Il fallut forcément parler chiffons, concerts, voyages, hôtels, itinéraires, tortures qui dans l'éternité me compteront pour bien des jours de purgatoire. Je touchais le moment où, discourant des auteurs à la mode, nous allions inévitablement déplorer leurs tendances matérialistes. C'était l'occasion naturelle de présenter mon sonnet, lorsque Judith vint, à la malencontre, annoncer le déjeuner.

Adieu la poésie ! Cette nouvelle parut causer une joie

extrême à mon interlocutrice. Nous passâmes au salon où elle me fit asseoir sans cérémonie auprès d'elle, devant une table servie à l'anglaise, c'est-à-dire une théière gigantesque, flanquée d'une pièce de viande froide et de deux montagnes énormes de rôties au beurre.

Ces rôties au beurre furent fatales à mes illusions. Décidément, ce n'était pas la femme que j'avais rêvée. Elle, si frêle, délicate, diaphane, éblouissante comme une sylphide, elle que je n'aurais pas été surpris de voir vivre de parfums, elle à qui j'aurais offert, à déjeuner, le calice de quelque fleur pour en boire la rosée, elle, un ange, un être immatériel, le croiriez-vous? elle se fit servir une immense tranche de roastbeef où vinrent s'aiguiser les trente-deux perles de sa jolie bouche. Elle absorba plusieurs tasses de thé et un nombre prodigieux de tartines. Le tout accompagné d'un verre ou deux de bon vin de Bordeaux qu'elle parut apprécier convenablement.

J'en étais navré. Je froissai dans ma poche le sonnet destiné à la Muse de mon rêve et dont je trouvais indigne cette mangeuse de rôties au beurre. Je devins maussade. Pour ne rien voir, je fis de fréquents emprunts au flacon de ce grand vin qui, après tout, n'avait rien de désagréable. On dit facile de puiser à la bouteille un long détachement des choses d'ici-bas. J'y trouvai, en effet, l'oubli de ma timidité, et, par ma foi ! je devins entreprenant.

Je crois même que j'eus de l'esprit. Je bavardais comme

un écolier échappé de la classe et je dus émettre les plus incroyables théories. Quelques-unes ne parurent pas déplaire à celle qui les provoquait, car, de temps à autre, elle trouvait des éclats de rire du plus charmant augure.

Les éclats de rire, décidément, entrèrent pour beaucoup dans l'odyssée de mon premier amour.

Combien de temps dura ce marivaudage ? Je l'ignore. J'étais bien trop haut dans les nuages pour redescendre vers la pendule. Mais, ce dont je me souviendrai toute ma vie, c'est qu'à l'instant où j'approchais de mes lèvres cette main potelée et si mutine, au moment où j'allais laisser tomber bien bas l'aveu des amoureux : *Mon Dieu, que je vous aime !* la porte du salon s'ouvrit brusquement et Judith se précipita vers sa maîtresse d'un air effaré :

— Voici monsieur ! !!

Elle ne dit que cela. C'en était bien assez. Ces deux mots produisirent sur mon esprit l'effet d'une douche glacée. Tout ce que j'avais de sang dans les veines reflua vers mon cœur. La main que je tenais glissa dans mes deux mains, et la jeune femme se leva de table d'un air suffisamment bouleversé.

— Vite ! me dit-elle, cachez-vous où vous voudrez ! C'est lui, mon Dieu ! il vous tuerait !

Il me tuerait ! N'est-ce pas le sort possible de tous les amants heureux ? Il me tuerait ! Quelle perspective ! Mais qu'avais-je fait vraiment ? Au dedans de moi, je protestai avec véhémence. Je ne voulais pa être tué sans

tuer au moins quelque chose, moi! Moi, renouveler le massacre des innocents? servir d'holocauste à la brutale jalousie d'un autre homme dont je ne connaissais pas les droits? — cela ne se pouvait pas.

Mais n'était-ce pas l'expiation promise? L'idée me vint que le rideau se levait sur le cinquième acte de cette comédie.

Il fallait cependant disparaître. Je ne pouvais songer à la terrasse. Tout le monde m'aurait vu l'enjamber pour sauter dans le jardin. Sortir par le salon, cela était impossible sans *le* rencontrer. Ma chambre était fermée à clef, et la clef absente! Que faire? Il y avait dans la tapisserie une porte masquée par un fauteuil. Le cabinet traditionnel de la comédie! Les deux femmes m'entourèrent et me poussèrent vers cette porte, l'ouvrirent et me jetèrent dans une sorte de trou noir où, sans doute, pendant l'hiver, on enfermait la provision de bois.

La porte vivement refermée, j'entendis la clef tourner deux fois dans la serrure.

J'ignore ce qui se passa. Je ne veux pas savoir de quel drame affreux je fus la cause involontaire. J'entendis, je m'en souviens, un fracas de porcelaine cassée. Je pensai que Judith, dans sa précipitation à enlever le thé révélateur, avait laissé choir une pile d'assiettes ou quelques tasses. Je dus m'en tenir à cette supposition, car je ne distinguai aucun son de voix, aucun bruit de pas, circonstance qui me parut assez incompréhensible.

Toutefois, j'étais parfaitement dégrisé. Je pus donc

donner libre cours à mes réflexions, et me demander ce que je pensais du rôle que la charmante inconnue venait de me faire jouer. Ma réponse, qui ne se fit pas attendre, fut que le ridicule de ma position ne laissait rien à désirer. Cependant, en mon âme et conscience, j'étais sans tache comme un agneau naissant. La robe d'innocence entourait de ses plis immaculés ma personne infortunée. Savais-je que cette femme était mariée? N'est-ce pas elle qui, au moment où j'offrais magnanimement de me retirer, m'avait forcé de m'installer auprès d'elle? Puis, enfin, qu'était-ce donc que ce *Monsieur?* Le mari, l'amant, le père, le cousin, le tuteur? Mon esprit se remit à battre la campagne, et je me reperdis dans le labyrinthe des suppositions. Toutes ne devaient pas avoir le sens commun, mais j'avoue qu'en cette circonstance je déployai une étonnante fertilité d'imagination.

Le fait est qu'au bout d'une heure j'étais bien plus perplexe qu'au commencement. Je n'entendais pas le plus léger bruit. Il est certain que personne ne se trouvait au salon et que, si quelque drame avait dû se passer, c'est la chambre à coucher qui en aurait fourni la mise en scène.

Successivement onze heures, midi, une heure, sonnèrent à la pendule du salon. Au bout de cent quatre-vingts minutes, il me parut que l'aventure se prolongeait outre mesure. Je pris cependant patience pendant près d'une heure encore. Je déplorai le sort de la pauvre enfant, qu'un abominable tyran tenait aussi captive sans doute.

Lorsque deux heures sonnèrent, il y eut quelques bouleversements dans mes croyances. J'étais d'autant moins porté à l'indulgence, qu'une crampe violente venait d'engourdir mes deux jambes. Impossible de remuer dans cet affreux cabinet, envahi d'ailleurs par une collection d'énormes bûches, compagnie compromettante que j'eus l'humiliation de subir.

Mes pensées prirent bientôt une teinte bistre, et je sentis que, peu à peu, elles tournaient au noir le plus intense. Je me demandai si, à force de chercher des aventures en voyage, je n'avais pas fini par trouver la bonne. Ma réponse se ressentit de la crampe qui sévissait au bas de ma personne — et je m'avouai brutalement qu'il serait bien absurde de prolonger une situation dont j'étais le héros, mais, à vrai dire, le héros de triste figure.

Pour appuyer mon raisonnement, des doutes affreux me vinrent à l'esprit sur la nature des sentiments que professait à mon égard cette charmante et malheureuse persécutée. — Tout ce qu'elle m'avait dit d'ambigu me revint en mémoire, et l'idée que je pouvais bien être victime d'une vengeance raffinée fit dans mon cerveau des progrès effrayants.

Cette idée finit par me devenir insupportable.

Trois heures moins un quart sonnaient. Je n'y tins plus. Je tirai de ma poche certain couteau qui ne me quittait jamais en voyage, couteau phénomène, couteau de Birmingham, véritable arsenal de poche auquel il ne

manquait qu'un pistolet et un parapluie pour en faire le plus universel des instruments.

Ce couteau, je le connaissais sur le bout du doigt. Je n'avais pas besoin de lumière pour y trouver, à côté d'une fourchette, le tournevis perfide au moyen duquel j'allais reconquérir ma liberté. Ce que je rencontrai plus difficilement, ce fut la serrure, cachée derrière un pan de tapisserie. Au bout de deux minutes, je la tenais cependant, et en moins de temps encore, les quatre vis qui l'attachaient à la porte capitulèrent sous les efforts de mon instrument.

La porte s'ouvrit. Je voulus me précipiter : impossible ! La crampe me clouait au parquet. Mais aussi j'étais libre — et je voyais la lumière !... Je compris d'un seul coup les enivrements du captif au sortir du cachot.

Bientôt le sang se dégagea et je pus remuer une jambe, puis l'autre, puis enfin les derniers picotements disparurent, grâce à la gymnastique dont j'accompagnais mon enthousiasme.

Le salon était désert, cela va sans dire. Aucune trace de déjeuner. Je ne pus même distinguer le plus simple vestige de la débâcle qui suivit mon internement. Comme tout cela était gros de mystère ! Un silence profond régnait autour de moi, solennel comme le calme qui succéde à la tempête. Je sortis avec empressement du salon pour regagner ma chambre, dont malheureusement les domestiques avaient retiré la clef. Il me fallut donc redescendre au bureau de l'hôtel. J'y trouvai bien la clef,

mais il me sembla que les regards s'attachaient sur moi avec une certaine curiosité. Je crus même distinguer sur quelques visages des sourires de l'autre monde et certain air sarcastique qui me déplut fort.

Ce fut avec un soupir énorme de satisfaction que je rentrai chez moi, non sans avoir coudoyé dans les couloirs plusieurs valets qui, à mon passage, se collèrent au mur en faisant d'inouïs efforts pour ne pas éclater de rire. Je me précipitai vers la glace. O surprise !... ma figure et mes mains étaient couvertes de vastes plaques noires, et mon pantalon, blanc le matin, offrait le déplorable coup d'œil d'un pantalon auquel on aurait fait exécuter l'ascension d'une cheminée aux jambes d'un ramoneur. C'est dire que je rapportais les marques de ce misérable cabinet dont je n'avais pas assez soupçonné la noirceur.

L'explication des regards de tout à l'heure me fut ainsi donnée. J'allais au lavabo, lorsque mes regards tombèrent sur un papier plié en quatre introduit dans mon domicile par une des fissures de la porte mal jointe. J'oubliai mon visage de nègre et m'élançai sur cette missive inattendue, dont je devinais la provenance et qu'instanément je couvris de baisers passionnés.

C'est avec émotion que j'y lus ces quelques mots, tracés rapidement d'une main dont la fermeté m'étonna lorsque, plus tard, j'eus l'occasion de relire à froid ce document de mes amours :

Monsieur,

Vous ne m'en voulez pas? Impossible de vous délivrer.

Il ne me quitte pas des yeux, et je ne puis rentrer au salon. Mais vous aurez l'idée de faire sauter la porte !

J'ai eu beau prétexter une migraine. Il m'emmène à la promenade. Bientôt, pourtant, il doit repartir et je vous garde ma soirée. Trouvez-vous, à huit heures, au théâtre, dans la première baignoire de droite.

Onze heures et demie.

Et pas de signature !

Mais qu'importait ? Je vous fais juge de mon ivresse. Tout l'échafaudage de mes soupçons injurieux s'abîma dans l'océan d'espérance que m'ouvrit la perspective de cette soirée.

Je ne me souviens pas comment se passèrent les quatre heures mortelles qui me séparaient de l'heure du berger. Si, pourtant ! Je me rappelle que, dès avant six heures, je me trouvais dans la baignoire de droite, que ma générosité d'amoureux et mon titre d'étranger me firent ouvrir longtemps avant que le spectacle commençât. Il est vrai que j'avais demandé à louer cette loge pour moi seul; mais la buraliste s'était inclinée en souriant, et m'avait laissé entrer à la simple inspection de ma personne — en refusant, toutefois, le prix de location qui, me dit-elle, avait été payé d'avance. Je rougis modestement ; mais comme cette fabuleuse ouvreuse était venue m'accompagner à la porte de ma loge, il est évident que je lui fis un pont d'or pour retourner à son fauteuil.

Le programme de la soirée m'avait médiocrement préoccupé. Je n'assiste guère que par désœuvrement aux élu-

cubrations des cabotins auxquels sont vouées pour l'éternité les scènes de province. J'avais seulement remarqué sur l'affiche les noms d'un baryton et d'une prima donna qui ne devaient donner à Lausanne qu'une seule séance musicale. Cela, du reste, m'intéressait fort peu.

Enfoncé dans un moelleux fauteuil (je vous prie de croire que *moelleux* est une épithète flatteuse que je me crois obligé d'adresser à ce fauteuil, seul confident de mon bonheur), je me laissais bercer dans le vague des suppositions. Je lâchai mon esprit vers le nuageux séjour des probabilités, tirant pour l'avenir de merveilleux augures de tout ce qui venait de m'arriver. Ce n'est pas en ce moment, certes, que je me serais repenti de toute ma conduite de la veille. Je m'applaudissais de ma hardiesse, et n'étais pas éloigné de me regarder comme héritier direct de Don Juan et de Lauzun. Un seul doute me persécutait, un seul pli à ma rose : je me demandais de quel droit je me disposais à braconner sur les terres d'autrui, puisqu'il me semblait évident que j'avais un voisin bien plus propriétaire que moi. Mais rien de parfait ici-bas, pas même le bonheur. Tête baissée, je me jetai en avant.

Le rideau s'était levé. D'une oreille distraite, j'écoutais les premières scènes du vaudeville que trois ou quatre acteurs ânonnaient devant moi. Je ne sais quels mots bien détachés parvinrent à saisir mon attention. Insensiblement je me mis à écouter, et, à mesure que ma curiosité s'éveillait, je découvris dans le développement de cette pièce une frappante analogie avec l'intrigue dans les sou-

terrains de laquelle je me débattais depuis la veille.

Ce vaudeville avait pour titre : *Un Monsieur qui suit les Dames*. Il vous souvient des extravagances de Ravel dans cette pochade. Pour moi, j'admirais la bizarrerie des coïncidences, et c'est avec une anxiété évidente que je suivais les aventures de ce Monsieur si terrible au repos du sexe faible. Lorsque vint le dénoûment, j'en fus bien aise, et me souhaitai, en manière de moralité, l'odyssée beaucoup moins accidentée d'un Monsieur qui *fuit* les femmes.

Le rideau redescendit pour l'entr'acte.

Au signal du chef d'orchestre, je me préparai, en dilettante, à convenablement écouter, — sans voir. — Je pénétrai plus en avant dans les profondeurs du fauteuil et fermai les yeux.

Mais j'écoutais trop bien, je suppose, car au premier son de voix que j'entendis, je m'arrachai brusquement de l'abîme de velours où je nageais, et, pour mieux regarder, je faillis enjamber l'appui de ma loge.

C'était bien elle ! — Elle ? — Mais sans doute ! — Et qui donc ? — Elle, vous dis-je, elle, ma geôlière, mon lutin, ma sylphide, elle que j'avais sous les yeux en chair et en os — et en toilette éblouissante. — On eût pavé le ciel des diamants qui scintillaient dans ses cheveux blonds. Tous les yeux de la salle durent braquer sur moi leurs lorgnettes impitoyables. J'étais étourdi. Il m'est impossible de dire par quelle série de sensations je passai en dix secondes. Quant à elle, elle ne broncha pas d'une double

croche. Ses yeux dardèrent sur moi des prunelles plus étincelantes que ses diamants, et il me fallut retomber foudroyé dans mon impassible fauteuil.

Elle chantait un duo bouffe avec un baryton des plus bourgeonnés. Sa voix était claire comme l'écho d'une grotte. Il me sembla y retrouver un à un ces éclats de rire dont elle avait maintes fois déjà émaillé nos relations.

Je comptai des siècles après la fin du morceau. Elle allait infailliblement arriver dans ma loge. J'eus la présence d'esprit de rajuster mon épingle, tout en donnant à ma moustache une courbe intéressante. Je l'aimais dix fois plus — cette jeune folle, et je m'enflammai à l'idée de la savoir libre. Le cœur d'une actrice! Quel oiseau rare pour un oiseleur de vingt ans !

J'entendis du bruit dans le couloir. Je me tâtai pour savoir si je n'aurais pas oublié mon sonnet. Il était bien là, sous les armes, dans la poche de mon habit. Je le tirai et le glissai sous une touffe de camélias roses que j'avais eu la lumineuse idée d'apporter. La porte s'ouvrit. C'est bien elle qui entra. Elle me tendit la main d'un air vainqueur ; je la baisai d'un air vaincu. Je lui donnai mes camélias d'un air modeste; elle les reçut d'un air superbe. Tout cela se joua le sourire aux lèvres, dans une étroite avant-scène, tandis que le public s'obstinait à regarder sur la scène où il croyait trouver la comédie, parce que deux ou trois acteurs dévidaient quelques tirades, en allongeant les bras.

Où trouvé-je tout ce que je lui dis? Je n'en sais plus

rien... Je ne pourrais me rappeler ce qu'elle me répondit. Probablement essayâmes-nous de nous inonder d'esprit. Ce dont je me souviens, c'est que le sonnet améliora sensiblement ma situation.

Je ne pus savoir pourtant à quelle catégorie de rival j'avais affaire. Mes questions ne rencontraient que des réponses évasives. Je dus désespérer de connaître avec qui, plus tard, j'aurais à me couper la gorge. Oui, certes, me couper la gorge ! J'en étais là ; nous allions si vite à vingt ans !

Ce *Monsieur*, je ne puis l'appeler autrement, était parti pour Genève. Ce que je sus, c'est qu'il s'occupait des intérêts de la donna, au point de vue de la question dramatique. Il organisait des succès, dressait l'itinéraire des tournées, traitait avec les directeurs, payait les fournisseurs ; en un mot, c'était le barnum de mon phénomène. Il ne pouvait tenir en place, et une nuit de séjour dans une ville le mettait sur les dents. Voilà ce que m'assura sa protégée, et ce qui m'expliqua pourquoi je l'avais rencontrée seule dans le coupé de la diligence de Berne.

J'abrége ici. Nous rentrâmes. Elle me permit de la revoir le lendemain, en me disant adieu sur la lisière de nos camps respectifs.

Quand je fus seul, les projets se croisèrent comme des fusées dans ma tête affaiblie. J'inscrivis sur mon journal de voyage :

« Aujourd'hui, dimanche, 25 juin 185*, conjugué pour « la première fois plusieurs temps du verbe *aimer*. Le

« plus beau verbe de la création ! Il est impossible qu'un « grammairien l'ait inventé. »

Et je m'endormis, continuant dans mon sommeil les rêves de la journée.

Je ne sais à quelle heure je fus tiré de ce sommeil profond, mais des flots de lumière pénétraient par les fenêtres ouvrant sur le jardin. Le soleil était au zénith. Il était au moins midi.

J'avais manqué mon rendez-vous !

Je m'habillai en quatre temps sans prendre aucun souci de mon épingle, sans même penser aux pointes languissantes de ma moustache, et je volai frapper à la porte de celle que, dès maintenant, je regardais comme ma captive.

C'est uniquement parce qu'un mur se trouvait là que je ne tombai pas à la renverse.

Ce qui vint m'ouvrir était bien le plus affreux touriste que jamais la perfide Albion ait lâché sur le continent. Il débarquait, sans doute, car un plaid rouge et vert ceignait encore sa taille du haut en bas, et battait mélancoliquement ses jambes grêles et droites comme des pieux. Des favoris rouges, des sourcils blonds et des cheveux d'une nuance insaisissable dominaient l'édifice. Il abaissa lentement sur moi son regard de faïence.

J'ôtai poliment mon chapeau.

— Pouvez-vous me dire si Madame... (ici je balbutiai, car j'ignorais comme vous, le nom de ma dame de cœur) si Madame est chez elle ?

Un espoir me restait. Je pouvais supposer que cet affreux plaid renfermait le barnum, revenu à l'improviste. Je m'accrochai à cette idée comme le noyé aux touffes d'herbes du rivage.

Comme il ne me fut rien répondu, je répétai ma demande :

— Voudriez-vous, Mylord, me dire...

— Nò, je ne voulé rien dire à voò ! exclama l'insulaire, — d'un ton qui me fit me féliciter de n'être pas roast-beef, et dans cet idiome si burlesque trouvé par Levassor et adopté par chaque Anglais le jour où il pose le pied sur la jetée de Boulogne ou de Calais.

Je reculai avec terreur devant le déploiement de molaires qu'affecta mon interlocuteur.

En ce moment, j'aperçus, dans le fond de la pièce, une miss blonde occupée à sortir d'une grande malle des robes et des chapeaux de toute forme. Cette apparition m'acheva. Décidément l'oiseau était envolé : j'éprouvai un brusque tressaillement, et, jetant à Albion un regard foudroyant, je courus au bureau de l'hôtel chercher des explications.

J'étais calme comme un armateur auquel on vient dire que le navire sur lequel est sa fortune a sombré en pleine mer. Chez moi, la révélation que je pressentais, la révélation du Damoclès, amenait une débâcle complète de mes idées conquérantes. Toutes mes espérances venaient de me faire banqueroute lâchement, et je m'attendis à déposer un bilan désastreux.

Le maître d'hôtel tomba des nues en écoutant ma première question. Ces dames étaient parties dans la nuit!!! Et comment ne le savais-je pas puisqu'il me croyait leur cicérone? Je me contins. Il n'aurait plus manqué qu'après une telle mystification je misse au courant de l'aventure le public goguenard des valets et des servantes.

Je pris sans sourciller la note qu'on me présenta. C'est avec rage que je lus en tête : Monsieur le comte Bambesco et *sa suite* (!). Mon sourire fut admirable de résignation, en donnant à l'aubergiste quatre louis bien comptés, somme folle qui fit dans ma bourse un trou assez large pour y enfouir mes dernières illusions, et je remontai boucler mon sac de voyage.

Mes préparatifs achevés, j'étais encore fort triste. J'eus à subir les remontrances de mon amour-propre qui m'accusait de n'avoir pas deviné l'issue inévitable de cette arlequinade. J'écrivis sur mon carnet à la suite de l'élan de la veille :

« *Renseignements utiles aux voyageurs.* »

« Prix fixe d'une aventure à Lausanne, femme charmante, émotions successives, péripéties, dénoûment.	ci fr.	80
« Pourboire à tout le monde	ci -	5
« Blanchissage d'un pantalon	ci -	1
Total :	Fr.	86

Je trouvai que c'était un peu bien cher pour quelques heures d'ivresse... passées dans un cabinet... particulier.

Mais je n'estimai pas trop haut le prix de la leçon qu'avait évidemment voulu m'octroyer ma fée maligne et de plus en plus mystérieuse. J'en avais assez des prime donne de diligence.

Je regagnai en boitant les hauteurs de la philosophie.

Impossible maintenant d'aller à pied jusqu'à Bâle : le temps me manquait, et l'argent donc. Je fis retenir à la voiture une place pour le premier départ. En attendant, je rédigeai des notes, faisant passer dans mon album une foule d'intéressants croquis parmi lesquels je n'oubliai pas celui du gentleman-carotte, en face duquel je me retrouvai précisément à table d'hôte.

Mon deuil était fait. Je ne pensais plus à la vengeance dont j'avais été la triste victime, si ce n'est pour en critiquer le procédé qui, au fond, me paraissait plus cavalier qu'irréfléchi. L'heure du départ approchait. J'étais à ma fenêtre, contemplant le coucher du soleil, dont les derniers rayons se baignaient dans les eaux du lac : je pensais à Barthole, à Justinien, à mes chers livres que je n'aurais jamais dû quitter, lorsqu'un domestique m'apporta une lettre arrivée à l'instant même.

Cette lettre était chargée et timbrée de Genève. Je reconnus bien vite l'écriture dont la vue me fit monter le rouge au front, tandis que des pulsations inaccoutumées se faisaient entendre dans les régions du cœur. Je lus ce qui suit :

« Monsieur,

« Je vous avais promis la vengeance. Avouez que j'ai tenu parole. Maintenant nous sommes quittes, et je puis dire qu'il me reste de vous les souvenirs les plus *riants*. (Le mot était souligné.) Vous m'en voudrez, j'en suis sûre; j'ai agi brutalement, mais vous êtes jeune, et je tenais à dissiper ce prestige dont un échappé de collége entoure la première femme venue, une actrice, une chanteuse *légère*, hélas! dont le cœur est bien un peu comme les chansons, — à ce que prétend le monde.

« Évidemment j'ai dû réussir. La singulière opinion que vous aurez gardée de moi, depuis le moment où vous aurez appris mon départ jusqu'à celui où vous aurez lu cette lettre, me punit bien assez de m'être un peu moquée de vous. Je vous le répète donc, nous ne nous devons rien.

« Adieu, Monsieur; nous nous reverrons dans un monde.. et qui sait ? peut-être dans une auberge meilleure !

« Héva D. »

« *P. S.* A propos d'auberge, le maître de Gibbon vous aura présenté la note du comte Bambesco. C'était justice. Voici un billet de la banque de Genève; vous voudrez bien payer, pour ce comte, et donner aux pauvres l'excédant, s'il y a lieu.

« Quant à mon protecteur, vous aurez deviné qu'il n'exis-

tait que dans mon imagination, et le programme de ma petite vengeance. C'était le troisième personnage dont vous me parliez sur la grand'route, personnage à la cantonade qui s'est assez bien acquitté de son rôle, avouez-le.

« HÉVA. »

Je n'avouai rien, excepté ma profonde sottise. C'est bien quelque chose. Je me frottai les yeux, me demandant si je ne sortais pas d'un rêve. Cette lettre ouverte, ce billet de banque, mon sac de voyage, c'en était bien assez pour me rappeler à la réalité. Le dernier paragraphe surtout me mit hors de moi ; mon amour-propre en saigne encore.

La farce était jouée ; mais cette comédie en appelait une autre : je désirais à mon tour savourer les voluptés de la vendetta.

C'est à quoi je pensais lorsqu'entra le garçon d'hôtel.

— Je viens chercher *les* bagages (sic) de Monsieur, me dit-il. Il est neuf heures et la diligence part à la demie.

— C'est bien, répondis-je, je ne pars plus.

— Mais la place de Monsieur qui est retenue et payée ?

— Je la perdrai. Laissez-moi tranquille.

Le garçon se retira aussi humblement que si je lui avais donné un louis pour boire. Quant à moi qui venais, *in petto*, de rédiger mon petit programme, je me couchai, je dormis mal, et, le lendemain, je partais de Lausanne

pour Genève par le premier vapeur desservant les deux villes riveraines.

A l'hôtel des Bergues on avait bien hébergé Héva et sa suivante, mais, hélas ! l'oiseau de passage s'était de nouveau échappé, sans laisser d'autres vestiges dans la cité de Calvin. Je fus bien triste pendant deux jours.

Épictète m'ayant conseillé de me remettre en marche le surlendemain, je tombai à Bâle. Il en était temps.

Cette école buissonnière me fut bien fatale.

Au commencement de mon voyage, au départ de ***, j'avais donné rendez-vous à mon oncle Gottlieb, vieux bonhomme de célibataire, pour qui le tour de la Suisse était le tour du monde, et qui accomplissait son voyage de circumnavigation en compagnie de Fridolin, son antique valet de chambre. C'était précisément à Bâle que je devais rencontrer ce siècle ambulant, mais je ne les y trouvai plus. J'appris seulement qu'à eux deux, invalides, ils étaient partis depuis trois jours, furieux comme quatre hommes bien constitués.

Quelques mois plus tard, rentré à l'Université, je reçus une lettre de cet oncle dénaturé, dans laquelle il m'avisait qu'il venait d'abandonner sa fortune entière au bon Fridolin, contre une rente viagère d'un millier de florins.

Ce que c'est que des oncles à héritage, et des bonnes fortunes en diligence !

Il eut même l'outrecuidance de rendre l'âme deux mois après.

Maintenant quelques mots encore.

J'aurais certainement oublié tout cela au milieu des agitations de ma vie devenue parisienne, si l'autre jour, assistant à la vente du mobilier de Mlle Fanny P., artiste dramatique que je ne connaissais ni de Thalie ni de Therpsychore, mes yeux, puis mes mains n'étaient tombés sur un charmant album, relié par Gruel, et que j'eus la curiosité d'ouvrir.

C'était assez original. Cet album contenait une collection de cartes de visite, de tous formats, de toutes nuances, de toutes couronnes. Au-dessous de chaque carte se déployait une exergue qui évidemment devait rappeler par quelque côté, le faible ou le fort, l'esprit du titulaire.

Je feuilletai. — Arrivé à l'une des dernières pages, je dus considérablement rougir ou pâlir — ou pâlir et rougir alternativement ! Je venais de retrouver sur ce feuillet un petit carton-porcelaine avec mon propre nom

JACOB SCHUBERT, Étudiant.

au bas de laquelle une main connue avait écrit :

Tout jeune homme. Brun, mais entreprenant. Connu deux jours. Attaque les diligences, mais supporte l'emprisonnement avec résignation.

A la lecture de cette légende d'un laconisme télégraphique, le passé, d'un seul bloc, surgit dans ma mémoire

et je me pris à voyager, de rêverie en rêverie, jusqu'au pays charmant des vingt ans. J'achetai l'album — cela va sans dire — et le payai dix francs, à peu près la moitié du prix de la reliure.

Quant au prix des souvenirs, je n'en parle pas : il est évident que je fis un bon marché.

Ami lecteur, puissiez-vous en dire autant !

FIN D'UNE COMÉDIENNE EN VOYAGE.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction..... III

PREMIÈRE PARTIE

Comment on lance une femme..... 23

DEUXIÈME PARTIE

Une comédienne de l'amour..... 99

TROISIÈME PARTIE

Un homme trop aimé..... 177

Épilogue..... 229

UNE COMÉDIENNE EN VOYAGE..... 237

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

Букинистъ В. Клочковъ
С.П.Б.
LIBRAIRE Литейный пр. 55.
V. KLOTSCHKOFF
ST PETERSBOURG LITEINAJA 55

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Mémoires d'une biche anglaise avec un portrait photographié de l'auteur..... 3 fr.

Une autre biche anglaise avec portrait photogr. 3 fr.

Les deux filles de M. Plichon par André Léo. 1 vol. 3 fr.

Une vieille Fille, par André Léo. 1 vol..... 2 fr.

Un Mariage scandaleux, par André Léo (Deuxième édition). 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr.

Les Amours de Henri IV, par M. De Lescure. Un beau et fort vol. in-18 jésus, avec 4 portraits historiques..... 4 fr.

Françoise, par Alfred Delveau. 1 charmant vol. in-32.. 2 fr.

Impressions d'un Japonais à Paris, par Richard Cortambert. 1 vol..... 2 fr.

Nos Gens de lettres, par Alcide Dusolier. 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr.

Les petites Chattes de ces Messieurs par Henry de Kock. 1 charmant vol., avec un dessin d'Andrieux..... 3 fr.

La Voleuse d'amour par Henry de Kock. 1 vol. in-18, avec 5 vignettes..... 3 fr.

Les Mémoires d'un Cabotin, par Henry de Kock. 1 vol. avec 3 vignettes..... 3 fr.

La nouvelle Manon, par Henry de Kock. 1 vol. in-18 jésus, avec une eau-forte..... 3 fr.

Les Accapareuses, par Henry de Kock. 1 volume in-18 jésus, avec 2 vignettes..... 3 fr.

En Vacances, par Oscar Comettant. 1 vol. in-18 jésus, avec 2 vignettes..... 3 fr.

L'Amérique telle qu'elle est, par Oscar Comettant. 1 vol. in-18 jésus, avec 2 vignettes..... 3 fr.

Les Orgueilleuses de la vie, par Jules Claretie. 1 vol. in-18, avec 2 vignettes..... 3 fr.

Jeanne de Valbelle par Casimir Blanc. Un volume in-18 jésus, avec 2 vignettes..... 3 fr.

Les Sabotiers de la forêt Noire, par Emmanuel Gonzalès. 1 vol. in-18 jésus, avec 2 vignettes..... 3 fr.

Les Finesses de d'Argenson par Adrien Paul. 1 vol. in-18 jésus, avec 2 vignettes..... 3 fr.

Un dernier mot sur les femmes, par L. J. Larcher. 1 volume..... 75 c.

CORBEIL. TYP. ET STER. DE CRÉTE.

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
(1 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 615 793 8